

29

Frédéric Mistral

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

CRITIQUE

LA MORALE DE NIETZSCHE (Mercure de France).

LES IDÉES DE NIETZSCHE SUR LA MUSIQUE (Mercure de France).

LE ROMANTISME FRANÇAIS (*Essai sur la révolution dans les idées et les sentiments au XIX^e siècle*) (Mercure de France).

LA DOCTRINE OFFICIELLE DE L'UNIVERSITÉ (*Critique du haut enseignement de l'État. — Défense et théorie des humanités classiques*) (Mercure de France).

PORTRAITS ET DISCUSSIONS (Mercure de France).

LA SCIENCE OFFICIELLE : M. ALFRED CROISSET, HISTORIEN DE LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE (N^{lle} librairie nationale).

LE GERMANISME ET L'ESPRIT HUMAIN (Champion).

L'ESPRIT DE LA MUSIQUE FRANÇAISE (*de Rameau à l'invasion wagnérienne*) (Payot).

ROMAN

HENRI DE SAUVELADE (Mercure de France).

LE CRIME DE BIODOS (Plon).

PIERRE LASSERRE

Frédéric Mistral

POÈTE, MORALISTE, CITOYEN

LES ŒUVRES:
MIREILLE, CALENDAL, NERTE,
LE POÈME DU RHONE, LES POÉSIES LYRIQUES.

LES DOCTRINES:
LA NATIONALITÉ, LES PROVINCES,
LA DÉCENTRALISATION, L'IDÉE LATINE,
LA CIVILISATION CATHOLIQUE,
L'HUMANISME MODERNE.



PAYOT & C^{ie}, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1918

Tous droits réservés.



PC

3402

M5Z767

A LA MÉMOIRE

D'ALBERT BERTRAND-MISTRAL, DE NIMES

NEVEU PAR ALLIANCE

DU POÈTE ET PATRIARCHE DE MAILLANE

GRAND CŒUR, GRANDE INTELLIGENCE, GRAND CITOYEN

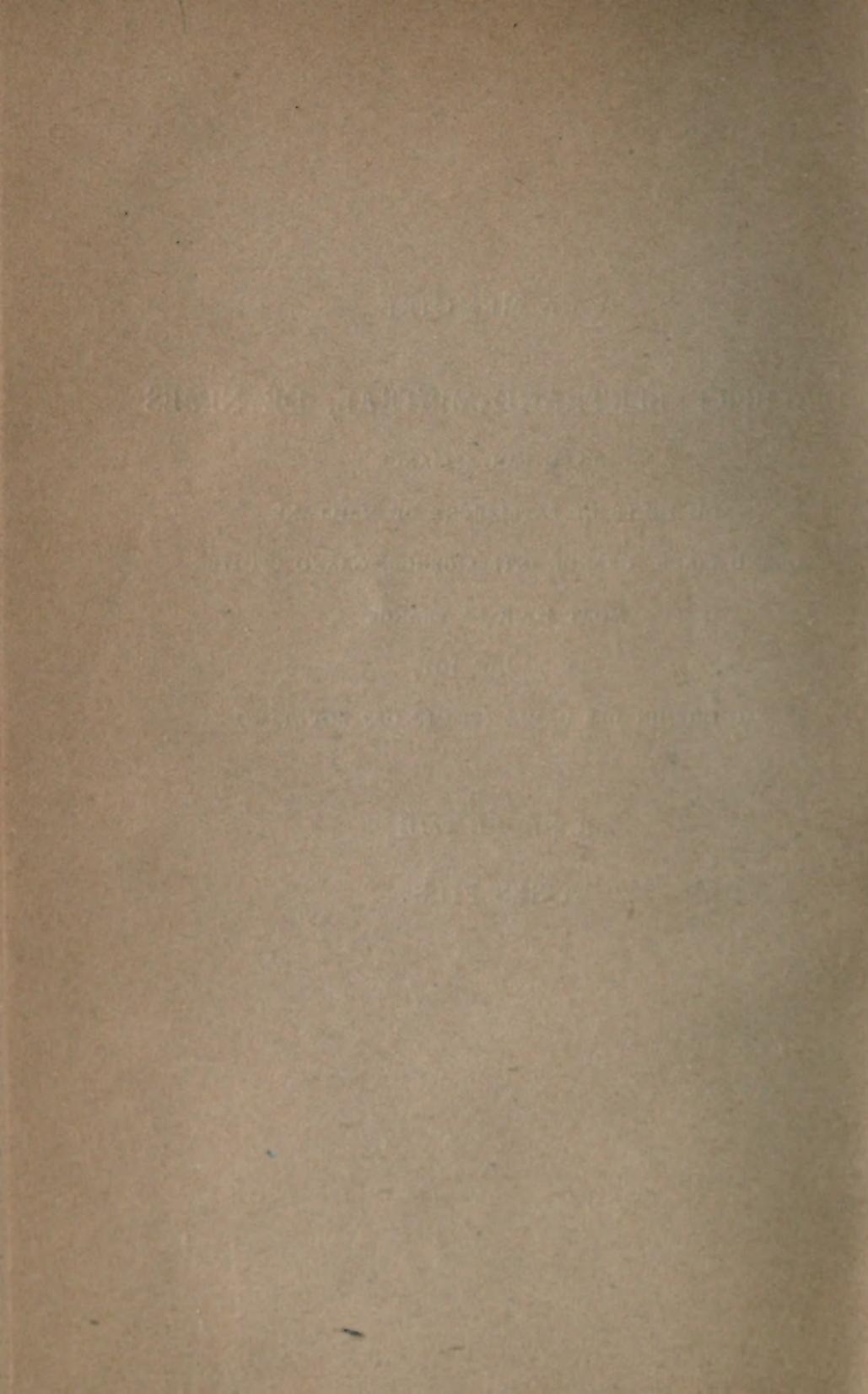
MORT POUR LA FRANCE

LE 7 JUIN 1917

AU CHEMIN DES DAMES (FERME DES BOVETTES)

A SA FEMME

A SES FILS



AVERTISSEMENT

Ce livre a pour objet l'œuvre de Frédéric Mistral. La biographie du poète n'a pu y être qu'effleurée. Je le regrette ; car elle nous offre, elle aussi, une matière fort belle. Mais elle eût demandé un volume à part et l'usage d'une documentation (papiers personnels, correspondance) dont nul ne peut disposer aujourd'hui.

Le lecteur qui parcourra la table et les sommaires de notre étude s'étonnera peut-être d'y trouver l'annonce de certaines considérations historiques et politiques sur des sujets tels que le mouvement des nationalités européennes, la formation de l'unité française, le problème de la décentralisation, la guerre des Albigeois, qui mit aux prises le Midi et le Nord. Qu'est-ce que ces développements peuvent avoir à faire dans un ouvrage consacré à la poésie ? Ils n'y sont pas, qu'on veuille bien le croire, un hors-d'œuvre. Mistral a eu profondément à cœur ces questions. Il y a toujours pensé. On peut dire qu'elles ont formé, avec la recherche de la perfection poétique, la préoccupation dominante et comme le fil conducteur de sa noble vie. Les doctrines par lesquelles il les a résolues tiennent une grande place dans son inspiration, qui leur doit une part de sa

noblesse et de son ampleur. Elles ne pouvaient donc être négligées. Qu'on se figure une étude sur l'Enéide où il serait fait abstraction du haut dessein patriotique et religieux qui anima Virgile et dont son épopée accuse partout l'empreinte. La lacune serait criante. Elle ne le serait pas moins en ce qui concerne Mistral. Il est de ces poètes dont l'œuvre ne compte pas seulement dans l'histoire des lettres, mais compte aussi dans l'histoire de la cité.

J'aimerais penser que mes lecteurs ne boudront pas trop à ces quelques explications d'un genre un peu plus sévère, d'une couleur forcément un peu plus grise que le reste. Si je ne me trompe, ils en seront dédommagés par un surcroît de grandeur dans les impressions reçues de la poésie de Mistral elle-même.

Paris, juin 1918.

P. L.

CHAPITRE PREMIER

MISTRAL, POÈTE DE LA PATRIE

MISTRAL ET LA GUERRE. — MISTRAL, POÈTE DU PATRIOTISME, COMME VIRGILE. — RICHESSE ET BEAUTÉ DE SA CONCEPTION DE LA PATRIE.

Je ne choisirais pas ce moment pour parler de Mistral, si l'œuvre du grand poète ne nous touchait que par le rayonnement de sa beauté. Elle se recommande à nous à un autre titre, plus en rapport avec nos préoccupations actuelles. Elle est de la plus haute bienfaisance morale.

Il est vrai que les choses vraiment belles sont toujours bienfaisantes. Elles communiquent leur noblesse à l'âme qui les sent. Elles l'arrachent à la servitude des soucis individuels, elles lui ouvrent de vastes et hauts horizons. Dans les épreuves, comme on l'a dit tant de fois et de tant de manières, elles sont ses plus sûres consolatrices. *Adversis refugium et solatium præbent*. Mistral est, à mon sens, au premier rang des génies qui répandent en abondance cette consolation et ce charme et je trouverais dans le souvenir de ce que je lui dois un motif suffisant pour rappeler l'attention du public sur ses poèmes, aussi célèbres que peu connus. Mais j'en ai des mo-

tifs meilleurs encore. A l'heure présente, les âmes françaises ont d'autres besoins. Elles ont besoin qu'à cette douce influence du beau se mêle un secours spirituel plus précis et plus approprié. Depuis quatre ans, elles acceptent d'affreuses douleurs. Tout ce qui peut faire resplendir à leurs yeux la nécessité, la valeur absolue des biens pour le salut desquels elles paient ce terrible prix, soutient leur force de résistance et leur énergie de résolution. Tout ce qui peut illuminer de sublime certitude les raisons de leur sacrifice, quotidiennement renouvelé, leur verse du courage pour gravir la pente, longue encore, du calvaire national. Il est donc naturel de rechercher de préférence, parmi les maîtres de l'esprit, ceux qui contiennent la source de ce réconfort, ceux qui ont eu la pensée et le cœur assez grands pour donner avec autorité de telles leçons. Et, moins que tous les autres, devons-nous négliger ceux-là chez qui ces leçons revêtent les divins attraits ou, pour mieux dire, les aspects de vérité supérieure de la poésie. Or, Mistral est l'un d'eux et le plus récent. Il venait à peine de fermer les yeux, quand s'est précipitée l'invasion barbare, menaçant de mort la mémoire et l'avenir de la noble et radieuse œuvre humaine à laquelle il avait dévoué ses chants et son existence.

On peut dire de Mistral, comme on le dit de Virgile (et absolument dans le même sens), qu'il est, avant tout, le poète du patriotisme. L'idée de la patrie est l'âme de ses œuvres comme elle est l'âme des *Bucoliques*, des *Georgiques* et de l'*Énéide*. Elle y est partout présente. Tout l'y manifeste. Elle se mêle aux données si brillamment diverses de ses fables poétiques, comme une donnée constante d'où dépend

leur sens le plus élevé. Elle ajoute à leur grâce sa grandeur. Le magnifique ensemble de scènes, de tableaux, de figures évoquées ou composées par cette imagination harmonieuse semble graviter autour d'elle et elle y répand en retour une lumière qui le colore, comme le ciel d'une contrée en colore les paysages.

La conception que Mistral se forme de la patrie est riche et profonde. Pour lui, elle n'est pas seulement un ciel, des lieux, des coutumes, des costumes, un parler, des chansons, des visages. Elle est cela certes. Elle est toutes ces choses infiniment douces aux sens et au cœur de l'homme dont l'enfance en a été entourée et qui en a reçu ses premières impressions. Mais ces choses ne la constituent pas tout entière. Elles n'en contiennent que l'expression, ou l'incarnation sensible. La patrie est un esprit dont elles sont le corps. La patrie est une pensée dont elles sont le sourire. Conçue dans sa plus haute essence, la patrie est une réalité immatérielle, mais substantiellement liée d'ailleurs à des réalités matérielles dont elle ne saurait être séparée sans dépérir ; elle est un composé moral, vivant et impersonnel à la fois, que les générations successives ont formé avec ce qu'elles avaient de meilleur ; elle est un extrait prélevé sur les pensées les plus justes et les plus généreuses, les impulsions les plus utiles et les plus nobles, les actions les plus désintéressées et les plus héroïques des hommes qui ont séculairement vécu sous les mêmes lois ; elle est le capital, indéfiniment transmissible, de leur raison et de leurs vertus ; elle est, en un mot, une civilisation et cette civilisation traditionnelle se communique à chaque famille, à chaque individu, dans la mesure de

ce qu'ils valent. Mistral dirait avec Platon que « l'âme est fille de la cité ». Il ajouterait volontiers que cette filiation est d'autant plus intime que l'âme est plus haut placée dans la hiérarchie des êtres.

On comprend dès lors ce qu'a de profondément naturel la part de l'inspiration patriotique dans ses poèmes. Elle n'y tient pas à un dessein délibéré. Le poète voit, il sent la patrie respirer dans ce qu'il peint et il l'y enveloppe sans parti pris, par le seul effet de la vérité et de la naïveté de ses peintures. Il la voit, vivante et agissante, dans l'être moral de ses héros et de ses héroïnes, dans la dignité, l'autorité, la haute et sage rudesse de ses vieillards et de ses chefs de famille, dans la vaillance passionnée, l'impétueuse joie, la charmante enfance de cœur de ses jeunes gens, dans la largeur de tendresse et la bonté grave de ses mères, dans la folie de don et de sacrifice, la piété d'amour de ses jeunes amoureuses. Ces grandeurs, ces rectitudes, ces grâces, ces délicatesses, ces flammes pures du sentiment sont, pour lui, autant de participations au trésor de mœurs formé et entretenu par la communauté nationale. Et cette communauté supérieure, qui associe indissolublement le nom provençal au nom latin et au nom français, ne se trouve pas moins glorifiée par ses tableaux de vie pastorale ou maritime, ses idylles, ses églogues, que par ceux de ses chants épiques ou lyriques qu'il consacre formellement à la louange de la terre natale. Partout il montre ou du moins il donne à sentir par quels liens étroits le destin domestique et personnel de ses enfants dépend de son destin, leur bonheur de son bonheur, leur santé de cœur et d'esprit, de sa force. Partout il met en lumière, à côté du charme et de la douceur

inhérents aux rapports qu'elle établit, soit entre les hommes, soit entre les hommes et les choses, la base nécessaire qu'elle fournit à la liberté et à la fierté de l'individu, le devoir primordial dont elle est l'objet de sa part. Cette éminente préoccupation ou plutôt cette habitude instinctive de la pensée donne à l'aimable et opulent héritier des vieux troubadours provençaux figure de moraliste, d'apôtre et de citoyen. Ses délicieuses fictions en reçoivent un reflet de majesté romaine. Elles portent avec elles une fière et magnifique doctrine. C'est cette doctrine qui nous recommande aujourd'hui l'étude de Mistral.

Nous n'aurons garde d'ailleurs de la rechercher systématiquement dans son œuvre et de mettre à part dans son tissu poétique les traits qui ont un rapport direct à la patrie et au civisme. Ce serait là trahir le poète, présenter sous un aspect didactique et rétréci ce qui s'offre chez lui avec beaucoup de spontanéité et de largeur, raidir et figer ce qui a la souplesse et le libre mouvement de la vie. C'est la nature elle-même, nature de l'homme, nature des choses, qui, chez Mistral, parle par mille voix, en l'honneur de la patrie. Laissons-lui toute l'abondance et la fleur de son langage. Parcourons les chefs-d'œuvre de Mistral, comme il faut parcourir les chefs-d'œuvre des grands poètes : pour le plaisir. La leçon ne s'en exhalera qu'avec plus de force et n'en sera que plus pénétrante.

CHAPITRE II

LA VOCATION DU POÈTE

DÉCOUVERTE DE FRÉDÉRIC MISTRAL PAR LAMARTINE. — MAGNIFIQUE ARTICLE DE CELUI-CI SUR *MIREILLE*; LÉGÈRE ERREUR DE JUGEMENT QUI S'Y EST GLISSÉE. MISTRAL EST UN « PAYSAN » ; MAIS C'EST AUSSI UN GRAND HUMANISTE. — SES ÉTUDES AU COLLÈGE ROYAL D'AVIGNON. — SES PREMIERS VERS PROVENÇAUX. ROUMANILLE. — SINCÉRITÉ DE SA VOCATION DE POÈTE PROVENÇAL. RÉPONSE A UNE CONTESTATION QUI S'EST ÉLEVÉE A CET ÉGARD.

I

Peut-être ignorez-vous le nom d'Adolphe Dumas. C'était un écrivain romantique de la génération de Hugo et de l'autre Dumas, qui, comme poète, dramaturge, romancier, journaliste, a beaucoup produit. Ses ouvrages, dont personne ne connaît plus les titres, lui ont nettement refusé l'immortalité. Mais il l'a conquise par une autre voie. On ne pourra parler de Mistral sans parler de lui et sans rendre hommage à sa brave, généreuse et sensible nature.

Un jour de l'année 1856, le coche déposait Adolphe Dumas dans le village de Maillane. Qu'y venait-il chercher ? Des chansons. Il était originaire de la Provence et le ministre de l'Instruction publique, Fortoul,

Provençal lui-même, lui avait donné mission de parcourir son pays natal pour y recueillir de la bouche des bonnes gens les fleurs de la poésie populaire. « Des chansons, lui dit-on. Allez au Mas du Juge. Vous trouverez là un jeune homme qui ne s'occupe que de cela et qui vous en récitera jusqu'à demain. »

Au Mas du Juge, de grandes surprises attendaient notre pèlerin. Il croyait trouver un petit chansonnier de campagne. Et le jeune homme qui le recevait, un superbe garçon, dans les vingt-cinq ans, corps élancé, visage fier et beau, manières aisées et nobles, se faisait tout de suite reconnaître comme un esprit de haute culture, comme une personnalité supérieure. Il exposa, pour son visiteur, quelques idées sur la poésie provençale et, en exemple à l'appui, lui récita, ou plutôt lui chanta, sans dire de qui elle était, une pièce que tout le monde connaît à présent, car elle est entrée dans le trésor de la poésie universelle : la divine aubade de Magali, « *O Magali, ma tant aimado* », composée de la veille.

Le bon Dumas était dans le ravissement. Quand le créateur de « cette perle » se fut nommé, il eut cette réflexion, bien touchante de sa part : qu'avec un pareil talent, c'était en français qu'il fallait rimer, si on voulait réussir, et non en provençal ; car des vers provençaux modernes ne pouvaient intéresser personne. Il donnait ce bon conseil à un homme qui avait dans son tiroir le poème de *Mireille*, presque achevé. Y persisterait-il en présence de ce fruit de la poésie provençale renouvelée, ou, pour mieux dire, en présence de cet arbre magnifique où le poète savait avoir fait bruire tous les vents, chanter tous les oiseaux, retentir tous les cris de vie et d'amour de son pays natal ? Un

long fragment en fut lu. Et il est possible que Mistral, dans ses *Mémoires et Récits*, ait reproduit le discours que cette lecture inspira à Dumas, à la manière des historiens anciens, qui faisaient dire à leurs personnages non ce qu'ils avaient réellement dit, mais ce qu'ils avaient dû dire vraisemblablement. Je n'ai du moins aucun doute sur l'authenticité de ses premières paroles, les plus éloqu岸tes : « Ah ! si vous parlez comme cela, me fit Dumas après ma lecture, je vous tire mon chapeau... » C'était l'essentiel. Cette conquête d'un homme de lettres parisien, qui avait beaucoup d'amis, était d'importance pour le poète mairanais sans relations dans la capitale. Le jeune dieu avait trouvé son prophète. Dumas, sitôt rentré à Paris, parla à son grand ami Lamartine du génie qu'il avait découvert ; il le décida à lire *Mireille*, quand, après quelques mois, elle fut publiée. Son intervention généreuse eut pour résultat un événement capital dans l'histoire de la littérature européenne moderne : l'article ou plutôt l'hymne de gloire, plein de feu, d'images et d'harmonie, dans lequel Lamartine fit connaître au monde qu'un grand poète lui était né, qu'il était né sous le ciel de Provence et qu'il s'appelait Frédéric Mistral.

Voici sous quels traits le jeune Mistral, venu à Paris avec son poème terminé, mais non encore imprimé, apparut à celui qui allait d'un seul coup fonder sa gloire :

Le lendemain, au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral.

le jeune poète villageois destiné à devenir comme Burns, le laboureur écossais, l'Homère de la Provence.

Sa physionomie, simple et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires ; ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance. Le jeune Provençal était à l'aise dans son talent comme dans ses habits ; rien ne le gênait, parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler ni à s'élever plus haut que nature. Sa parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne aux bergers comme aux rois la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bien-séance de la vérité ; il plaisait, il intéressait, il émouvait, on sentait dans sa mâle beauté le fils d'une de ces belles arlésiennes, statues vivantes de la Grèce qui palpitent dans notre Midi.

Je passe sur la rapide et superbe appréciation littéraire de *Mireille* qui, dans l'article de Lamartine, vient après ce portrait personnel ; mes lecteurs seront heureux de relire une fois de plus la célèbre apostrophe finale dans laquelle le poète orateur, porté aux sommets de l'inspiration par le contact de tant de beautés, traçait au sublime enfant de Maillane la voie de son destin :

Quant à toi, ô poète de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres et peut-être inconnu à toi-même, rentre humble et oublié dans la maison de ta mère ; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu faisais hier ; bêche avec ta houe le pied de tes oliviers ; rapporte pour tes vers à soie, à leur réveil, les brassées de feuilles de tes mûriers ; lave tes moutons au printemps dans la Durance ou dans la Sorgue ; jette là

la plume et ne la reprends que l'hiver, à de rares intervalles de loisir, pendant que la Mircille que le Ciel te destine sans doute étendra la nappe blanche et coupera les tranches de pain blond sur la table où tu as choqué ton verre avec Adolphe Dumas, ton voisin et ton précurseur. On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie; tu en as fait un; rends grâces au Ciel et ne reste pas parmi nous; tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie, le bonheur dans la simplicité. Vivre de peu! Est-ce donc peu que le nécessaire, la paix, la poésie et l'amour? Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient: on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésgènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es: *Tu Marcellus eris!*

J'ai presque honte de trouver quelque chose à reprendre dans ces rayonnantes pages, dignes d'une gratitude immortelle. Si pourtant Lamartine s'est trompé sur un point, mieux vaut faire la part de sa méprise. Il nomme Mistral un « paysan », un « villageois », un chantre « populaire... primitif ». Je suis loin de repousser ces expressions en elles-mêmes. Mais, dans le développement qu'elles reçoivent, je discerne deux idées très différentes et de très inégale valeur, plus ou moins mélangées ensemble et qui ont entre elles une sorte de parenté spécieuse, bien qu'elles soient en réalité indépendantes l'une de l'autre, comme le vrai l'est du faux.

Lamartine, en appelant l'auteur de *Mireille* un paysan, a tout d'abord en vue la nature de son inspiration, les bornes de l'horizon que ce poème reflète en sa profondeur. Il pense à tant de poètes qui ont trouvé dans l'impression des grands événements ou bouleversements historiques et publics, dans le souci et l'angoisse des questions suprêmes, dans les passions d'un cœur mobile, dans les expériences d'une vie agitée, l'aliment de leur imagination et le ferment de leur lyrisme. Et il leur oppose celui-ci, qui, dans le calme de l'âme et de l'existence, a tout tiré de ce qui l'entourait, qui a puisé dans les objets, les spectacles, les habitudes, les traditions familières de son milieu patriarcal et rustique, une telle abondance de traits humains, qui en a fait jaillir de telles flammes de beauté, tomber de telles moissons de riches et gracieuses couleurs, qu'il n'a pas eu besoin de chercher et de rêver au delà, ayant formé de ces éléments un monde complet. Cette vue est la vérité même, la splendide et l'auguste vérité.

Mais, où Lamartine s'embrouille ou se néglige un peu et risque d'égarer son public, c'est quand il nous donne l'impression d'un Mistral autodidacte, qui tiendrait tout de la nature. Rien n'est plus faux en fait ; et l'erreur de fait ne serait pas grave, s'il n'y avait qu'elle. Ce qui est grave, c'est l'erreur générale qu'elle enveloppe et qui consisterait à croire qu'on peut avoir fait *Mireille* et être un autodidacte, avoir fait œuvre de poète, d'artiste et être un autodidacte.

A vrai dire, Lamartine ne le croit pas. Il est impossible qu'il le croie et, s'il semble le dire, si plusieurs de ses formules paraissent imprégnées de cette conception, l'inadvertance y a sa part et nous ne devons

pas prendre pour opinion réfléchie une sorte de concession négligente à des préjugés ambiants, à des verbalismes à la mode. Mais on regrette que de tels préjugés aient reçu de Lamartine, au lieu d'une leçon, cet encouragement distrait. L'idée que l'on pouvait avoir du génie sans rien savoir et que cela favorisait même l'inspiration était alors dans l'air. Elle allait dans le sens des tendances générales du romantisme et flattait l'esprit démocratique. Elle s'appuyait sur l'autorité d'une théorie venue d'Allemagne et dont l'influence avait été au point de tromper dans une bonne mesure un esprit de la qualité de Renan. Je veux parler de la fameuse théorie ou du fameux mythe de la littérature prétendue « primitive », littérature dont on s'imaginait trouver le type dans Homère et qui, née avant la civilisation, fille de l'ignorance et de l'enfance de l'esprit, aurait tiré de cette origine sa supériorité inimitable sur toutes les œuvres de la littérature policée. Ceux qui croyaient à cette fable étaient naturellement disposés à en faire l'application au poète qui arrivait de son village, à saluer en lui l'homme qui chante divinement parce qu'il n'a rien appris, la moderne réincarnation de la littérature primitive. Ce fut la figure que lui fit volontiers la presse, le poncif à travers lequel elle le regarda. En le voyant vêtu comme tout le monde et de manières civilisées, Barbey d'Aurevilly lui fit ce mot de boulevard qui dut exaspérer le Provençal naturel et simple : « Hé quoi ! Monsieur, vous n'êtes point un pâtre ! » Il n'eût pas fait bon d'écrire que ce pâtre était un humaniste d'élite, nourri des maîtres anciens, et sachant remettre son ouvrage sur le métier. Pourtant, c'était la vérité, comme nous allons le voir et

cela crève d'ailleurs les yeux à la lecture de cette *Mireille* dont la grâce naïve n'a d'égale que la savante perfection.

II

Le père de Mistral était un riche propriétaire paysan de Maillane (Bouches-du-Rhône), ancien soldat aux armées de la République, qui, après avoir combattu quelques années en Espagne et en Italie, était revenu au village cultiver la terre de ses aïeux. Grand travailleur, bon ménager, agriculteur expert, homme d'autorité et de discipline, il avait largement accru son bien. Il s'était marié deux fois et c'est de son second mariage, contracté à l'âge de cinquante-cinq ans, que naquit, le 8 septembre 1830, notre poète. Celui qui écrira l'histoire de sa vie (tel n'est pas notre propre objet) devra élucider le détail de ses origines et de sa descendance. Bornons-nous sur cette question à signaler le lien qui rattachait les Mistral de Maillane à une famille noble du Dauphiné : les Mistral de Romanin.

Voyant que son fils, Frédéric, aurait assez de bien pour vivre sur ses terres sans mettre la main à la charrue, le vieux François Mistral qui n'avait jamais lu, quant à lui, que le *Nouveau Testament*, l'*Imitation* et *Don Quichotte*, tint à honneur de le faire étudier. Après lui avoir fait apprendre le rudiment dans une petite école rurale de Saint-Michel-de-Frigolet, il le plaça à Avignon dans le pensionnat de M. Millet, puis dans celui de M. Dupuy, d'où l'adolescent allait sortir bachelier et, qui mieux est, poète. Mais c'est, à vrai dire, au Collège royal d'Avignon où ses maîtres

de pension conduisaient leurs élèves pour les classes, comme le voulaient les règlements universitaires de l'époque, que l'auteur de *Mireille* a fait ses humanités et qu'il les a faites (tout nous l'atteste) excellemment. C'est là que le poète « paysan » a solidement acquis les principes d'une culture générale qu'il se montrera toujours soucieux de perfectionner et d'accroître et dont toute son œuvre prouve, à qui sait lire, la haute et précise sûreté, la belle et claire distribution, l'étendue. La manifestation d'une réelle faculté poétique est précoce et Frédéric Mistral était encore sur les bancs quand il composa son premier essai en vers provençaux : la traduction d'un Psaume.

La Providence des poètes voulut que cette composition fût surprise par un jeune répétiteur, de huit ans plus âgé que l'élève et qui s'appelait Joseph Roumanille. Elle ne pouvait lui choisir un confident meilleur. Poète lui-même, Roumanille faisait depuis longtemps la même chose que Mistral. Il se servait dans ses vers de la langue des campagnards et du peuple et c'étaient souvent des vers exquis, des vers où passait un souffle léger, venu à la fois de l'anthologie grecque et du plus grec entre les poètes français, La Fontaine; des vers où s'exprimaient les pensées d'un lyrisme naturel et gracieux, infiniment différent de ces plaisanteries d'almanach, de ces trivialités de carrefour, matière de beaucoup la plus fréquente des vers provençaux qui s'écrivaient en ce temps-là. Dans ce jeune professeur, le rhétoricien d'Avignon se découvrait un frère aîné. L'aveu de leur commune occupation et des rêves qu'ils y rattachaient fut entre eux comme une étincelle. Ce fut le signe, le mot auquel deux néophytes se reconnaissent parmi des

personnes ignorantes de leur foi. Ainsi se forma, entre le futur grand homme et celui qui apparaît dans l'histoire de la moderne renaissance provençale comme son précurseur le plus proche et le plus éminent, une amitié qui allait désormais unir par le lien le plus étroit leurs vies et leurs travaux.

Il est probable qu'au collège, Mistral s'est essayé aussi en vers français. Il est certain qu'il a publié quelques vers français dans un journal d'Aix, pendant qu'il faisait son droit dans cette ville (Je n'ai pas vu ce document, que les biographes devront rechercher). Le fait n'aurait d'ailleurs aucune importance, si le témoin qui nous le rapporte tendancieusement, Eugène Garcin, n'avait prétendu en tirer une conclusion choquante et qu'il y a lieu d'écarter. Le désir de Garcin, devenu très hostile à l'œuvre de Mistral, après avoir figuré parmi ses amis de jeunesse et ses premiers compagnons de lutte, serait de nous montrer un jeune Mistral, ambitionnant la gloire poétique et ayant froidement hésité, pour y parvenir, entre la carrière de la poésie provençale et celle de la poésie française. Il aurait préféré la première par sage calcul, parce que le nombre et l'éclat des grands noms poétiques de la France mettait à très haut prix la renommée de poète français, au lieu que, sur le terrain à peu près désert de la poésie provençale, cette renommée pouvait se gagner à bien meilleur compte.

La thèse est plate, tout à fait indigne du sujet; et ce n'est pas de l'autorité personnelle de Garcin, honnête homme, mais esprit excité et confus, qu'elle pourrait tirer quelque crédit. Elle n'arrêtera aucun de ceux qui lisent Mistral sans prévention malveillante. A ceux-là, sa poésie laisse l'irrécusable impression du naturel le

plus pur. Si le chantre de *Mireille* s'était fait rimeur provençal avec aussi peu de conviction que son adversaire se plaît à le croire, nous le reconnâtrions au tour et à l'allure même de ses vers ; nous sentirions qu'ils ont été pensés en français et traduits ; et toute l'habileté, toute l'ingéniosité de la traduction ne nous tromperait pas sur ce véritable mode de leur formation intérieure. La remarque en est d'autant plus sûre qu'il est certaines productions de Mistral qui nous donnent parfois ce sentiment de français traduit : je veux parler de ses discours de doctrine et de propagande sur le régionalisme et la décentralisation. Ces sujets touchent à des idées générales à l'expression desquelles la langue des paysans de Maillane et de Saint-Rémy, même aidée de celle des vieux troubadours provençaux, ne se prête guère. Aussi les formules des idées, l'ordre des développements, l'agencement et la cadence des phrases sont-ils venus à l'orateur en français, et c'est par un savant travail d'artiste qu'il les a, magnifiquement d'ailleurs, transportés dans la forme provençale. Mais dans ses poèmes, ses contes et ses récits, rien de pareil. Ici le jet et le mouvement de la pensée sont tout provençaux et ne s'accommoderaient du tour ni de la physionomie d'aucune autre langue ; c'est la sève du terroir dans toute sa fraîcheur et sa particularité. La poésie de Mistral exprime certes des sentiments universels ; mais elle les exprime avec une humeur, un accent, des nuances qui ne se trouvent qu'au pays dont il est le fils, qui donnent à ce pays sa marque distinctive dans l'élite des races humaines et que seul le parler de ce pays sait rendre. Le génie et l'inspiration poétiques de Mistral sont aussi inséparables de leur

expression provençale qu'un organe vivant est inséparable du tégument, vivant lui-même, qui le recouvre.

Au surplus, le mieux n'est-il pas que nous nous en rapportions à Mistral, quand il nous raconte la découverte qu'il fit dans son âme, après être arrivé au collège d'Avignon ? Séparé de la langue de son village, en contact avec un milieu où la plupart la regardaient comme un mauvais patois convenable au seul usage des hommes les plus ignorants, à la seule expression des plus vulgaires idées, il sentit pour la première fois combien cette langue était douce à ses oreilles et chère à son cœur. Il connut son amour en entendant calomnier ce qu'il aimait. A nous de comprendre la nature raisonnable et la portée sérieuse de ce sentiment dans lequel nous devons bien nous garder de croire que soient entrés, même en cette juvénile saison, où quelque exagération des idées eût été pardonnable, aucun élément de vaine utopie, aucune chimérique méconnaissance des inévitables réalités. Ce qui offense l'adolescent, ce n'est pas que la rhétorique, la philosophie, la physique, l'histoire lui soient enseignées en français, non en provençal ; mais c'est l'espèce de dérision vulgaire, de dédaigneux et pédant abandon où l'idiome natal, cet idiome d'une douceur et d'une beauté enchantées, est en train de tomber, dans un peuple qui devrait en faire l'objet de sa piété filiale et qui ne saurait le renier qu'en se reniant. La langue dans laquelle il a reçu la plus précieuse nourriture de son âme, la langue dans laquelle il a appris de sa mère les délicatesses de l'amour, de son père les préceptes de l'honneur et du travail, de son curé (car en ce bon

temps les curés prêchaient et catéchisaient en provençal) les vérités morales du christianisme, la langue dans laquelle les bouviers et les serviteurs du Mas lui ont nommé les choses de la terre et du ciel, animaux, plantes et constellations et les instruments des plus antiques arts de l'homme, dans laquelle les bûcherons, les bateliers, les rouliers, les vanniers, les colporteurs, la gent nomade du pays, lui ont rapporté toutes les choses étranges et merveilleuses qui se voient, se font et se racontent d'un bout à l'autre des vallées du Rhône et de la Durance, dans les plaines de la Camargue, dans les villes et les villages, à la foire de Beaucaire, aux fêtes d'Arles, d'Avignon ou d'Aix et dans le port mirifique de Marseille, la langue qui ne pourrait certes dire ce qu'ont dit les théologiens, les philosophes, les jurisconsultes, les politiques et toutes les sortes de savants et de raisonneurs, mais qui dit aisément tout ce qui se trouve dans Homère, la Bible, le *Don Quichotte* ou les Fables de La Fontaine et qui le dit, non pas avec un degré, mais du moins avec un genre de grâce, de naïveté, de dignité et d'harmonie que le français n'a pas, cette langue de son sang et de son être, dont la noblesse s'égale à celle des observations et des préoccupations éternelles de l'humanité, il la voit répudiée moralement, désertée avec affectation, ravalée aux emplois les plus bas par des citadins prétentieux ou des campagnards gâtés qui semblent croire que tout ce qui dépasse le niveau de la gaudriole est au-dessus d'elle. Voilà ce qui le fait souffrir. Voilà l'injure qu'il ressent comme une injure à sa personne. Ce sentiment le distingue de tant de ses camarades, de la même condition que lui, qui ne vont certes pas

chercher si loin. Mais c'est eux qui sont singuliers. Et c'est lui qui est dans le naturel et dans le vrai.

Si donc il s'est servi du provençal dès son début poétique, c'est un mouvement de tout son être qui l'y a poussé. Il est devenu poète provençal, parce que le provençal était pour lui, enfant de la campagne provençale, la poésie même.

CHAPITRE III

LES INFLUENCES : I. LE MOUVEMENT DES NATIONALITÉS

ANCIEN ÉCLAT DE LA LANGUE PROVENÇALE. POURQUOI ENTRE LE MOMENT DE SA DÉCADENCE ET CELUI DE SA RENAISSANCE DANS L'ŒUVRE DE MISTRAL S'EST-IL ÉCOULÉ SIX SIÈCLES ? — INFLUENCES PROPRES AU XIX^e SIÈCLE QUI ONT PROVOQUÉ CETTE RENAISSANCE. L'UNE EST LE MOUVEMENT EUROPÉEN DES NATIONALITÉS. — COMME MOUVEMENT POLITIQUE, IL NE POUVAIT EXERCER CHEZ NOUS AUCUNE ACTION, ÉTANT DONNÉE LA FORCE DE L'UNITÉ FRANÇAISE. — MAIS L'IMPULSION QU'IL A COMMUNIQUÉE AUX ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES S'EST PROPAGÉE EN FRANCE ET Y A PRODUIT DES CONSÉQUENCES INTÉRESSANT LE PATRIOTISME FRANÇAIS. — RÉHABILITATION LITTÉRAIRE DU MOYEN ÂGE. TENDANCIEUX ABUS QU'EN ONT FAIT LES ALLEMANDS ET LES ROMANTIQUES. EN QUEL SENS ELLE A ÉTÉ LÉGITIME ET EXCELLENTE. — COMMENT ELLE A INSPIRÉ DES IDÉES DE RENAISSANCE PROVINCIALE ET, D'UNE MANIÈRE TOUTE PARTICULIÈRE, EN PROVENCE.

I

Cependant, si normale, si nécessaire que nous apparaisse la direction prise par le jeune Mistral, quand nous la rapportons aux impressions vives et profon-

dément senties qui l'y ont engagé, le fait de ces impressions a, par lui-même, quelque chose qui étonne et qu'il faut éclaircir.

Comment se peut-il que la nature ait attendu jusqu'au milieu du xix^e siècle pour susciter au cœur d'un enfant de la Provence ce mouvement d'intérêt passionné et douloureux pour la condition de sa langue ? Le provençal avait été au moyen âge une langue glorieuse, parlée par les princes et les poètes, fertile en œuvres poétiques célèbres dans toute l'Europe et admirées, étudiées, imitées par des génies de la taille de Dante et de Pétrarque. Puis de grands et décisifs événements étaient survenus, qui, en changeant la condition politique de la Provence et de tout le Midi, avaient fait tomber la langue des troubadours au rang de simple dialecte populaire et elle ne s'en était plus relevée. Il y avait eu au début des protestations, des tentatives pour mettre obstacle à cette décadence. Mais elles étaient demeurées sans résultat ; la plus notable, la fondation de l'Académie des jeux Floraux à Toulouse, au commencement du xiv^e siècle, n'avait pas été moins vaine que les autres. Après son échec, la cause parut définitivement jugée. Nous ne voyons pas qu'au cours des cinq siècles qui ont suivi, l'élite provençale ait produit aucun homme qui ait été réellement ému par le sort de l'idiome déchu de sa province, qui se soit avisé de se plaindre et de manifester en sa faveur. N'y a-t-il pas lieu de conclure de ce silence que les intéressés eux-mêmes s'étaient rendus à la force des raisons qui avaient fait perdre au parler du Midi sa splendeur ancienne et qu'ils en acceptaient l'abaissement, sinon comme une bonne chose, du moins comme une chose sur laquelle il n'y avait pas

à revenir ? Voici qu'après cette longue abdication, s'élève dans l'âme de l'adolescent de Maillane, déjà éclairé par la lumière des lettres classiques, une doléance ardente et naïve, qui a tout l'air d'un appel contre la sentence séculaire du destin. Et il faut que le sentiment en ait été bien intense, puisqu'il se mêle chez le jeune poète à l'éveil de son génie même, puisqu'il est inséparable (c'est lui qui va nous le dire) de l'élan d'inspiration intérieure qui lui a fait concevoir et ébaucher le premier en date de ses chefs-d'œuvre poétiques : *Mireille*. C'est cela qui nous paraîtrait inintelligible, si nous ne pouvions le rattacher à quelque raison, si nous ne trouvions quelque influence qui s'est exercée sur Frédéric Mistral au moment où se formaient ses premières idées et qui, interrompant de quelque manière la prescription en faveur de la langue provençale, a tourné l'attention de son esprit sur ce qu'il allait ressentir et embrasser avec tant de feu. Il n'y a pas, même dans la naissance des fruits de génie, de génération spontanée. Ce n'est pas (bien au contraire) rabaisser les initiatives d'un grand homme que de montrer ce qui, dans le milieu et le temps où il est venu, les préparait, les appelait, ce qui les a mises en correspondance avec des inspirations éparses autour de lui.

II

Le XIX^e siècle a vu apparaître et grandir un mouvement européen, né de la secousse imprimée à l'Europe par les idées de la Révolution française, les guerres impériales et la politique de Napoléon : le mouvement des nationalités. Des populations qui

avaient formé autrefois un corps de nation unique, mais que la conquête avait incorporées à un autre État ou morcelées entre plusieurs États, ont senti se ranimer leurs aspirations nationales et voulu revenir à leur unité ancienne. D'autres, qui, ayant entre elles une communauté de sang ou de langue, vivaient politiquement dispersées, ont invoqué cette communauté comme le fondement de leur droit naturel à sortir de la dispersion et à se constituer en nations indépendantes. Ce désir les a travaillées puissamment ; il a suscité partout des hommes d'action qui ont consacré leur existence à le réaliser. Dans la première moitié du XIX^e siècle, cela se voyait chez les Allemands, les Italiens, les Polonais, les Tchèques, les Hongrois, les Roumains, chez les Serbes et dans d'autres branches de la famille slave.

Le premier signe où se manifestent ces réveils de l'idée nationale, c'est généralement une renaissance des études historiques. Quand un peuple est repris de la préoccupation de son avenir, elle le ramène tout naturellement à celle de son passé. Des rêves, des ambitions, des espérances nouvelles fermentent en lui. Comment les justifierait-il, si ce n'est par les souvenirs et l'évocation de son passé ? Comment reconstituerait-il, sinon par les données de son passé, les traits de sa personnalité morale, obscurcie à ses propres yeux, comme aux yeux de l'univers ? Tâche laborieuse : car ce passé est peu connu ; la longue éclipse historique qu'a subie la nation en a effacé la mémoire en en supprimant l'importance pendant des siècles ; le peu que les hommes en savent encore est obscur et dédaigné. Il s'agit donc de le faire revivre, de le relever, d'en donner autant que possible une idée grande

et héroïque. Il s'agit de restituer à la lumière tous les monuments et documents honorables de l'ancienne vie commune : institutions, traditions, légendes, livres sacrés (s'il en est), poèmes, chants et récits. C'est là besogne d'érudits, d'archéologues et de philologues. Et en effet, ces spécialistes sont toujours, dans les temps modernes, les premiers ouvriers de la refonte des nations. Il les font renaître moralement, avant qu'elles essaient de renaître matériellement. Ces hommes de bibliothèque préparent le travail des diplomates et des militaires. Après eux viennent les poètes, qui s'éprennent, ne fût-ce qu'à cause de son archaïsme, de cette vieille littérature nationale exhumée, qui s'en inspirent, qui lui empruntent des thèmes et des fictions, qui la popularisent et l'idéalisent, ainsi que l'a fait, pour la vieille épopée germanique des *Nibelungen*, toute une école de poètes allemands, dont l'*Anneau des Nibelungen* de Richard Wagner offre aujourd'hui la production la plus célèbre. Telle a été la marche générale des nationalismes nouveaux du XIX^e siècle. Longtemps avant d'en venir aux armes, ils ont commencé par des croisades d'explorations philologiques, par des imitations et des modes littéraires. Au temps de la jeunesse de Mistral, ils étaient encore à cette phase de début, qu'on pourrait appeler leur phase poétique, sympathique et rêveuse, par opposition à celle, entreprenante, politique et guerrière, qui terminera.

III

Quelle pouvait être, quelle a été l'influence du mouvement des nationalités sur notre pays ? Je ne songe pas à l'action de politique extérieure qu'il appe-

lait de la part de nos gouvernements, à l'obligation où il les mettait de distinguer, parmi les changements européens dont il contenait l'annonce, ceux qui serviraient l'intérêt de la France et qu'il fallait favoriser, ceux qui menaceraient de lui nuire et auxquels il fallait mettre obstacle. J'écarte cette question. Je vise l'influence du mouvement des nationalités à l'intérieur de la France, son influence sur les idées, les sentiments et les aspirations des Français.

Comme mouvement politique, tendant à des réalisations politiques, il n'en a eu et n'en pouvait avoir aucune, il n'a rien suscité ni propagé dans l'intérieur de notre pays qui lui ressemblât. Pour que cette conséquence se produisît, il aurait fallu qu'au sein d'une ou autre des collectivités dont le tout français se compose (provinces, races, confessions religieuses) se fût trouvée en germe quelque aspiration à faire partie d'un autre ensemble national ou à se former en nation à part. Et c'est ce qui n'existait pas au moindre degré. L'unité française est la plus résistante et la mieux trempée des grandes unités nationales qui ont apparu dans l'histoire, parce qu'elle repose sur le consentement, l'amitié, la reconnaissance des membres si divers qu'elle réunit et qu'elle a associés à un incomparable destin d'humanité et de civilisation dont ils n'auraient pu rêver dans l'état d'isolement. Forte de ce lien, elle était moralement inentamée, comme elle l'est encore. Il n'y avait pas un Français patriote dont le patriotisme hésitât, si peu que ce fût, sur sa direction légitime et qui ne subordonnât pleinement le sentiment de ses affinités particulières à l'amour de la France, une et indivisible.

Mais le mouvement des nationalités n'offrait pas

seulement un exemple politique dont nulle imitation n'avait lieu de surgir chez nous. Il offrait aussi un exemple moral et intellectuel, de nature à impressionner tous les milieux sensibles de l'Europe (il n'en est pas de plus sensible que le milieu français) et à se faire suivre, indépendamment de toute aspiration à un changement quelconque dans le statut national. Ces peuples, qui voulaient refaire le corps de leur patrie, commençaient par refaire, au moyen de l'histoire et des lettres, l'idée même de leur patrie. Ils nous y intéressaient ; mais par là même ils appelaient notre attention sur l'idée de la nôtre et nous invitaient à lui rendre un lustre nouveau en la soumettant à une nouvelle enquête de la pensée et du savoir. Nous n'avions pas, comme eux, à reconstituer les documents d'une nationalité mutilée ou perdue au cours des siècles. Mais nous pouvions et nous devions même prendre à cœur de vivifier, d'enrichir, d'agrandir en nous la connaissance et le sentiment de ce qui forme la nationalité française. La France a un passé magnifique et divers et une merveilleuse variété de composition humaine. De nouvelles explorations et mises en lumière de ce qu'elle a été et de ce qu'elle est, de ce qu'elle a créé et des forces créatrices encore fraîches qu'elle garde en réserve, vaudront toujours mieux que tous les plus beaux traits oratoires, quand il s'agira de faire sentir à ses enfants de quelle substance est rempli le nom de la patrie et de ranimer leur piété pour elle. Les Français du XIX^e siècle ne pouvaient certes prétendre à se montrer meilleurs Français que leurs pères. Mais pour qu'ils demeurassent aussi bons Français, en ce siècle où l'agitation générale des peuples n'a guère cessé de produire des

conséquences qui mettaient en péril la vie même et l'avenir de la France, il fallait à leur patriotisme des aliments réels, à la fois anciens et renouvelés, et ceux-ci ne pouvaient leur être apportés que par un large contact des esprits et des imaginations avec les réalités françaises d'aujourd'hui et d'autrefois.

IV

L'exemple qui nous était donné en ce sens tirait une portée et une précision particulière de ce fait, que le regain d'études historiques issu des mouvements nationaux de l'Europe avait pour champ principal une période de la civilisation dont les Français étaient devenus traditionnellement oublieux et dédaigneux, en ce qui les concernait : le moyen âge. Cela se comprend. Les nationalités ambitieuses de revivre étaient celles qui n'avaient pu se faire une place à elles dans le système des États modernes, qui n'avaient pu jouer leur rôle propre dans l'œuvre de la civilisation moderne. N'ayant guère eu de part soit à l'esprit, soit aux bienfaits de la Renaissance classique du xvi^e siècle, elles n'avaient rien produit dans le domaine de l'art cultivé, policé, savant, de l'art véritable ; du moins, ne s'y étaient-elles distinguées que par des productions rares et éparses, infiniment loin de former un ensemble cohérent et monumental, à la manière de nos siècles des derniers Valois, de Louis XIV et de Louis XV. Pour toutes ces raisons, le moyen âge s'offrait à elles comme la période où elles devaient remonter dans cette recherche rétrospective d'elles-mêmes, comme le point où elles devaient renouer le fil rompu de leur destinée. De

là cette floraison de recherches et de travaux consacrés aux créations littéraires et poétiques du moyen âge, et où il faut voir un des événements intellectuels nouveaux et importants du XIX^e siècle. L'objet n'en a pas été seulement de tirer ces vieux monuments de la poussière, mais de les remettre en valeur, de les rafraîchir, comme on rafraîchit un tableau, de les recommander au goût des modernes. La plus puissante et la plus remuante des collectivités en mal de renaissance nationale, en même temps que la mieux organisée pour les investigations érudites, l'Allemagne, y a eu la plus grande part.

Nous, Français modernes, nous avons, entre le moyen âge et nous, nos plus beaux siècles, ceux qui ont suivi la Renaissance gréco-latine, ceux qu'on a pu appeler, en se plaçant à un point de vue européen, les siècles français. Et c'est précisément la splendide fécondité, la merveilleuse civilisation de ces siècles qui les a rendus injustes pour le moyen âge. Les contemporains de Louis XIV et de Louis XV ont été injustes pour le moyen âge, de la même manière que Ronsard a été injuste pour Marot, que Malherbe l'a été pour Ronsard, de la même manière que les réformateurs (je parle des vrais) sont toujours injustes pour l'état de choses qu'ils améliorent et qui n'était pas sans valeur. Ayant connu à la lumière des maîtres anciens les conditions de la perfection dans les arts et les voyant se réaliser sous leurs yeux, ils ont été trop enclins à répudier le souvenir d'une époque dont le génie naturel ne savait encore s'exprimer que sous des formes rudes et pauvres et ils ont attaché au mot de *gothique* (entendu en un sens très général) une acception méprisante. Il

appartenait à une postérité tombée bien au-dessous d'eux pour le génie créateur, mais qui a cet avantage qu'elle embrasse du regard leur œuvre et celle de leurs devanciers, de rendre justice à ceux-ci. Gardons-nous bien cependant de confondre ce que cette réparation a eu de légitime et de salutaire avec l'abus qui en a été fait par les Allemands et par nos romantiques. Les Allemands, aussi pleins de considération pour notre moyen âge littéraire, qu'ils se plaisent, contrairement à toute vérité, à regarder comme étant un peu leur chose, que désireux d'accréditer le mépris de nos siècles de grande culture, les Allemands qui, pour vingt travaux savants, vingt chaires d'Université consacrées à notre littérature médiévale, n'en consacrent pas deux à notre littérature classique, ont fait de cette prédilection tendancieuse une machine de guerre, un moyen de dépréciation et d'étouffement contre les titres de notre plus haute gloire, contre les beaux fruits de notre classicisme, de notre humanisme mûri et épanoui, de notre latinité. Nos romantiques ne les ont que trop naïvement suivis dans cette voie; et, s'ils avaient réussi à faire prévaloir leur sentiment, à le faire passer en tradition, nous aurions infiniment plus perdu que gagné à cette rentrée en faveur des créations de nos vieux âges. Erreur pour erreur, mieux eût valu le jugement « étroit » de Voltaire, pour qui la littérature et la civilisation de la France n'avaient réellement commencé qu'avec Louis XIV. Mais on n'est obligé à aucune erreur et il n'était nullement nécessaire d'injurier et de rabaisser les sommets de notre œuvre nationale pour nous faire sentir le charme des pentes abruptes et un peu chaotiques, mais pleines de fleurs, de

sources vives et de délicieux bosquets, par lesquelles s'y sont élevés nos pères. C'est ce qu'a compris cette génération de grands érudits et d'esprits heureux dont les travaux ont bien plus servi que les petites inventions du gros pittoresque romantique à nous rendre la poésie du moyen âge : les Paulin et les Gaston Paris, les Paul Meyer, les Léon Gautier, les Rochègude, les Ampère, les Raynouard, les Fauriel (je ne nomme que les initiateurs et les morts) qui ont ranimé à nos yeux, après un long sommeil, notre *Chanson de Roland* et nos épopées chevaleresques, nos fabliaux, nos farces et nos mystères, nos romans bretons, et la grande floraison lyrique de notre langue d'oc. Dans ces premières manifestations du génie français, qu'ont-ils vu ? Une littérature tout d'abord, pleine d'inexpérience, mais une vraie littérature, bien moins monochrome qu'on ne se le figurait, quand on l'ignorait, et dont il s'est transmis dans l'inspiration de nos classiques, de Corneille, de Racine, de La Fontaine, bien plus qu'on ne le croyait et que ceux-ci ne paraissent (La Fontaine peut être excepté) l'avoir su eux-mêmes. Ils y ont vu surtout l'expression vivante et fraîche du cœur et du sang français pendant plusieurs siècles, un concert d'appels et de réponses à la vertu, à l'enthousiasme, aux amours et à la gaieté de nos aïeux. Car elle bien française, notre poésie médiévale ; elle n'a (sauf une certaine dureté de la langue) rien d'allemand. Entre la *Chanson de Roland* et le *Nibelungenlied*, la différence de mœurs et d'humanité n'est pas moins grande qu'entre la sublime inspiration du *Cid*, de Corneille, et la brutalité naïve des *Brigands*, de Schiller.

V

C'est ainsi qu'un souffle européen inspirait à une élite de Français savants l'ardeur de se livrer à de nouveaux inventaires des richesses de la patrie. Mais par un lien naturel des choses, ces inventaires, tandis qu'ils remontaient le temps, se répandaient également, si je l'ose dire, sur l'espace. Ils nous découvraient des trésors anciens et de précieuses réalités, anciennes et contemporaines tout ensemble. La restauration littéraire du moyen âge ramenait un flot de lumière sur la personnalité historique et morale de nos vieilles provinces, sur les figures, les génies et les humeurs diverses des pays de France, sur tous ces traits originaux que l'unité ne leur a nullement fait perdre et qui sont entrés dans sa physionomie commune. Notre littérature médiévale a eu, en effet, plusieurs grands centres d'éclosion : Ile-de-France, Champagne, Normandie pour les Chansons de gestes et les fabliaux — Bretagne, pour les cycles de romans qui en ont tiré leur nom traditionnel — une vaste région qu'il serait insuffisant d'appeler le Midi (car elle comprenait le Limousin, le Dauphiné, la Gascogne et la Provence, celle-ci en étant le point le plus brillant et le plus actif) pour la poésie des troubadours. La variété de ces origines s'est peinte naïvement dans ces divers groupes de compositions poétiques et romanesques; et les Français du xix^e siècle, aux yeux desquels ils ont reparu, ont pu y apprendre une fois de plus à sympathiser de cœur, de pensée et d'imagination avec tous les éléments constitutifs de leur nationalité. Il s'en est naturellement trouvé

chez qui cette sympathie a fait naître le poétique désir de voir celui des terroirs français auquel ils appartaient retrouver dans l'époque moderne quelque chose de sa fécondité ancienne.

Entre les provinces, ainsi restituées sous leurs antiques et durables couleurs, il en est une qui se détachait avec plus d'éclat, non seulement aux yeux de ses enfants, mais à tous les yeux : la Provence. Elle avait brillé au moyen âge d'une lumière particulièrement vive. Au temps où elle commençait d'avoir une littérature propre, elle avait déjà une civilisation développée, curieuse, raffinée même. Son contact plus proche et moins longtemps interrompu avec les sources grecques, romaines et chrétiennes, avec les sources méditerranéennes de la civilisation en général, lui valait alors sur la France septentrionale une précieuse avance de maturité intellectuelle, d'humanité dans les mœurs, de politesse dans les sentiments, avance qu'il est permis de constater sans méconnaître la part de vertus propres dont le Midi eût pu, même en ce temps-là, prendre l'exemple dans le Nord. Son rayonnement se répandait sur toute l'Europe cultivée. Elle était un centre universel. Cette splendeur, il est vrai, avait duré relativement peu, deux à trois siècles. La terrible croisade du Nord contre le Midi, au commencement du XIII^e siècle (guerre des Albigeois) infiniment aggravée dans ses effets destructeurs par la désunion et les discordes politiques auxquelles le Midi s'abandonnait, y avait mis fin. La Provence était sortie de ces événements, sinon ruinée, comme le fut le Languedoc, du moins abaissée, et frappée dans sa vie supérieure, découronnée de ses ornements. Sa littérature, le prestige de sa langue y avaient

péri. Mistral a raison, je pense, quand il dit, dans une note célèbre de *Calendal*, que le progrès général de la civilisation en France en fut retardé de deux cents ans. Quoi qu'il en soit, le centre de la civilisation française, le foyer du grand rayonnement français se trouva transporté au-dessus de la Loire, et la Provence, tout le Midi y contribuèrent brillamment, comme ils y contribuent encore, par le don abondant et sans réserve de leur élite intellectuelle et morale. Mais l'ancienne fécondité, la belle vie propre du Midi médiéval tombèrent dans l'oubli et il n'y eut plus que quelques érudits à en posséder et en cultiver obscurément le souvenir.

L'exhumation de ce lumineux et glorieux passé, contrastant avec l'injustice de ce long ensevelissement, n'en devait avoir que plus d'influence sur les jeunes imaginations provençales du milieu du XIX^e siècle. La renaissance des provinces par la littérature devait produire dans toute la France des effets intéressants. Il ne faut pas être surpris que ce soit en Provence qu'elle ait eu les résultats les plus rapides, les plus caractérisés et les plus beaux.

CHAPITRE IV

LES INFLUENCES : II. LE JACOBINISME CENTRALISATEUR

LA QUESTION DE LA CENTRALISATION. THÈSE DES DÉCENTRALISATEURS. LE RÉGIONALISME. — LA CENTRALISATION MODERNE EST-ELLE LA CONTINUATION DE LA CENTRALISATION MONARCHIQUE ? ÉLÉMENTS DE DIFFÉRENCE ET D'OPPOSITION ENTRE L'UNE ET L'AUTRE. LES INTENDANTS ROYAUX. PLAINTES CONTRE LA CENTRALISATION AU XVIII^e SIÈCLE. LA MONARCHIE ET LES INSTITUTIONS LOCALES. — CARACTÈRES NOUVEAUX DE LA CENTRALISATION MODERNE. ELLE EN VEUT SURTOUT A LA TRADITION. SES EFFETS SUR L'ESPRIT PUBLIC, LA CULTURE INTELLECTUELLE ET LES MŒURS. POURQUOI ELLE PROVOQUE L'HOSTILITÉ DES POÈTES ET DES MORALISTES. POSITION DE MISTRAL A SON ÉGARD. — LA PROVENCE ÉTAIT UN TERRAIN FAVORABLE AUX IDÉES DE DÉCENTRALISATION. SES INSTITUTIONS ANCIENNES. — L'AUBE DE LA RENAISSANCE PROVENÇALE. LES TRAVAUX DE RAYNOUARD ET DE FAURIEL. JASMIN. LE JOURNAL MARSEILLAIS : *LA BOUT-ABAÏSSO*.

Aux influences européennes qui poussaient vers les idées de renaissance provençale l'élite des jeunes générations auxquelles Mistral allait donner une voix s'en ajoutait une autre, toute française celle-ci, et bien faite pour communiquer à ces idées un surcroît

d'ardeur militante : car elle tenait à la présence d'un obstacle à vaincre, d'une compression à écarter. Je l'appellerai d'une formule un peu grosse, mais dont il ne s'agit que de nuancer le sens : le jacobinisme décentralisateur.

I

Depuis près de cent ans, nous avons entendu un grand nombre de publicistes, dont quelques-uns furent parmi les plus éminents de leur siècle, élever de graves plaintes contre l'excès de centralisation administrative que les institutions issues de la Révolution et de l'Empire ont créé dans l'État français. Il me suffira, pour mon sujet, de rappeler très sommairement le thème de leurs critiques convergentes.

La puissance de l'État, disent-ils, s'est étendue en tous sens au delà de ses bornes légitimes et naturelles. Elle a tout envahi et tout absorbé. Elle a supprimé à son profit tous les pouvoirs publics, se substituant réellement à ceux qu'elle laissait subsister de nom et d'apparence. Elle est devenue le seul pouvoir public existant ou, du moins, efficace. Tout ce qui constituait dans l'ancienne société un centre d'organisation, d'administration, de juridiction, indépendant et autonome dans sa sphère spéciale et limitée, a été aboli et la place en a été occupée, la fonction en a été prise à charge directe par l'État, quand cette fonction n'a pas disparu elle-même avec l'organe social qui la remplissait et qui seul convenait pour la remplir. Le contraste de ce régime moderne avec l'ancien régime monarchique est aussi tranché que possible. — Ici une société universellement nivelée (sauf sous le rapport

de la propriété individuelle et de l'argent) au-dessus de laquelle se dresse seul, sans gradations ni intermédiaires consistants entre les citoyens et lui, l'État, arbitre de tout; une société réduite à une multitude uniforme, ou plutôt amorphe, d'individus qui ne se rattachent légalement à aucun corps ni groupe social reconnu, qui n'ont de droits, qui n'ont, pour ainsi parler, de fondements d'existence civile qu'individuels et qui ne tiennent que de la désignation ou de l'estampille du gouvernement l'office qu'ils remplissent, l'autorité professionnelle qu'ils exercent dans la nation. — Là, une société tout opposée de constitution et d'aspects, dont on pourrait dire que les éléments composants ne sont pas tant les individus eux-mêmes que les corps sociaux auxquels ils appartiennent : corps pourvus de privilèges traditionnels et héréditaires correspondant à l'ordre des fonctions qui leur sont dévolues, des services qu'ils rendent et formant (le domaine du droit commun mis à part) la véritable source des droits de l'individu, de ses libertés. En principe, ces privilèges limitent le pouvoir de l'État par rapport aux intérêts et aux affaires dont les corps qui les possèdent ont naturellement la gestion; ils écartent de ces intérêts et de ces affaires la main de l'État. En fait, il peut survenir des circonstances où l'État, trouvant dans tel ou tel privilège consacré un obstacle aux exigences de son action propre, veuille passer outre aux bornes qu'il lui marque. Un conflit s'engage alors. Mais il est grandement à prévoir qu'au terme de ce conflit, l'État sera obligé de composer plus ou moins avec la puissance des titres traditionnels et des constitutions autonomes qu'il a violées. Et c'est ainsi que, même dans les cas

les plus défavorables, ce régime de décentralisation naturelle est moins dangereux pour les vraies libertés publiques (qu'il ne faut pas confondre avec l'abstraite et insubstantielle déesse Liberté de l'idéologie révolutionnaire) que ne le sera le pouvoir gouvernemental s'exerçant dans un milieu social où il n'y a plus rien de nature à lui opposer une résistance.

Ne nous méprenons pas sur la portée de cette doctrine. Elle n'implique nullement, de la part de ceux qui la soutiennent, une apologie de l'état politique et social de la France, tel qu'il était dans le dernier siècle de la monarchie, moins encore une prétention de nous le donner en modèle. La plupart des théoriciens décentralisateurs reconnaissent les profondes réformes dont les institutions françaises avaient alors besoin pour être mises d'accord avec les grands changements que les progrès de la civilisation matérielle avaient produits dans les intérêts publics, ainsi qu'avec les changements, aussi peu négligeables, que les progrès des sciences expérimentales apportaient dans les idées. Ce que ces esprits font seulement observer, c'est qu'avec tous ses défauts, l'ancien régime de notre pays possédait l'incomparable avantage d'avoir une structure sociale. Structure devenue insuffisante, mal appropriée, caduque, mais dont l'existence représentait encore, tant pour le bien des individus que pour celui de la nation et de la civilisation commune, quelque chose de fort supérieur à la condition d'une société dont toutes les formations et distributions traditionnelles ont été, non modifiées, non réaménagées, mais détruites et remplacées par la table rase. Ce qui, du point de vue décentralisateur est reproché à la Révolution, c'est beaucoup moins

d'avoir bouleversé l'ancien ordre de la société que de ne s'être pas préoccupée de jeter les bases d'un ordre social nouveau. Ce qui est reproché aux institutions de l'Empire, c'est d'avoir consacré, rendu systématiquement définitive cette désorganisation intérieure de la société au profit de la puissance exclusive et de l'ingérence universelle du pouvoir central.

Une application très importante ou, pour mieux dire, la plus caractéristique, des idées de décentralisation a trait aux divisions territoriales et administratives de la France. Les divisions de l'ancienne France étaient l'œuvre de la nature et de l'histoire. En général, les provinces, les pays qui s'incorporaient au royaume y formaient, tels quels, autant de circonscriptions distinctes, au point de vue du gouvernement, de l'administration et de la justice et ne subissaient pas de morcellement essentiel. Il ne saurait venir à l'esprit de personne qu'une telle répartition eût dû demeurer intangible ni qu'il fût aujourd'hui opportun pour nous de la réadopter et de la reproduire exactement. Un tel archaïsme n'irait pas à moins qu'à priver de toute conséquence politique des faits aussi importants que l'immense développement moderne de l'industrie et des communications, qui ont créé entre des régions séparées jusque-là des relations et communautés d'intérêt toutes nouvelles, appelant des conseils communs, des institutions et règles communes. Dès le XVIII^e siècle, des remaniements méthodiques inspirés de ce genre de considérations furent envisagés, notamment par Turgot, personnage demeuré fort sympathique à nos décentralisateurs. Mais pour ceux-ci, le grand objet de

réprobation, c'est la division de la France en départements et en arrondissements opérée par la Constituante et qui a présentement pour elle près de cent trente ans de durée. Ils la signalent comme une œuvre, défendable peut-être en certaines de ses parties, mais arbitraire, artificielle, factice dans l'ensemble et le dessein général. Elle est à leurs yeux le type et la preuve par excellence du développement, de l'envahissement exorbitant de l'État. Des divisions obtenues par un procédé de morcellement excessif, quasi mécanique et qui n'aboutit qu'à une sorte de carrelage uniforme du territoire français, des divisions dans l'établissement desquelles le souci des liens et affinités de coutumes, d'origine, d'intérêts, de productions, de commerce, existant entre les populations, n'a joué qu'un faible rôle et qui ne coïncident qu'exceptionnellement avec ces indications de la nature et des choses, voilà le système le mieux fait du monde pour étouffer dans un grand pays toute liberté et tout essor de la vie locale. Sans doute, ce système instituait un genre nouveau d'assemblées locales correspondant à ces nouvelles circonscriptions de la France. Mais l'institution, étant sans base et sans racines naturelles, était sans force et sans portée. Le caractère arbitraire et l'excès de la fragmentation territoriale excluait, de la part de ces assemblées, toute réelle possession d'autorité, toute initiative féconde et suivie, toute influence importante. Les décentralisateurs n'ont pas assez d'ironie pour l'impuissance des conseils de département et d'arrondissement, pour l'exiguïté et la stérilité du champ d'action que leur laisse la loi de l'État. Quant aux conseils communaux, ils insistent sur la tutelle étroite

où les tient le préfet, maître réel de toutes leurs décisions de quelque portée. Il n'y a, disent-ils, qu'un maire par département, le préfet. Et comme le préfet est l'agent du ministre, il n'y a qu'un seul maire pour toutes les communes de France : le ministre de l'intérieur. Les décentralisateurs demandent que soient substituées au morcellement départemental de grandes « régions naturelles », jouissant d'institutions locales pourvues de la plus grande autonomie possible, qui leur assureraient, avec le pouvoir d'administrer elles-mêmes tout le domaine de leurs intérêts particuliers, celui de conserver leur figure, leurs traditions, leur vie propre. Ces régions ne seraient pas précisément calquées sur les contours de nos anciennes provinces ; mais, dans l'ensemble, elles s'en rapprocheraient sensiblement ; elles garderaient les traits de la vieille physionomie historique de ces vénérables aînées, il serait tout naturel qu'elles en portassent les noms. C'est ce qu'on appelle le régionalisme. Il me suffit d'en avoir indiqué le principe, sans entrer dans les applications de détail qui sont infinies.

Telle est, très sommairement exposée, la doctrine générale des décentralisateurs. Pour en rendre manifeste le véritable esprit, l'inspiration profonde, je ne saurais mieux faire que de me référer aux définitions d'un des théoriciens qui l'ont défendue avec le plus de vigueur, de puissance, mais aussi de prudence et d'attention aux faits, M. Charles Maurras. Ces définitions seront ici d'autant mieux à leur place que leur auteur est né, peut-on dire, à la vie de la pensée, sous l'influence de Mistral et de son œuvre.

« Voici, écrit M. Maurras (ce sont les premiers

mots d'un opuscule célèbre) une très belle chose sous un très méchant mot. On appelle *décentralisation* un ensemble de réformes destinées à reconstituer la patrie, à lui refaire une tête libre et un corps vigoureux.

« Un tel nom a l'aspect d'une véritable antiphrase :

« de forme négative, il est essentiellement positif ;

« critique, il signifie un regain de vie organique ;

« d'allures anarchiques ou du moins libérales, il enferme l'idée d'un ordre ;

« enfin, par la composition, comme par le nombre et le poids des syllabes, il semble désigner quelque système artificiel, lorsqu'il annonce la doctrine du retour à nos lois naturelles et historiques.

« En outre, il est fort laid. Néanmoins, pour être compris, nous avons dû nous servir de ce nom fâcheux. Il fait oublier les défauts qui lui sont propres, à mesure qu'il développe dans les esprits la richesse et la variété de son sens. »

II

Quelle que soit ma sympathie pour ces idées, je n'oublie pas que je ne suis à leur égard qu'un littérateur, dépourvu de la compétence qui s'acquiert à l'École des Sciences politiques. Si je les rapporte, c'est uniquement en raison de la place qu'elles ont tenue dans la littérature provençale moderne, en raison de l'influence exercée sur Mistral jeune, de l'orientation imprimée à son esprit par les faits auxquels elles répondaient et qui en motivaient la faveur, par le courant qui les portait.

Pour définir exactement cette influence, l'objet de

ces premières impressions reçues, je suis obligé de pousser la question un peu plus loin et de considérer une objection qui a souvent été élevée, qui ne pouvait manquer de l'être, contre la doctrine décentralisatrice. Cette objection importante n'est pas de force à la ruiner. Mais elle mérite d'exercer sur cette doctrine un effet modérateur et ses partisans doivent en tenir compte, sous peine de verser dans l'exagération et dans l'utopie. En l'exposant, nous serons amené à distinguer nous-même ce qui a pu se montrer parfois d'intempérant, d'imprudent, de peu pratique dans les idées de décentralisation et ce qu'elles offrent, au contraire, de raisonnable et de fondé. Par là, nous comprendrons comment elles ont pu séduire Mistral, dont la sage pensée, remarquable par un grand sens des choses réelles et des choses possibles, n'a accueilli et retenu de ces idées que ce qu'elles contenaient de plus convaincant et de plus sûr.

L'objection se tire de l'origine que les décentralisateurs ont coutume d'attribuer à la centralisation abusive dont souffre, d'après eux, la France moderne. Ils la font remonter à la Révolution. Ils tiennent que l'initiative de ce changement essentiel dans l'économie de l'État est dû aux gouvernements révolutionnaires (dans lesquels ils incluent volontiers l'Empire) et ils imputent à ces gouvernements la responsabilité première de tous les maux et malaises qui en sont résultés au XIX^e siècle. C'est cette thèse qu'on leur conteste comme entachée d'une grave erreur historique. Et voici à peu près ce qu'on leur dit.

L'origine de la centralisation moderne remonte beaucoup plus haut que la Révolution. Dans cet

ordre de choses, les gouvernements de la Révolution ont été, non des initiateurs, mais des continuateurs, les continuateurs de la monarchie. Le grand mouvement qui a produit en France cette centralisation resserrée a commencé avec Richelieu. Celui-ci l'a inauguré par quelques mesures décisives et fondamentales que Louis XIV et Colbert complétèrent puissamment et qui portaient un arrêt de mort implicite, à plus ou moins longue échéance, mais irrévocable, contre ce qu'elles n'avaient pu supprimer d'un seul coup : à savoir, contre la variété, la bigarrure infinie de toutes ces institutions et coutumes administratives, économiques, judiciaires, héritées du moyen âge, qui couvraient le sol de la France et dont nos décentralisateurs se plaisent aujourd'hui à idéaliser et transfigurer le souvenir, bien qu'elles fissent en réalité de la France un véritable chaos politique et social, au sein duquel aucun progrès public n'eût pu se produire. Le mouvement, créé par Richelieu, ne cessa de s'accroître pendant le XVIII^e siècle, époque à laquelle les décentralisateurs auraient le plus grand tort de se référer, comme si elle eût été encore dans la vérité politique, telle qu'ils l'entendent ; car ce fut une époque de dépérissement pour ce qu'ils préconisent et voudraient faire revivre. Ce dépérissement se produisait sous l'égide de la royauté, qui était loin de le voir de mauvais œil et d'y mettre obstacle. Tout ce que les gouvernements révolutionnaires ont eu de propre, ç'a été d'accélérer, de précipiter la marche vers la centralisation, de la porter rapidement et avec une énergie extrême à son dernier terme, à son point de consommation. Mais il est hors de doute que la monarchie,

si elle avait duré, eût fait sensiblement la même chose qu'eux, quoiqu'elle l'eût faite avec plus de lenteur. La preuve, c'est que la Restauration n'a pas essayé de réagir contre ce parachèvement de nos institutions centralisées, qu'elle ne l'a pas sérieusement mis en question, qu'elle a accepté, comme des résultats définitifs, le département, l'arrondissement, la fin des corporations et de la mainmorte ecclésiastique, le statut civil de la religion, le Code civil. Un fait qui se poursuit et se développe ainsi à travers plusieurs siècles d'histoire, qui se poursuit et se développe à travers toutes les secousses politiques, toutes les révolutions de régime et de personnel gouvernemental, doit avoir de bien fortes raisons, de bien puissantes et tenaces racines. Il doit tenir à une nécessité des choses. La centralisation est la loi de tous les grands peuples modernes. C'est la loi de la nation française de réaliser le type de l'État le plus fortement centralisé possible. Elle est ainsi et non d'une autre manière. Ayant les avantages (et ils sont sérieux) de cette constitution, indissolublement liée à son existence politique et nationale, comment n'en aurait-elle pas les inconvénients ? Quelle est la constitution qui n'ait pas ses inconvénients ? Les théories des décentralisateurs sont vaines et archaïques. Elles sont de la littérature politique, sinon de la littérature tout court. — Tel est l'argument.

On voit combien, les prémisses en étant complètement acceptées, la thèse de nos décentralisateurs aurait de peine à s'en sortir. Mais en réalité cet argument confond ou met sur le même plan des choses très différentes. Ce qu'il y faut concéder me paraît ceci.

Il est bien vrai que la monarchie du xvii^e siècle a imprimé à notre nation le sceau d'une centralisation puissante. La création des intendants de provinces par Richelieu, survenant peu après l'expérience des guerres de religion où l'unité nationale avait manqué de périr et à la veille des grandes entreprises politiques et militaires nécessaires pour assurer la sécurité européenne de la France, établit entre les provinces et le pouvoir central un lien dont le caractère direct, la solidité, la continuité vigoureuse, étaient alors des choses nouvelles et qui préserva contre tout danger de flottements à l'intérieur l'unité française. Ce genre de lien s'est toujours maintenu par la suite ; il me semble qu'il y aurait une grande témérité à penser qu'il n'appartienne point, à titre définitif, au type politique de notre pays. Entendons par là qu'il ne saurait être détruit et remplacé par un autre système — une forme quelconque de fédéralisme — sans que ce pays courût le plus grave risque dans son existence. Sans doute, et je l'ai dit, l'unité française repose avant tout, reposa toujours avant tout sur le sentiment des Français, sur leur contentement d'être Français. Mais un sentiment collectif, si énergique soit-il, ne peut agir et se traduire en effets réels, s'il est laissé à l'état de force purement morale et s'il ne se forme pas une institution correspondante pour lui donner corps et le mettre en œuvre. La monarchie du xvii^e siècle a renouvelé et perfectionné l'institution fondamentale de l'unité française, d'une manière que sa durée et les preuves tant de fois répétées de son indéfectible résistance aux pires tempêtes, aux plus terribles secousses du dedans et du dehors montrent avoir été la mieux appropriée aux

conditions nouvelles des temps modernes et d'une Europe qui n'était plus celle du moyen âge. La mise en question de ce mode et de cette base d'union entre les parties du corps français me paraîtrait inquiétante pour l'avenir de notre patrie. Si nos décentralisateurs, quand ils parlent de fédéralisme, d'état fédératif, prenaient ces mots dans la plénitude de leur sens, c'est là qu'il y aurait lieu de les arrêter. Mais, à vrai dire, l'école de Mistral et Mistral lui-même (nous le verrons à propos de *Calendal*) les ont employés dans des significations sensiblement atténuées et plus ou moins indécises. Ces mots n'en offrent pas moins un danger.

Ainsi marquée, la limite où peuvent légitimement et salutairement se mouvoir les idées de décentralisation demeure encore fort large, et ceux qui se bornent à sourire de ces idées tombent, eux aussi, dans l'esprit de système en refusant de la reconnaître. Ils couvrent du manteau de Richelieu tout ce qui a pu se faire après lui dans le sens centralisateur. Ils nous donnent le développement de fait de la centralisation française depuis trois siècles comme une chaîne indissoluble dont aucune partie ne saurait être séparée et qui a dû nécessairement embrasser ou enserrer, avec le temps, tous les éléments de notre vie publique et de notre civilisation matérielle et intellectuelle. Mais cette conséquence, pour ainsi dire, barbare, n'est nullement renfermée dans la raison qui motive une centralisation maintenue dans ses justes bornes et qui est de cimenter l'unité nationale avec assez de force pour que la nation puisse faire bloc, chaque fois qu'il en sera besoin, tant dans l'effort de ses entreprises nouvelles que dans celui de sa défense contre les

périls surgissants. Cette conséquence s'est produite en fait ? Qu'est-ce à dire ? Que l'œuvre unitaire du xvii^e siècle a tourné à l'abus, que les principes en ont été transportés hors de la sphère où ils convenaient naturellement. La mesure de la vraie politique centralisatrice a été dépassée. Par une faute analogue à celle où l'on tombe quand, ayant réuni de grands approvisionnements en vue de nécessités exceptionnelles, on se met à les consommer pour les besoins ordinaires, le grand instrument d'autorité que le génie actif de la monarchie avait façonné pour assurer à l'État la disposition sans réserve de toutes les ressources du pays, chaque fois que l'action nationale l'exigerait, est devenu un instrument d'immixtion directe, continue, inquisitoriale de l'État dans l'administration et dans le jeu de tous les intérêts collectifs existant dans la nation. La puissance de cet instrument a été une tentation pour des gouvernements paresseux ou improvisateurs. Ils ont contracté une tendance à s'en servir de plus en plus pour régler dans le détail la vie de la nation et de la société. Ils ont augmenté matériellement leur besogne, mais aussi beaucoup simplifié leur politique en soumettant à l'irrésistible mécanisme de l'autorité centrale tous les grands objets de l'activité publique. Ils ont paré aux difficultés des affaires en mettant l'État partout, en transformant toutes les affaires en affaires de l'État. Erreur qui, comme on l'a remarqué tant de fois, a pour double effet d'affaiblir les affaires en les accablant d'entraves, et l'État en le surchargeant de soins.

Quand cela a-t-il commencé ? Je ne suis pas assez savant historien pour le dire avec précision, ce qui serait d'ailleurs difficile. Mais je vois que dès la fin

du règne de Louis XIV, puis dans tout le cours du XVIII^e siècle, un parti de décentralisateurs se lève et fait entendre ses protestations. Ils se servent d'expressions qui souvent ressemblent, trait pour trait, aux doléances des décentralisateurs du XIX^e siècle, bien qu'elles n'aient pas (nous allons le dire) la même portée. Des publicistes de valeur tels que le marquis de Mirabeau, d'Argenson, Malesherbes, Montesquieu font des observations comme celles-ci : « Les capitales sont nécessaires..... mais, si la tête est trop grosse, le corps devient apoplectique et tout périt..... Il faut une décision, un arrêt pris à Paris, pour réparer un trou fait dans un mur, une brèche faite dans une route à deux cents lieues de Paris..... le royaume de France est gouverné par trente intendants..... ce sont trente maîtres des requêtes commis aux provinces, de qui dépendent le bonheur ou le malheur des provinces, leur abondance ou leur stérilité. » Notons encore cette idée générale adoptée par bien des historiens et qui, si elle n'explique certainement pas tout, mérite du moins considération : à savoir que l'excès de centralisation aurait produit la chute de la royauté, le pays ayant été rendu impuissant par l'affaiblissement de tous ses organes à opérer les réformes dont il avait le plus urgent besoin, et le pouvoir royal, de son côté, s'étant rendu follement responsable de tous les détails d'une administration qui en était venue à l'accabler sous sa masse et aux réformes de laquelle il ne pouvait suffire.

Il y eut donc abus de centralisation sous la monarchie. Et c'est une évidence que la Convention et l'Empire aggravèrent l'abus dans tous les sens. Dès lors, rien de plus explicable que cette réaction

d'idées décentralisatrices au XIX^e siècle. Qu'elle ait été exagérée parfois dans les plans et les formules qu'elle proposait, lui en ferons-nous sérieusement reproche ? Ne faut-il pas, en ces matières, exagérer pour être entendu ? Nous ne nous plaindrons pas surtout qu'elle ait pris chez Mistral et autour de Mistral un caractère un peu flamboyant. Cela convenait. Les poètes — je parle des poètes sages, et les plus grands ont toujours été des sages — sont là pour illuminer la route, non précisément pour la frayer. Ils sont là pour inspirer la politique, non pour y mettre la main. Les praticiens extrairont de leurs nobles rêves la réalité dont ils sont tout pleins. L'exécution tempérera l'effervescence d'une inspiration, sans le souffle de laquelle rien ne pourrait d'ailleurs être entrepris.

III

Mais ce n'est pas assez dire. Il y a bien autre chose. Et si Mistral n'était justifié que de cette manière, il le serait avec beaucoup trop de modération.

Le rapport de la centralisation monarchique à la centralisation post-révolutionnaire n'est pas simplement le rapport d'un plus à un moins. La différence de l'une à l'autre n'est pas une simple différence de degré. Il y a eu aussi une différence, très accusée, de nature. La Convention et l'Empire (surtout l'Empire) ont renforcé la centralisation monarchique ; mais ils ont en même temps inauguré un nouveau genre de centralisation qu'il ne faut pas confondre avec son aîné. Ils ont centralisé d'après un principe et dans un esprit que la monarchie n'avait nullement connus. Ce principe, cet esprit leur sont propres. Et l'on

peut, sans avoir l'injustice de méconnaître la part de fatalité inhérente aux circonstances politiques temporaires qui les firent se manifester, dire nettement qu'ils sont mauvais et pernicieux en eux-mêmes. C'est à leurs effets sur la vie publique et sur la civilisation française et provençale de son siècle qu'un esprit comme Mistral a dû être avant tout sensible ; il y a été sensible comme bon citoyen, comme lumineux moraliste, comme grand poète, comme ami, dirai-je, de tous les beaux développements humains dont ce nouvel étatisme, bien plus oppresseur et petit que l'autre, menaçait de priver un pays où la floraison en semblerait pourtant aussi naturelle que celle de la vigne et de l'olivier.

Parmi toutes les observations historiques d'où ressortirait cette différence, je n'en vois point de plus topique, ni qui soit de portée plus générale que la suivante.

La monarchie au XVII^e et au XVIII^e siècle n'avait pu centraliser le pays sans rencontrer mille occasions de conflit avec les institutions provinciales, les magistratures locales dont il était couvert. Ces institutions, ces magistratures, expressions et organes de la vie propre des provinces, elle les avait forcément affaiblies. Elle y avait superposé ses agents. Elle ne les avait pas supprimées. Elle avait réduit (à des degrés très variables) leurs résistances, sans les abolir elles-mêmes nulle part. A la veille de la Révolution, quel qu'en fût le degré de langueur, le sol français en était encore, si j'ose dire, tout fleuri.

Or, c'était là un fait très considérable, et particulièrement pour les « pays d'états » — dont la Provence était l'un — pays enviés des autres pour ce

qu'ils avaient pu conserver de libertés publiques, pour l'autonomie relative de leur administration, pour la manière dont l'impôt s'y répartissait d'après l'entente des organes locaux avec l'intendant. Le fait était considérable, et pour ces pays, et, en général, parce qu'on a beau dire qu'une institution est devenue impuissante : elle n'est pas impuissante, tant qu'elle subsiste. On a beau dire qu'elle ne subsiste plus que « de nom », qu'elle n'offre plus qu'une simple « forme ». En cette matière (comme d'ailleurs en toute autre matière humaine) les formes et les noms retiennent toujours une certaine part du fond lui-même et des choses et le dessein de les ménager impose nécessairement une limite aux entreprises dirigées contre ce qu'ils représentent. On ne saurait les maintenir en les vidant de toute efficacité ni faire, tandis qu'ils existent, tout ce qu'on ferait, s'ils étaient détruits. Cette part de respect forcé, qui tempérerait les empiétements du pouvoir, avait un grand effet moral sur les citoyens et sur les corps publics. Il leur gardait le sentiment de leur dignité et la faculté même de ne pas céder leurs prérogatives sans une défense qui avait toujours quelque résultat pratique. Il épargnait aux corps et aux milieux français les humiliations. Du moins avaient-ils une base pour protester contre celles qui leur étaient infligées, ils pouvaient espérer que des libertés, dont la lettre et un minimum effectif subsistaient, regagneraient en valeur sous des circonstances plus favorables. C'est en raison de la situation générale qui lui faisait tenir compte de tout cela, que la monarchie avait accompli sa transformation administrative unitaire, mêlée de bien et de mal, sans bouleverser les manières de vivre et de penser de la nation, sans y affai-

blir les caractères, sans y opprimer les intelligences.

La Révolution procéda à l'égard des institutions locales dans un sentiment tout opposé. Ce que la monarchie avait ménagé dans ces institutions tout en les refoulant fut ce qui plus que toute chose attira ses coups. La monarchie en avait diminué la réelle puissance, tout en les respectant comme tradition. Si elles durent tomber sous les décrets de mort des gouvernements révolutionnaires, ce fut, avant tout, à cause de leur caractère et de leurs titres traditionnels. La tradition, telle fut pour ces gouvernements la grande ennemie. Ayant renversé une royauté vieille de dix siècles, ils avaient pour première et bien naturelle crainte qu'elle ne se relevât. Il s'agissait de rendre ce retour impossible, de détruire tout ce qui maintenait vivant le souvenir du régime aboli, de creuser entre ce trop récent passé et un présent très mal assuré encore un infranchissable abîme. Or toutes les choses traditionnelles de la France s'étaient formées sous la royauté, elles s'étaient intimement associées à elle au cours d'une longue vie commune, elles en portaient la marque. Survivantes à cette royauté jetée bas, elles tendaient à la faire renaître, à recréer autour d'elles-mêmes l'état de choses avec lequel elles s'étaient pour ainsi dire fondues et qu'elles appelaient par mille affinités ; elles demeuraient, au milieu de la Révolution, autant de racines de monarchie. Il s'imposait de les extirper à fond. Et c'est ce qu'entreprirent les gouvernements révolutionnaires, par les moyens d'une centralisation de type inédit, qui mériterait bien plutôt le nom, si souvent employé, de table rase. La tâche était immense et singulièrement destructive. La vie des institutions n'est pas tout

entière dans leur appareil et leur fonctionnement propre. Elle se prolonge dans un ensemble d'habitudes, de sentiments, d'état d'esprit que les institutions ont créés en durant et qui les soutiennent. C'est à tout cela qu'il fallait s'attaquer. Et c'est pourquoi la centralisation révolutionnaire eut un but et un sens qui avaient été tout à fait étrangers à la centralisation monarchique : détruire le vieil esprit de la nation française et lui en refaire un nouveau, détruire l'un et refaire l'autre par l'autorité, directement exercée, de l'État.

Ambition fort dangereuse, et qui devait, de proche en proche, conduire aux ingérences et aux main-mises les plus inquiétantes... Certes, il ne faut pas concevoir l'État comme étant exclusivement le tuteur des intérêts matériels ni croire qu'il n'ait pas à se préoccuper de l'esprit public. Cette indifférence ne lui sera nullement permise. Car c'est seulement dans un certain profond et large accord de sa constitution, de sa nature, de ses principes, de la qualité de son personnel gouvernant avec les tendances et les mœurs nationales qu'il pourra puiser la force de vivre, de penser et d'agir, la force de conduire le pays dans la voie de ses destinées. Mais il serait par trop commode, par trop contraire à la complexité des choses humaines, que, cette vaste assise morale dont il a besoin pour le porter et sans laquelle il ne saurait subsister puissamment, il lui fût possible de se la donner, en quelque sorte, à lui-même, d'autorité, possible de la façonner de ses propres mains, d'en commander la fabrication et l'entretien à ses agents, comme s'il s'agissait d'une mesure d'administration ou de police. Ce qu'il produira en ce genre sera fallacieux, stérile,

misérablement disproportionné à l'ampleur foisonnante de vie publique et nationale nécessaire à une nation comme la France. Cela ne sera jamais suffisamment accepté dans un pays aussi peu fait que le nôtre pour tous les caporalismes et, en particulier, pour un caporalisme intellectuel, moral ou religieux, dont notre incomparable passé de civilisation et de lumières rend la seule idée injurieuse. Un esprit public digne de ce nom ne saurait exister que comme production spontanée du milieu social, comme libre émanation d'une société organisée; il ne saurait se concevoir que comme le fruit d'une éducation réelle et pratique que l'on acquiert du fait d'être membre de cette société et de s'y trouver placé personnellement en contact avec certains intérêts communs sur la direction desquels on puisse exercer quelque influence. Quels intérêts? Ce seront pour chacun ceux qui le touchent d'une manière plus proche, qui remplissent la sphère ou il vit et à la considération, à l'entente desquels il est conduit par la seule considération intelligente de ses intérêts privés, en raison de la dépendance immédiate qui existe entre les uns et les autres : intérêts de son métier, de sa profession, du genre d'entreprises auquel il s'adonne, de sa commune, de sa ville, de sa région, de ses études. Avoir quelque part, non purement apparente, mais efficace et substantielle à la gestion et au sort d'affaires de cet ordre, voilà qui est bon pour former le jugement et le sens civique du citoyen, et donner une base à sa dignité; voilà, s'il est capable de quelque vue d'ensemble, qui est excellent pour l'élever, en raison du lien de toutes les affaires, à une conception solide et concrète de l'intérêt général de la nation, à un prompt

et sûr sentiment de ce qui le favorise, de ce qui lui est nuisible. Voilà, s'il est de moindre portée d'esprit, ce qui le préservera de la maladie des utopies politiques et des fantaisies révolutionnaires, tout en faisant de lui un vrai républicain, comme Bonald a dit qu'il y en avait beaucoup aux meilleurs temps de la monarchie. Mais la possibilité de cette éducation civique suppose des institutions convenablement décentralisées. Des institutions décentralisées sont la seule école d'un véritable esprit public. Elles seules peuvent faire une opinion publique ayant de la force et du lest et capable de fournir à l'État, dans ses vigoureuses entreprises, cet appui et cette impulsion dont il ne peut se passer de la part de la masse nationale. La centralisation niveleuse tue l'esprit public, donne à l'opinion un caractère de fragilité, de caprice et d'impuissance. Elle rapetisse le citoyen.

La destruction de l'esprit public, qui existait encore très vigoureux en 1789 (comme le prouve la quantité d'hommes d'énergie, sortis de rien, qui parurent pour tirer la France de l'extrême péril immédiat où la chute de la royauté l'avait mise) fut aggravée par la nature du code d'idées philosophico-juridiques qui vint en remplir la place. La portée attribuée à ces idées était celle d'une complète liquidation du passé national et d'une sorte de commencement absolu dans la vie de la France. Rien de plus déraisonnable qu'une telle visée, qu'une telle tentative. Sans doute, il est bon qu'un peuple garde toujours une certaine liberté vis-à-vis de son passé. S'il s'y liait trop, s'il s'enlisait dans ses vieilles habitudes, au point de devenir incapable des grandes initiatives transformatrices que le changement des temps pourra demander

de lui, il se rayerait par là du nombre des vivants. Mais un peuple qui rompt systématiquement avec son histoire, qui la désavoue, qui se laisse aller à la folie de la mépriser, au nom de je ne sais quels principes, comme fondée sur une injustice générale et un fond d'abus séculaires, ce peuple ne s'affaiblit pas moins et, au fond, il ne se rend pas moins timide et paralysé. Cette prétendue réédification totale, basée non sur des assises naturelles, mais sur des abstractions douteuses, le désoriente, le replace, pour ainsi dire, dans l'état de nouveau-né, et compromet foncièrement sa croissance à venir ; car elle tarit les sèves de sa nature acquise, et un être vivant ne peut croître que dans le sens de sa nature. La mise en œuvre des maximes des Droits de l'Homme pouvait et devait trouver sa place dans la constitution de la nation française. L'erreur, ce fut de transporter ces maximes hors de leur légitime sphère et de les appliquer à un ordre de choses auquel elles sont disproportionnées. Entendues comme l'expression des garanties dues aux droits élémentaires et inviolables du citoyen dans ses rapports avec la justice et la police publiques, les définitions des Droits de l'Homme constituent autant de règles dont l'observation s'impose dans un État policé, règles qui seront d'autant mieux observées, précisées, sanctionnées, que la constitution de l'État sera moins imparfaite et dont la méconnaissance se traduirait par une accumulation d'abus d'où pourrait résulter un péril mortel. Mais autre chose est cette saine interprétation des Droits de l'Homme, autre chose la doctrine qui place en eux le fondement, la raison et le but de l'institution politique. Il y a une immense différence. La sécurité des vrais droits indi-

viduels fait prospérer une nation parce qu'elle y élève les caractères et y fortifie le patriotisme. Au contraire, le droit individuel, conçu comme antérieur et supérieur à l'institution politique, comme le point de vue primitif et absolu d'après lequel elle doit être établie et jugée, y ravalerait tout. Il n'aurait plus aucune limite. Ce serait une espèce d'infini dévorant auquel tout devrait être sacrifié, sauf l'égalité. L'État aurait pour fonction première et dernière la création et le maintien de l'égalité entre tous les citoyens, sous tous les rapports. Programme effrayant, qui conduirait promptement le pays où l'on en voudrait risquer l'essai pratique à la perte de toutes ses richesses morales et matérielles acquises, au gaspillage de tout ce qu'il aurait créé d'élevé dans tous les domaines de la civilisation. C'est déjà beaucoup de l'arbore dans les formules nationales et de consacrer une partie de l'activité politique à en réaliser un simulacre d'accomplissement qui ne laisse pas d'être onéreux. Tandis que l'État se perd dans cette besogne petite, comment en entreprendrait-il, en concevrait-il une grande ? Il est trop certain que l'essor de la vie française a depuis un siècle beaucoup souffert de ces idées et la santé intellectuelle et morale des Français n'a rien gagné à la fermentation d'un certain esprit de revendication amère, d'aigreur inquiète, de pédantisme ombrageux que les proclamations de la métaphysique égalitaire ne conseillent que trop. Mieux valait la cordialité, la générosité, la confiance, la bonhomie qui firent la gloire et le charme de nos ancêtres. La France est le pays où il fait pour tous le meilleur vivre ; il n'est pas bon que le noble contentement d'être Français soit trop obscurci par l'inquiétude d'être un Français

lésé. Un Français que cette inquiétude hante, et pour qui elle est devenue comme la forme naturelle du civisme bien compris, risque fort de n'être pas un Français très aimable, ni très ouvert.

A cette influence des idées s'est ajoutée celle d'un fait, qui en était d'ailleurs la conséquence, et qui a gravement troublé par lui-même, dans les modernes générations, cet heureux et libre naturel, portion la plus précieuse de l'héritage de nos pères.

La Révolution a laissé les Français brouillés sur une question qui les avait jusque-là trouvés unanimes pendant tout le cours de leur histoire : la question politique. Ils ne se sont pas réconciliés depuis lors, puisqu'il ne s'est pas formé de gouvernement qui ne vît se dresser contre lui une opposition en contestant le principe même et prête à le jeter bas à la première occasion. Rien de tel pour envelopper la vie commune dans une atmosphère de malaise. Car, grâce à l'invasion universelle de l'administration, la main du gouvernement se fait sentir partout ; comment, si conciliant veuille-t-il être, échapperait-il à la nécessité d'imprimer à toutes ses mesures quelque marque de précaution méfiante à l'égard de ses adversaires ? Comment ceux-ci, de leur côté, éviteraient-ils de donner à leurs actions publiques un tour de méfiance et d'hostilité envers le gouvernement, tout au moins d'y accuser vis-à-vis de lui un fond d'irréductible réserve ? Dans l'ancien temps, les Français nourrissaient une forte méfiance contre les agents du roi ; mais ils s'en méfiaient tous ensemble. Ce sentiment, utile et salubre, s'alliait très bien avec un dévouement entier et passionné pour le roi. Depuis la Révolution, le roi, c'est un parti qui gouverne contre un autre parti ;

la saine méfiance de jadis pour le maître est devenue la méfiance habituelle, chronique et, pour ainsi dire, passée en institution, d'une moitié des citoyens à l'endroit de l'autre, d'une moitié de la ville ou du village à l'endroit de l'autre moitié. Cette situation est grandement préjudiciable aux intérêts, et l'exemple d'une petite ville, à moi bien connue, où l'on n'a pas encore l'eau en 1918, parce que les deux fractions politiques qui se la partagent ne peuvent s'entendre sur rien, même sur l'adduction de l'eau, cet exemple comporte, sans doute, quant aux affaires françaises, une généralisation dont chacun appréciera, selon son expérience, le juste degré. Ce qui frappe l'observateur moral, c'est, dis-je, le dommage subi par le caractère français. Quand l'esprit de parti domine l'existence, quand toutes choses se présentent sous un aspect de parti, il en résulte chez les individus une attitude rétractile, une mesquinerie de préoccupations, une étroitesse et une partialité de jugement qui rendent la société peu supportable. C'est à cet effet humain, ou plutôt inhumain, de nos divisions que songeait Stendhal, quand, racontant une fête de village où il avait assisté, il se montrait délicieusement surpris d'y avoir trouvé « la joie française d'avant la Révolution ». Comment aucun mouvement de joie publique serait-il possible là où toute vibration commune est éteinte d'avance par le scrupule que chacun se fait d'y participer avec tel ou tel, qui est « de l'autre bord » ? Comment rien de ce qui orne et embellit la vie s'épanouirait-il sur ce fond de bouderie générale ?

IV

La comparaison entre les excès de la centralisation monarchique et ceux de la centralisation jacobine nous fait comprendre une différence très remarquable dans les critiques dont l'une et l'autre ont été l'objet. Au XVIII^e siècle, ce sont des doctrinaires politiques, des hommes d'Etat et d'administration qui s'attaquent aux abus du gouvernement centralisateur. Ils sont frappés du préjudice qu'en reçoivent les intérêts matériels et le développement des affaires. Au XIX^e siècle, les mêmes motifs inspirent les mêmes censures à des esprits qui apportent dans la question ce même genre de préoccupations et de compétences. Mais on voit aussi le mal de la centralisation pris à partie par des esprits d'un tout autre ordre et que jusque-là il n'avait guère intéressés : littérateurs, poètes, artistes, moralistes. Pour émouvoir ceux-ci, moins directement sensibles à la souffrance des intérêts matériels, il a fallu que le mal revêtît une nouvelle forme qui lui fit produire des conséquences intellectuelles et morales fâcheuses ; il a fallu qu'il causât un tort à la culture, aux sentiments et aux mœurs, qu'il apparût comme une cause d'abaissement pour la nature de l'homme français. Parmi les voix qui ont porté le débat sur ce terrain, celle de Frédéric Mistral aura été la plus puissante et la plus chaleureuse.

Il ne faut pas s'étonner que le centre d'où cette inspiration décentralisatrice est partie soit la Provence, ni que le grand homme en qui elle a trouvé sa plus riche et sa plus retentissante expression ait été un Provençal.

Entre tous nos pays français, la Provence est celui que la centralisation moderne a blessé le plus. Nul ne fut jadis aussi riche en institutions particulières. Nul n'avait, jusqu'à la Révolution, autant conservé de ses autonomies anciennes. Il les avait obstinément défendues à travers tous les avatars, parfois tragiques, de sa destinée. Le prix, non seulement apparent, mais réel, de ses libertés et de ses magistratures populaires était relevé par l'antiquité des images qui les représentaient et des beaux noms qu'elles portaient. Ses statuts municipaux, ses « consuls » lui venaient de l'Empire romain. Son Parlement avait le droit d'envoyer des ambassadeurs au roi de France. Il y avait chez elle une tradition d'esprit civique qui prolongeait et faisait vivre dans l'âme de chacun les termes de l'acte qui l'avait définitivement unie à la France « non comme un accessoire à un principal, mais comme un principal à un principal ». Les anciens Provençaux ne perdaient pas de vue que le roi de Paris était comte de Provence. — Ajoutez à ces dispositions historiques le naturel méridional, riche de ce surplus de vie qui répand la fantaisie et la gaiété dans le commerce des hommes et qui est la source des beaux-arts. Dans la mesure où la centralisation moderne a jeté de la tristesse dans les mœurs et diminué le plaisir de vivre, le poids a dû en être trouvé plus lourd par l'homme de Provence que par d'autres. Plus promptement et plus vivement que d'autres, il a dû s'écrier : « De l'air ! Respirons ! Redevenons nous-mêmes ! »

Il importe d'ailleurs de relever l'impulsion et l'appui que le mouvement provençal naissant a reçus de la capitale française et la faveur préventive que lui assuraient certaines connaissances devenues, depuis

peu, familières aux lettrés français. Les travaux de Raynouard et de Fauriel avaient tiré de l'oubli où elle gisait depuis plusieurs siècles la poésie méridionale du moyen âge. Ils lui avaient rendu quelque chose de son antique célébrité. On peut dire de Raynouard et de Fauriel qu'ils ont été, l'un avec son *Choix des poésies originales des Troubadours* (1816-1821), l'autre avec son *Histoire de la poésie provençale*, qui parut en 1846, mais qui résumait un long enseignement donné en Sorbonne, les premiers pères, et les pères parisiens, de la renaissance mistralienne. Mistral, nous le savons, les a beaucoup pratiqués dans sa jeunesse. Pour le public, le lointain prestige des œuvres qu'ils remettaient en lumière s'augmentait du plaisir procuré aux imaginations par les biographies de ces vieux poètes du Midi, dont la personne, les aventures, les amours étaient, dès le moyen âge, l'objet de mille récits, traditions et légendes, gracieuses ou tragiques, toujours plaisantes et ingénieuses. Ces souvenirs préparaient un accueil curieux et sympathique aux nouveaux essais de poésie qui pourraient se produire dans les dialectes du Midi et les sauvait de l'indifférence profonde qu'ils auraient rencontrée en d'autres temps, quelle qu'en eût été la valeur. Jasmin, le poète agenais, bénéficia de cet état d'esprit. Sa personne, sa poésie gasconne éveillèrent de l'intérêt dans toute la France. Il faut avouer que c'est un assez médiocre poète que Jasmin, «troubadour» dans le mauvais sens du mot, sentimental, écrivant une langue impure, doué, au surplus, d'abondance narrative et souvent heureux dans l'invention des situations et des scènes poétiques qu'il traite avec une grâce fade et conventionnelle. Mais je relève son

succès comme un fait significatif. Les jeunes Provençaux en furent très encouragés dans leur voie. Ils ont consacré Jasmin comme un ancêtre.

La première manifestation concrète du nouvel esprit provençal me paraît avoir été la fondation d'un groupe ou d'une école poétique qui se donna le nom de *lis Troubaire* et qui eut pour organe une petite revue, la *Boui-Abaisso*, publiée à Marseille de 1841 à 1846. Très humble graine, ne soupçonnant guère sa destinée et ne se représentant ni l'amplitude du souffle historique qui l'avait jetée en terre provençale ni la grandeur de l'arbre qui allait sortir d'elle. Depuis la décadence de l'ancienne poésie méridionale, depuis que l'Académie des Jeux Floraux avait dû, pour ne pas dépérir, abandonner la langue d'oc et adopter la française, il y avait bien eu des poètes en dialecte méridional et Noulet leur a rendu justice dans son *Histoire des patois du midi de la France* du XIV^e siècle à la fin du XVIII^e. Certains furent excellents comme Saboly, l'auteur de beaux Noëls provençaux, souvent réimprimés, comme les Béarnais d'Espourrins et Navarrot. Mais ils demeurèrent isolés dans leur effort ; le fait d'écrire en « patois » apparut à leur entourage et peut-être à eux-mêmes comme la culture d'une singularité sans portée et sans avenir. Ce qui rassembla les *Troubaire*, ce fut le désir de travailler au relèvement de la langue provençale et de son renom, ce fut le sentiment d'une œuvre commune à accomplir en ce sens. Roumanille fut des leurs. Il collaborait à la *Boui-Abaisso* ; les meilleurs de ses compagnons allaient entrer dans le Félibrige.

Tel fut le milieu dont l'action immédiate poussa Mistral dans la voie où nous l'avons vu s'engager

avec un saint enthousiasme et qu'il allait élargir aux proportions de son génie poétique. Parti, lui aussi, d'un mouvement de piété passionnée en faveur de la langue de son village, il ne tardera pas à saisir tout ce qu'enveloppe et porte en lui l'amour de la langue, de ce signe suprême d'un peuple, de ce vivant résumé de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il fut.

CHAPITRE V

FONDATION DU FÉLIBRIGE

RÉNOVATION DE LA LANGUE PROVENÇALE. — ERREUR DE CEUX QUI REPROCHENT A LA LANGUE DE MISTRAL DE N'ÊTRE PAS « POPULAIRE ». — LA VERSIFICATION DE MISTRAL. INFLUENCE DE LAMARTINE. — MISTRAL ET LES ANCIENS. SON CLASSICISME. — SON TOUR D'ESPRIT. — SON ÉRUDITION PROVENÇALE. — LE FÉLIBRIGE.

I

Au point de vue de l'art, ce qui distingue Mistral de ses modestes devanciers et premiers compagnons (il faut excepter de cette remarque Roumanille et Aubanel), c'est qu'il est, en même temps qu'un homme de génie, un humaniste élevé par sa culture à la hauteur des grands modèles antiques et modernes. L'ambition de bâtir en provençal un monument qui leur ressemble lui est aussi naturelle que de respirer : ne s'appelle-t-il pas lui-même un « humble écolier du grand Homère » ?

Pour cet ouvrage, l'instrument convenable, une langue littéraire, lui fait défaut. Il ne saurait se servir de la langue des troubadours, brillante, abondante, colorée, cadencée, et qu'avaient travaillée trois ou

quatre générations de poètes, mais dont ne s'est pas éloigné moins l'usage moderne que le français moderne ne s'est éloigné du français de la *Chanson de Roland*. D'autre part, l'usage moderne ne lui offre pas une langue littéraire digne de ce nom. Celle qu'écrivent les collaborateurs de la *Boui-Abaisso* tourne fâcheusement au patois. L'intrusion déréglée des vocables français et de la graphie française y déforme le type provençal et y répand de l'incohérence. Il s'agit d'épurer ce mélange en éliminant les éléments étrangers inassimilables et en ramenant les mots au type phonétique et graphique naturel, de manière à restituer à l'ensemble une physionomie harmonieuse. Il y a ensuite l'insuffisance du vocabulaire. Celui dont s'accommodent fort bien des poètes qui traitent, un peu à ras de terre, des petits thèmes familiers et courts, ne saurait contenter un artiste, né pour exprimer l'âme et la vie humaine sous leurs aspects les plus généraux. Pour compléter le vocabulaire, Mistral puisera principalement dans le fond de richesses que lui fournit le parler populaire lui-même, profondément connu, non seulement dans son état présent, mais dans ses états antérieurs, richesses partiellement tombées en déshérence par suite du recul historique que le provençal a subi. Il demandera quelques ressources accessoires au vieux langage des troubadours et aussi à l'italien ; il appropriera, modèlera ces apports d'après les considérations combinées de l'usage, de l'étymologie et de la beauté euphonique. Au total, pour se créer une langue, il n'a pas procédé autrement que les maîtres latins qui ont tiré le latin du « fumier » d'Ennius, que Dante qui, du dialecte toscan, a fait l'italien classique, que Malherbe,

fixant la langue poétique du xvii^e siècle. Une telle œuvre s'accomplit à l'origine de toutes les littératures policées. Les règles n'en sauraient pas plus être définies qu'on ne définit la raison et le goût.

C'est ici le lieu de répondre à un grief souvent opposé à Mistral, grief empreint à la fois de prétention et d'ignorance un peu niaise. On lui reproche d'avoir voulu être un poète provençal et d'avoir écrit une langue que le peuple provençal ne comprend pas et qui n'est accessible qu'à quelques lettrés. En fait, cela n'est pas exactement vu. Les Provençaux qui n'entendent pas *Mireille* n'en sont pas précisément empêchés par l'inintelligence matérielle de la langue. Ils en sont empêchés par la rudesse d'esprit qui les laisse insensibles à la délicatesse et à la beauté des sentiments exprimés dans *Mireille*, qui les laisse fermés à la vérité et à la noblesse des idées et des observations exprimées dans *Mireille*. Ils en sont empêchés par la même raison qui les empêcherait d'entendre Lamartine, Bossuet, ou Corneille, quand même ils connaîtraient matériellement la plupart des termes dont ces auteurs se servent, et qui empêchait beaucoup de Romains d'entendre Virgile. Ils en sont empêchés, en un mot, par insuffisance de culture intellectuelle et morale ou épaisseur de nature, non par défaut d'initiation linguistique. C'est dire que ceux qui prennent ou sont capables de prendre plaisir à lire Mistral sont fort nombreux, même dans le peuple qui n'a fréquenté que l'école et non le collège. Certaines tournures, certains aspects de la langue pourront les étonner au premier abord; mais ils n'en seront pas réellement embarrassés; ils ne tarderont pas à en goûter pleinement le charme, à trouver

la forme de ce qui les surprend plus naturelle que leur surprise. Il faut se défaire de cette chimérique idée d'une langue qui pourrait tout à la fois servir à écrire des œuvres poétiques d'un genre élevé et pur et être « populaire », au sens d'usuelle dans le peuple sans culture. Parce que Mistral a écrit dans une langue qui était déchuë au rang de dialecte populaire, on voudrait qu'il ne fût pas sorti des strictes bornes de ce dialecte, tel qu'il se parlait autour de lui. Mais, dans ce cas, il n'aurait guère eu à sa disposition plus de trois cents mots, puisque ce nombre suffit aux communs besoins, aux communes facultés d'expression d'un paysan. Ne reprochons pas à *Mireille* de n'avoir pas été écrite avec les seules ressources d'un vocabulaire qui n'eût pas permis de l'écrire.

Comme il avait à prendre un parti pour la langue, Mistral en avait un à prendre aussi pour la versification. C'est sur ce point qu'on pourrait le supposer soumis à une influence directe des vieux poètes provençaux. C'étaient de grands virtuoses dans la métrique; ils en avaient poussé la technique à un degré de perfection et de variété raffinées; ils écrivaient toutes sortes de vers; M. Anglade, dans l'excellent livre où il a résumé avec beaucoup de goût personnel tout ce qu'on sait sur leur compte, nous apprend qu'on trouve chez eux jusqu'à 287 types différents de strophes. Cependant ce n'est pas à leur école que Mistral s'est mis. Les chants des troubadours ont beaucoup contribué à former l'idée historique qu'il s'est faite de la Provence. Mais, comme poète, il ne semble pas leur avoir demandé de leçons. Par un effet tout naturel de son éducation classique, c'est de la poésie française qu'il relève. La versification de Mistral, a dit Gaston

Paris, « est essentiellement la versification française ». Il y a une exception à faire, et considérable, puisqu'elle est constituée par une grande œuvre que beaucoup regardent comme le chef-d'œuvre du maître : le *Poème du Rhône*, lequel n'avait point paru au moment où Gaston Paris écrivait son étude. Le *Poème du Rhône* est, pour la métrique, d'un type à part et nous offre dans cet ordre une sorte de gageure, aussi extraordinaire et hardie, que superbement tenue. Nous décrirons cette particularité à sa place, et nous n'oublions pas les quelques pièces lyriques dont le mètre, sans être aussi original, ne figure pas non plus dans la tradition française. Mais, pour toutes les autres œuvres mistraliennes, l'énoncé de Gaston Paris reste vrai. Il n'exclut pas, bien entendu, le génie d'invention et de nouveauté dont Mistral a fait preuve dans tout le détail de la poétique. Par exemple, la strophe de sept vers de *Mireille* et de *Calendal* se compose de deux genres de vers, classiques chez nous : l'alexandrin et l'octosyllabe. Mais la combinaison en est tout à fait neuve et sans précédent.

Entre nos grands poètes, il en est un dont la forme l'a influencé, imprégné davantage ; c'est celui qui fut le fondateur de sa gloire, celui auquel il a dit : « O mon maître, o mon père..... », Lamartine. Charles Maurras, dont je transcris ici un propos, non un texte, m'a fait remarquer cette filiation et il la rapporte, d'une manière spéciale, aux *Recueils poétiques*. Quand Mistral était enfant, m'a-t-il dit, les pièces destinées à former le livre des *Recueils* circulaient dans les recueils périodiques les plus répandus ; c'est là que Mistral les a lues à l'âge des premières impressions, elles ont formé son oreille.

Précieuse observation que confirment l'ampleur et l'harmonie onduleuses, la douceur sonore de l'alexandrin de *Mireille*, dont le tour devient vraiment lamarinien dans les grands tableaux de nature, dans l'évocation des vastes aspects de la nuit et du jour. — Notons un point de contraste. On sait que Lamartine, abusant de merveilleux dons du ciel, s'est laissé aller à une négligence qui l'a souvent entraîné dans une abondance excessive. Au contraire, il n'y a pas de poète qui ait plus cherché la perfection et plus longuement couvé ses ouvrages que Mistral. Il y a gagné, surtout dans le genre lyrique, une concision ailée pour laquelle on ne peut le comparer qu'à Horace.

Quant au fond même et à l'inspiration de son art, s'il se réclame du patronage homérique, il dit s'être senti, dans le temps où sa vocation s'affirmait, « libre de toute influence et emprise littéraire ». Ceci ne fait point contradiction. Les qualités homériques sont de nature très générale et se prêtent à l'épanouissement des génies les plus divers, pourvu qu'il s'agisse de génies naturels et sains. Mistral est homérique par affinité native plus que par étude formelle. Il en est de lui comme de tous les poètes, de tous les artistes réellement grands. Il n'imité personne. Il ne porte l'empreinte individuelle d'aucun maître. Est-ce à force d'indépendance, de quant à soi, d'individualisme ? Tout au contraire, pourrait-on dire. Il n'imité aucun maître en particulier. Mais il imite tous les maîtres supérieurs en ce qu'ils ont de commun : vérité, simplicité, grandeur du sentiment, élaboration exquise, épuration suprême de la matière, force et pureté du trait. C'est un classique et, comme tel, beaucoup plus apparenté au classicisme antique qu'au moderne, en vertu des

ressemblances qui existent entre ses sujets poétiques et ceux de Virgile et de Théocrite ainsi qu'entre les lieux qui ont inspiré ces anciens et ceux qui l'ont inspiré lui-même. Notre littérature du xvii^e siècle avait pour objet « l'homme », comme on disait alors, mais l'homme parvenu à un haut développement de réflexion morale sur ses passions et les mouvements de son esprit. Les héros des épopées mistraliennes sont, en général, des paysans, des bergers, des marins. Certes ils ont le même fond de passions que les personnages de Racine et, à leur façon, une grande finesse de nature, due à la qualité de la race, à la lumière du ciel, à la religion catholique. Mais ils sont loin de se connaître à ce degré et de suivre aussi sagement les luttes intérieures de leur âme. Et pour les paysages, je sais bien mieux que les heureux mortels qui ont pu les comparer à ceux de la Grèce et de la Sicile, où je ne fus jamais, à quel point ils ressemblent aux paysages antiques : car je me rappelle la surprise et l'enchantement avec lequel, la première fois que je visitai la Provence, et particulièrement, la Provence la plus proche de Mistral, Maillane, Saint-Rémy, Graveson, Barbentane, les Alpilles, les Baux, j'en reconnus les horizons, les lignes, les couleurs, comme une vision qui m'était profondément et dès longtemps familière. Où donc s'était-elle déjà offerte ? Mais au collège, quand, entre les quatre murs sales d'une classe de rhétorique, j'expliquais les *Georgiques* et les *Bucoliques* et que les grands vers virgiliens enlevaient mon imagination.

II

La plus vive originalité de Mistral tient à ce trait, que sa belle culture de poète, son initiation à l'art le

plus pur ont laissé intact le tour d'esprit paysan et populaire qui est la marque de ses origines. Elles l'ont affiné en lui, bien que ce tour d'esprit soit déjà par lui-même quelque chose de bien fin en Provence. Elles y ont ajouté une portée philosophique. Mais elles n'en ont pas altéré le naturel. Il se fait goûter chez Mistral dans toute sa saveur, sa naïveté maligne. On ne peut pas être plus de son terroir, plus de son village que Mistral ne l'a été. Comme il n'a pas quitté Maillane depuis sa jeunesse jusqu'à ses derniers jours, tout ce qui amusait les Maillanais l'a amusé. Après la lecture des grands poètes, ce qui l'a charmé le plus c'est celle des grands docteurs de la philologie romane, Raynouard, Fauriel, Gaston Paris, Paul Meyer, Diez ou Suchier; mais immédiatement après, sinon au même rang, sont venus dans ses amours les contes, bons mots, galejades et sornettes qui se répètent et enchantent toujours l'assemblée aux veillées de Maillane et de Saint-Rémy. Il a été, d'un bout de sa vie à l'autre, passionnément et pieusement curieux de cette humble littérature, il s'en est mis en mémoire d'innombrables échantillons. Les poètes d'almanach, les petits chansonniers de campagne qui furent un peu effarés de voir ce bachelier, ce licencié entrer dans leur profession, durent bientôt reconnaître que ce n'était pas seulement en fait de haute poésie qu'il pouvait leur en remontrer, mais aussi dans la minutieuse connaissance de tout ce qui est de tradition pour égayer les villageois, les enfants et les bonnes femmes.

Il faut lire dans les premières années de l'*Almanach provençal* (cette collection si précieuse) les nombreux écrits qu'il y a semés sous des pseudonymes divers

et plaisants. Il y parle, avec un ton inimitable de malice et de sérieux, de mille détails familiers de la vie provençale. Ce sont, par exemple, de petites strophes pour chaque mois du calendrier, où il énumère, en forme gnomique, les travaux d'agriculture et de ménage qui conviennent à la saison. Ce sont des conseils d'économie domestique illustrés de quelque bonne histoire, des recettes de cuisine mêlées à quelque allégorie morale, des remarques sur le costume provençal avec des traits piquants à l'adresse des jeunes demoiselles qui le déforment pour imiter la mode de Paris.

Et l'érudition du poète, en ce genre, a largement dépassé les bornes de son canton, pour s'étendre à tous les lieux et à toutes les choses de la Provence. Il n'est pas une ville, pas un village dont il n'ait été curieux de connaître par le menu les souvenirs et légendes historiques, les coutumes propres, les fêtes traditionnelles, les saints, les cultures, les industries présentes et passées, les dictons courants, les particularités d'ajustement féminin. Charles Maurras nous apprend que, dans un banquet public donné aux Martigues, la salle était ornée d'un grand nombre d'inscriptions fournies par les vers de Mistral qui contiennent quelque trait — trait toujours concret et précis — en l'honneur de cette cité. Il n'est si petit endroit de Provence où l'on ne pût, en occasion semblable, en faire autant. Le maître a fait passer dans ses poèmes, particulièrement dans *Calendal* et les *Olivades*, toute cette jolie science et, entre ses mains, les détails s'en sont empreints de tant de lumière, de belle humeur et de beauté, que l'univers s'y intéresse aujourd'hui, comme s'y intéresseront nos petits-neveux.

III

Mistral, dans ses *Mémoires*, fait dater de la publication des *Provençales*, recueil composé par une réunion de poètes et édité en 1852 par Roumanille, devenu libraire, le premier lien extérieur et manifeste qui s'établit entre les jeunes rénovateurs de la poésie du Midi. L'année suivante, un congrès réuni dans Arles donnait une lecture publique de poésies en provençal et mettait à son ordre du jour la réforme de l'orthographe dégénérée et le relèvement de la langue. La délibération fut sans fruit, parce que l'ardeur hardie des novateurs s'y heurta à la petitesse et au mauvais vouloir de certains esprits chagrins, impatients de voir ambitionner pour la poésie provençale plus d'essor qu'ils n'avaient pu lui en imprimer eux-mêmes. Une sélection s'accomplit. Et ce fut en 1854, par un beau « dimanche fleuri » du mois de mai, dans la liberté et la gaité d'un repas, dans un commun emportement de verve et d'enthousiasme juvénile, que sept amis : Roumanille, Paul Giéra, Aubanel, Anselme Mathieu, Brunet, Tavan et Mistral, réunis chez l'un d'eux, Giéra, au castel de Font-Ségugne, appelèrent à la vie l'école nouvelle et lui donnèrent son nom. Elle se nomma le *félibrige*. Ils se nommèrent les félibres. La foi poétique et civique qui les rassemblait avait trouvé ses apôtres, Mistral allait lui donner son Évangile.

Il venait de faire ses trois années de droit à Aix.

Une fois « licencié », ma foi, comme tant d'autres (et, vous avez pu le voir, je ne me surmenai pas trop), fier comme un jeune coq qui a trouvé un ver de terre, j'arrivai

au Mas à l'heure où on allait souper sur la table de pierre, au frais, sous la tonnelle, aux derniers rayons du jour.

— Bonsoir, toute la compagnie !

— Dieu te le donne, Frédéric !

— Père, Mère, tout va bien... A ce coup, c'est bien fini !

— Et belle délivrance ! ajouta Madeleine, la jeune Piémontaise qui était servante au Mas.

Et lorsque, encore debout, devant tous les laboureurs, j'eus rendu compte de ma dernière suée, mon vénérable père, sans autre observation, me dit seulement ceci :

— Maintenant, mon beau gars, moi, j'ai fait mon devoir. Tu en sais beaucoup plus que ce qu'on m'en a appris... C'est à toi de choisir la voie qui te convient : je te laisse libre.

— Grand merci ! répondis-je.

Et là même — à cette heure, j'avais mes vingt et un ans — le pied sur le seuil du Mas paternel, les yeux vers les Alpilles, en moi et de moi-même, je pris la résolution : premièrement, de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fautive et antinaturelle de toutes les écoles ; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font toutes une guerre à mort ; troisièmement, de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie.

Tout cela, vaguement, bourdonnait en mon âme ; mais je le sentais comme je vous dis. Et plein de ce remous, de ce bouillonnement de sève provençale qui me gonflait le cœur, libre d'inclination envers toute maîtrise ou influence littéraire, fort de l'indépendance qui me donnait des ailes, assuré que plus rien ne viendrait me déranger, un soir, par les semailles, à la vue des laboureurs qui suivaient en chantant la charrue dans la raie, j'entamai, gloire à Dieu ! le premier chant de *Mireille*.

Inspirés nous-mêmes de ce saint enthousiasme, abordons *Mireille* que le poète mit sept ans à composer et qui s'ouvre par cette immortelle dédicace à Lamartine :

*Te counsacre Mireio; es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an,
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan.*

Je te dédie Mireille; c'est mon cœur et mon âme,
C'est la fleur de mes ans,
C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles,
Te tend un paysan.

CHAPITRE VI

MIREILLE

LE SUJET. SA SIMPLICITÉ. LA DONNÉE EN EST NATURELLE ET IDÉALE A LA FOIS. — INVOCATION AU « DIEU DES BERGERS ». LES PREMIÈRES SCÈNES. LA CHANSON DU BAILLI DE SUFFREN. LES RÉCITS DE VINCENT A MIREILLE. VARIÉTÉ DES MOUVEMENTS DE LA NARRATION CHEZ MISTRAL. — LES SCÈNES D'AMOUR. LEUR CARACTÈRE DE TENDRE PASSION, DE JUVÉNILE FOLIE, DE GAITÉ MALICIEUSE. — PURETÉ D'ÂME DE VINCENT ET DE MIREILLE. RAPPROCHEMENTS AVEC L'ANTIQUITÉ. — PUISSANCE DU SOUFFLE ÉPIQUE. LES PRÉTENDANTS. NOUVEAUX PROPOS D'AMOUR. PRÉPARATION DE L'ÉVÈNEMENT TRAGIQUE. LE COMBAT. LE CRIME. LA NUIT DE LA SAINT-MÉDARD. USAGE POÉTIQUE DU MERVEILLEUX. DEUX SORTES DE MERVEILLEUX DANS *MIREILLE*. L'UNE EST PLUS PRÈS DE LA NATURE ET SE FOND MIEUX DANS LE RÉCIT. — LE CENTRE DRAMATIQUE DU POÈME. LA GRANDE SCÈNE ENTRE LES DEUX PÈRES. SA MAJESTÉ ET SA VÉRITÉ RUSTIQUE. — LE VOYAGE DE MIREILLE. PAYSAGES ET SOUVENIRS DE PROVENCE. APPARITION DES SAINTES MARIES. LA LÉGENDE DES ORIGINES CHRÉTIENNES EN PROVENCE. COMME ELLE TIENT ICI UN CŒUR DU SUJET. — LA MORT DE MIREILLE. MYSTICISME ET RÉALITÉ.

I

On l'a dit bien des fois et le vieil Aristote en a

même fait une théorie : la littérature d'imagination ne dispose que d'un très petit nombre de sujets. Toutes les fables tragiques ou comiques qui se laissent imaginer roulent sur une demi-douzaine de situations, dont seuls les accessoires changent. Si l'homme prête beaucoup à pleurer et beaucoup à rire, il n'a pas beaucoup de façons d'y prêter. Il faut croire que l'exiguïté de ce fond n'est pas préjudiciable à la poésie, car on voit les grands poètes se plaire aux intrigues les plus simples, aux affabulations du type le plus général, alors que le souci de compliquer le sujet et de le particulariser à l'extrême est plutôt le fait des poètes de second ordre.

La donnée de *Mireille* est aussi simple que celle de *Roméo et Juliette*, à laquelle elle ressemble. C'est le désespoir d'un jeune amour contrarié par la volonté des parents. Dans *Roméo*, l'obstacle tient à une vieille haine de famille ; dans *Mireille*, à l'extrême inégalité des conditions. Mireille est la fille d'un riche tenancier provençal, homme rude, d'une sévérité toute romaine, intransigeant sur la coutume et sur les préceptes de la vieille expérience. Et celui qu'elle aime, Vincent, un petit artisan nomade, sans bien, presque sans foyer. Qu'il n'entre dans le fol et innocent amour de Mireille aucune coquetterie, que cet amour soit chose aussi pure que la sagesse et la raison même de cette enfant de quinze ans, qu'il tienne en elle aux fibres de vie les plus dangereuses à blesser, voilà des raisons que le vieux chef de famille ne serait pas incapable d'entendre en son for intérieur : car il n'est pas inhumain. Mais sa fermeté se refuserait à les mettre en comparaison avec les malheurs et les désordres où la science de la vie nous

montre le fruit le plus ordinaire de ces alliances, pour lesquelles le penchant de la jeunesse a seul été consulté. Hélas ! la plus sûre science humaine et la plus éprouvée est toujours courte par quelque endroit. En se dressant, la malédiction à la bouche, contre ce rêve adolescent, l'inflexible patriarche y perd le plus précieux de ses biens : Mireille elle-même, qui mourra de la blessure de son cœur.

Cependant ne bornons pas notre regard à cet aspect dramatique, d'ailleurs si noble, de *Mireille*. Ce serait ramener trop près de terre un poème, qui a une grande vérité de nature, mais qui a aussi les ailes de Platon et qui, dans sa douce surabondance de chaude réalité, s'anime d'un essor céleste. A la lettre, Mireille meurt par une conséquence de la rigueur et de la dureté paternelle. Peut-être comprend-on mieux les choses en pensant que c'est de son amour même qu'elle meurt et que le refus du père n'est que la pathétique expression des convenances supérieures qui veulent qu'aimant comme elle fait, elle ne traverse pas l'expérience de la vie. Son amour pour le gentil chemineau, beau de visage, aux bras forts, au cœur brûlant, est du plus entier naturel. Il respire toute la saine ardeur de son âge, tout le feu de son jeune sang. Mais il engage aussi toutes les forces, toutes les pensées de son âme ; il n'y laisse place à aucune réserve d'égoïsme, à rien de caché ; il en fonde sa flamme jusqu'aux dernières parcelles ; il est le don complet et sans mélange. En cela, il est un sentiment humain et vrai ; mais il est ce sentiment à son degré de perfection. Et c'est pourquoi notre esprit, aussi bien que notre cœur, quelques larmes que nous arrache la mort divinement chantée de Mireille, répu-

gnerait à le voir mis au contact de l'existence réelle où il n'y a naturellement de place, même dans les cas humains les meilleurs et les plus choisis, que pour rien d'impur et de mêlé. Il faut que Mireille expire ou qu'elle épouse Vincent et l'énoncé seul de cette seconde hypothèse, qui nous montre un sentiment si beau exposé à tant de lendemains, a quelque chose qui offusque. L'amour qu'éprouve cette enfant de quinze ans est trop grand pour la terre ; déjà il nous la fait voir prématurément destinée à ce royaume du céleste amour, auquel elle croit et dont rêvent ceux qui n'y croient pas, quand ils voient de combien s'élèvent au-dessus du marécage de la vie humaine les meilleurs élans dont le cœur humain est capable.

II

« Je chante une enfant de Provence... » Ainsi le poète annonce-t-il dans la forme antique la matière de son œuvre. Avant de l'aborder, il invoque la divinité de la poésie. Pour lui, dont les chants « s'adressent aux bergers », ce n'est pas Apollon, ni la Muse. C'est le Dieu, inconnu d'Homère et de Virgile, « qui naquit parmi les bergers ». Il le supplie de favoriser son entreprise et il en peint la difficulté dans une image. Quand on fait la cueillette des fruits, il en reste toujours quelques-uns sur l'arbre. Il y a quelque branche trop haute, de périlleux accès, où n'osent s'aventurer les grimpeurs. Les fruits qu'elle soutient seront laissés pour les oiseaux, à qui une ingénieuse bonté divine les a réservés. C'est cette part des oiseaux que le poète ambitionne. Les fruits de la poésie sont suspendus à un rameau perdu dans l'air du ciel, difficile à attein-

dre. Il demande à son Dieu de l'y aider et de bénir sa hardiesse. Fais, Seigneur, que je puisse monter plus haut que les autres. « Fais que je puisse saisir la branche des oiseaux ! » *Fai que posque avèra la branco dis aucéu !*

Nous voici sur une route de Provence où cheminent le vieux vannier, maître Ambros et son fils Vincent, en quête de travail. Ils habitent (si l'on peut dire : habiter) au bord du Rhône, parmi les peupliers et les saulaies de la rive, une pauvre maisonnette rongée par l'eau, d'où ils sont presque toujours absents et où il n'y a pas de ménagère pour les attendre. Maître Ambros fut de tout temps un libre compagnon ; Vincent, sa sœur Vincenette, aujourd'hui servante dans une ferme, sont nés de quelque passagère aventure. Le père et le fils courent la campagne, portant de longs fagots de scions d'osier. Ils s'arrêtent dans les fermes où les paniers ont besoin de réparation et ils y reçoivent le gîte. Vincent a seize ans à peine. C'est un beau gaillard, finement découplé ; de visage, un noiraud, mais qui n'en vaut pas moins : car terre noire porte bon froment et des raisins noirs sort un vin qui fait danser...

E sort di rasin negre un vin que fai trepa.

Ils arrivent en vue du Mas des Micocoules ¹, le plus important de la contrée. Ambros en décrit à Vincent les richesses fameuses : oliviers, blé, vignes, pâturages, allées d'arbres bien plantées, bêtes et serviteurs. « Père, dit Vincent, tout cela est beau.

1. En provençal : lou Mas di Falabrego. La *falabrego* est le fruit du micocoulier, en provençal *falabreguiè*. On dit aussi en français : fabrecoulier.

Mais plus encore me plaît Mireille, la fille du maître .»

Mireille, qui vient de donner la feuillée à ses vers à soie, se trouve en cet instant sur le seuil de l'habitation. Elle voit s'approcher les deux hommes et les accueille. Le poète nous la peint en traits rapides et purs, dans l'éclat de ses quinze ans. Il nous dit le rayonnement de ses yeux, la gâité de son regard et de son sourire, ses noires tresses ondulées, le doux feu de ses joues, la splendeur naissante de sa poitrine. Si fraîche, s'écrie-t-il, était sa grâce, que « vous auriez voulu la tenir dans un verre, pour la boire d'un trait ». — C'est bien ce que nous faisons, ô maître. Nous la buvons, votre Mireille, dans le cristal de la langue où, corps et âme, vous l'avez fait vivre.

Voici le soir. Les laboureurs reviennent du travail. Ambros et son fils sont invités, selon la coutume, à partager le repas commun et à passer la nuit au Mas. Pour charmer la soirée, on demande à Ambros de chanter une de ces chansons dont il a la mémoire pleine. Il s'en défend. Bien vieille est sa voix. C'est « un épi égrené ». Mais comment ne pas faire plaisir à Mireille ? Le vannier, dont la jeunesse s'est passée dans la flotte, entonne une chanson de marin, inspirée par ces rudes et loyales batailles d'autrefois où se forgeaient entre adversaires honnêtes gens les liens d'une future et définitive amitié. C'est la chanson du bailli de Suffren. Il vaut la peine de la citer tout entière, même en français :

I

Le bailli Suffren, qui sur mer commande, — au port de Toulon a donné signal. — Nous partons de là cinq cents Provençaux.

De battre l'Anglais l'envie était grande; — nous ne voulons plus retourner chez nous, — que nous n'ayons vu l'Anglais en déroute...

II

Mais le premier mois que nous naviguions, — nous n'avons rien vu, sauf, dans les antennes, — le vol des goëlands, volant par centaines.

Mais le second mois que nous courions l'eau, — voici la tempête, et combien de peine — pour vider, de nuit, de jour, le vaisseau!

III

Mais le mois suivant, nous prit mâle rage: — le sang nous bouillait de ne rien trouver — que notre canon eût pu balayer.

Mais alors Suffren: « Petits, à la hune! » — Il dit, et soudain le gabier courbé — épie au lointain vers la côte arabe.

IV

« *O tron de bon goï!* cria le gabier, — trois gros bâtiments tout droit nous arrivent. » — « Alerte, petits! canons aux sabords! »

Cria aussitôt le grand chef de mer. — « Qu'ils tâtent d'abord des figues d'Antibes! — puis servons-leur en d'un autre panier. »

V

A peine a-t-il dit qu'on ne voit que flamme; — quarante boulets vont, tels des éclairs, — trouer de l'Anglais les vaisseaux royaux.

A l'un des vaisseaux ne reste que l'âme! — Longtemps on n'entend que les canons rauques, — et le bois qui craque, la mer qui mugit.

VI

Or des ennemis un pas tout au plus — nous tient séparés : ô bonheur ! ivresse ! — Le bailli Suffren, intrépide et pâle,

Et qui sur le pont ne bougeait jamais : — « Petits, cria-t-il, que votre feu cesse ! — Et oignons-les ferme avec l'huile d'Aix ! »

VII

A peine a-t-il dit, l'équipage entier — saisit hallebardes et vouges et haches ; — et, grappin en main, l'ardent Provençal,

D'un souffle unanime, crie : « A l'abordage ! » — Sur le bord anglais nous sautons d'un saut, — et commence alors le grand pourfendage !

VIII

Oh ! quels rudes coups ! et quel grand carnage ! — Quels fracas ils font, le mât qui se rompt — et, sous les marins, le pont qui s'effondre !

Plus d'un ennemi meurt au fond de l'eau ; — plus d'un Provençal empoigne l'Anglais — l'étreint dans ses griffes et coule avec lui.

IX

Les pieds dans le sang, dura cette guerre, — dura de deux heures jusques à minuit. — De vrai, quand la poudre n'aveugla plus l'œil,

A notre galère il manquait cent hommes ; mais trois bâtiments coulèrent au fond, — trois beaux bâtiments du roi d'Angleterre !

X

Puis, quand nous rentrions au pays si doux, — avec cent boulets dans notre carène — vergues déchirées, voiles en lambeaux,

Tout en plaisantant, le Bailli affable : — « Allez ! nous dit-il, de vous, camarades, — au roi de Paris il sera parlé. »

XI

« O notre amiral, ta parole est franche, — lui répondons-nous, le roi t'entendra... — Mais, pauvres marins, que nous servira ?

« Nous quittâmes tout, la maison, la baie, — pour courir sa guerre et pour le défendre — et tu vois pourtant que le pain nous manque !

XII

« Mais souviens-t'en bien, si tu vas là-haut, — quand ils salueront, sur ton beau passage : — nul ne t'aime autant que ton équipage !

« Car, ô bon Suffren, si nous le pouvions, — avant de rentrer dans notre village, — nous te porterions sur le bout du doigt ! »

XIII

C'est un Martégal qui, à la vèprée — tendant ses traux, a fait la chanson... — Le Bailli Suffren partit pour Paris,

Et, dit-on, les grands de cette contrée — furent envieux de sa renommée, — et ses vieux marins ne l'ont plus revu.

J'ai très vaguement essayé de faire pressentir le rythme si vigoureux, renonçant à rendre la rime, qui a elle-même beaucoup de plénitude et de force (comme il convient à ce genre) et des rebondissements incomparables. Cette pièce est digne pour l'énergie, pour la perfection, de ce que Hugo a fait de plus éclatant. Et elle a plus d'âme, plus de naïveté, de candeur. Aux premières pages de son épopée agreste, Mistral révélait en passant des dons

que bien des connaisseurs placent au premier rang de ceux qu'il a possédés : les dons d'un grand lyrique. Naturellement, ce morceau, comme les deux autres morceaux lyriques que nous trouverons au cours de l'œuvre, ne sont pas écrits dans le mètre dont Mistral se sert pour son récit épique, mais dans un autre mètre approprié au sujet et au sentiment.

Les larmes font trembler la voix du vieillard, tandis qu'il termine son chant qui tient suspendus les garçons de labour et dont l'impression va longtemps les poursuivre.

Cependant Vincent et Mireille se sont assis à l'écart. Mireille, qui n'a jamais quitté le Mas que pour aller à la messe et aux vêpres, écoute avec délices les récits que fait, pour lui plaire, ce coureur de pays. L'histoire se passe avant le temps des chemins de fer. Le monde que Vincent connaît, et dont les confins ne dépassent pas Marseille, Avignon et Nîmes, est vaste et merveilleux pour l'imagination de la jeune fille. Le vannier lui dit avec fierté toutes les industries rustiques où il s'entend : la préparation de l'osier, la chasse à la cantharide, la pêche aux sangsues. — Il lui dit le pèlerinage illustre des Saintes-Maries, où un peuple immense et toujours renouvelé de Provençaux s'assemble pour chanter et prier et où un miracle s'accomplissait, aux acclamations de la multitude, le jour qu'il y passa. C'est le refuge et le recours des malheureux. Que Mireille s'en souviene, si jamais l'infortune s'abattait sur elle ! Il n'y a blessure, maladie, ni chagrin dont les Saintes ne tiennent le remède. — Il lui dit Nîmes et sa superbe Esplanade où il prit part à une course à pied ; c'est là qu'il vit le vieux coureur Lagalante, qui, depuis vingt ans,

triomphait partout, subir sa première défaite et rendre tristement à son vainqueur, un débutant, le caleçon chargé de médailles et de sonnettes d'or.

Ces peintures, ces narrations enchantent par la gaieté du mouvement et la saveur du coloris. Vincent s'est tu et s'est retiré, que Mireille l'écoute encore. Vainement sa mère l'appelle et lui parle de dormir. « O mère, la nuit est trop claire pour dormir, je passerais à l'entendre mes veillées et ma vie. » Les scènes si vives, le train si brillant de ce chant premier s'achèvent et expirent dans une note de rêverie large et douce. On n'entend plus que les douces rumeurs du silence nocturne et les battements du cœur de la jeune fille. Mistral excelle à ces transitions d'un mouvement à un autre. C'est chez lui une vertu quasi musicale. Il a une inimitable manière pour passer du *presto* à l'*andante*, pour revenir de l'*andante* à l'*allegro*. Il en tire de puissants effets qui ne sont qu'à lui.

III

Et n'est-ce pas encore un trait de musique, d'enlevante musique, la strophe célèbre par laquelle s'ouvre le second chant, devenu le plus populaire du poème, le chant où éclate entre Vincent et Mireille l'aveu d'amour ?

Cantas, cantas, magnanarello!
Que la culido es cantarello!...

« Chantez, chantez, magnanelles ! chantez en défeuillant vos rameaux, ô jeunes filles répandues parmi les mûriers comme un vol d'abeilles sur la

prairie. » De cette strophe, dont le français ne peut rendre l'harmonieux élan, le poète a fait comme un refrain, comme une reprise de symphonie. Cinq fois elle revient, chaque fois ramenée avec un imprévu plein de grâce, chaque fois s'imprégnant de la couleur et de l'émotion du développement qu'elle couronne ou qu'elle annonce, ici passionnée et hautement sonore, là murmurante et légère, selon que les deux enfants, dont ce chant répète d'un bout à l'autre le long dialogue d'amour, se livrent à l'espièglerie rieuse de leur jeunesse, ou bien que, leurs visages devenus plus graves, le cri de la nature jaillisse de leurs lèvres. Et ce qui donne à ce beau chant son plus grand charme, c'est justement le naturel avec lequel s'y épanouissent, s'y accordent les aspects variés d'une passion adolescente : la gaité, l'aimable folie d'une part ; de l'autre, cette angoisse qui, même chez des adolescents, quand ils ont du cœur, ne peut pas ne pas se mêler à la naissance d'un ardent amour. Tour à tour malicieuse et chaleureuse, tantôt éclatante comme le bonheur (ou l'idée du bonheur), tantôt troublée d'un pressentiment tragique, cette idylle passe d'une note à l'autre avec une piquante ou une émouvante simplicité.

Les deux enfants sont sous le mûrier où Vincent aide Mireille à cueillir et ramasser la feuille pour les vers à soie. Voici que, dans l'ardeur de la commune besogne, leurs doigts se sont mêlés : « Tous deux, alors, tressaillirent. Leurs joues se colorèrent de la fleur d'amour, ils se sentirent brûlés d'un feu inconnu. Et comme Mireille sortait vivement la main de la feuillée, avec une sorte d'effroi. « Qu'est ce, lui dit « Vincent, bien troublé lui-même ? Une guêpe cachée

« vous a piquée peut-être ? — Je ne sais, fit-elle, à « voix basse en baissant le front. » Et sans plus, chacun se met à cueillir de nouveau quelque brindille, tandis qu'avec des yeux malins, ils s'épiaient pourtant, en dessous, à qui rirait le premier.

Mais un peu plus loin, quand, après une suite de menus incidents, délicieusement inventés et gradués, la jeune fille a laissé jaillir de ses lèvres l'aveu d'amour, l'étreinte que Vincent éprouve au cœur lui révèle la gravité des passions : « O Mireille, de ma pauvre vie encore heureuse n'allez pas vous jouer, au nom de Dieu ! Ne me dites pas des choses qui, dans ma poitrine une fois enfermées, seraient ensuite la cause de ma mort ! »

Cette ombre tragique de l'avenir ne fait que passer ; elle cède vite aux rayons de la jeunesse, de la beauté, de l'ivresse présente. Le bonheur inspire Vincent :

Je t'aime, enfant enchanteresse, — tu dirais : je veux une étoile ! — il n'est ni traversée, ni bois, ni torrent fou, — il n'est bourreau, ni feu, ni arme — qui m'arrêtât ! Au bout des pics — touchant le ciel, j'irais la prendre, — Dimanche, tu l'aurais, suspendue à ton cou.

Puis, c'est la comparaison du figuier que Vincent a vu un jour près de la grotte de Vaucluse : pauvre arbre, cramponné à la roche, si desséché et si maigre que les lézards gris trouveraient plus d'ombrage sous une touffe de jasmin. Une fois l'an, à la crue des eaux, il reçoit l'ondée qui le ranime et c'est assez pour prolonger sa vie jusqu'à l'année suivante. Tel Vincent, si, une fois l'an, il lui était donné d'être aux pieds de Mireille et d'effleurer d'un baiser tremblant le bout de ses doigts.

Je ne connais guère de pages qui mieux que celles-là réfutent le préjugé romantique et vulgaire d'une incompatibilité prétendue entre la fraîcheur de l'inspiration et l'ingéniosité d'un art savant et traditionnel. Ingénieux, jamais Mistral ne l'a été davantage ; jamais il n'a été plus jaillissant et plus naïf. Dans les épisodes de cette scène au cadre virgilien, l'humaniste qui se souvient de l'*Anthologie*, de Théocrite, de Catulle, trouve matière à des rapprochements délectables. Le parallèle balancé et cadencé auquel se livre Vincent entre les deux beautés de Mireille et de sa sœur Vincenette, la si jolie invention des mésanges que le gars subtil ôte de leur nid et qu'il persuade à Mireille d'abriter dans son corsage, l'énumération des inaccessibles trésors qu'il irait chercher sur un signe de Mireille, ce sont là des thèmes poétiques que les amants de la gracieuse antiquité reconnaîtront, au moins à un air de famille, et qui n'en semblent pas moins frais éclos. Car l'imitation en est spontanée de la part du poète de Maillane, nourri des anciens et respirant sous un ciel semblable au leur.

Qu'on ne cherche pas ici une analyse continue, ou du moins continûment détaillée, de *Mireille*. Je suis un simple guide qui ouvre rapidement quelques perspectives, afin de laisser à ceux qui lui feront confiance l'envie de parcourir eux-mêmes et à loisir le pays.

Je passe vite sur l'assemblée des femmes réunies au Mas pour le dépouillement des cocons. On bavarde. On fait des contes. La vieille Tavén, qui est sorcière, gourmande les jeunes. Elle leur raconte des légendes morales où l'on voit le vice puni par les puissances fantastiques. Les jeunes préfèrent parler d'amour. Elles décrivent celui qu'elles voudraient aimer, leurs

jolis rêves de félicité sur terre. Elles taquinent Mireille rougissante sur ce batteur de chemins de Vincent, qui ne voit pas que la fille de maître Ramon se moque de lui. L'une d'elles, Nora, pour charmer le travail de ses compagnes, chante l'aubade de *Magali*, immortel rajeunissement du vieux thème des métamorphoses amoureuses, modèle de perfection ailée sur lequel nous aurons à revenir en traitant particulièrement de Mistral, poète lyrique.

IV

Entre les qualités qui forment le génie de Mistral, il y en a une que j'ai indiquée déjà, que je voudrais avoir fait sentir au cours de ce résumé et à laquelle je m'arrête ici, parce que les deux chants qui suivent, les deux chants conjoints des *Prétendants* et du *Combat*, sont un des endroits du poème où elle éclate avec le plus de magnificence : c'est la puissance du mouvement et du souffle épiques. C'est par là que Mistral s'apparente directement aux anciens, je ne dis pas cette fois aux Alexandrins, mais à de plus grands. La puissance des grands modernes, particulièrement des Français, s'est surtout montrée dans les genres dramatique et lyrique, celle des grands anciens dans le genre épique et narratif (la tragédie grecque n'est pas un drame au sens moderne). Ce sont deux natures d'inspiration différentes. Toutes deux demandent cette hauteur du cœur sans laquelle il n'est que des poètes incomplets, de petits poètes. Mais, tandis que la première est d'un artiste profondément saisi par les passions qu'il exprime et dont l'impérieuse impulsion, la logique ardente et pressante passent dans la flamme

de son discours, la seconde tient à la verve d'une imagination heureuse, heureuse de chanter et de peindre, heureuse d'animer et de colorer de son feu des objets très divers. L'épopée comporte une grande variété de matière. Elle est un récit mêlé de tableaux, de scènes, de narrations occasionnelles, de digressions que le poète doit pouvoir traiter largement, librement, à loisir. Cette matière ne saurait avoir l'unité logique et serrée d'un drame dont toutes les parties sont étroitement rattachées à un point central. Cependant, il ne lui est pas permis non plus d'être épars et elle ne mériterait pas le nom d'épopée, elle ne serait qu'une collection de morceaux poétiques, plus ou moins bien joints, si la puissante continuité d'un mouvement unique ne la parcourait d'un bout à l'autre et n'en soulevait tous les éléments. Voilà le caractère que j'admire dans *Mircille*, le *Poème du Rhône* et dans cette œuvre plus légère, *Nerto (Calendal)*, d'ailleurs tout chargé de beautés, appelle à cet égard une réserve).

Trois prétendants, le pâtre Alari, le gardien de chevaux, Véran, Ourrias, le dompteur de taureaux, viennent demander la main de Mircille. Tous trois nous sont présentés dans la gloire de leurs richesses, de leurs talents et de leur vaillance. Alari possède tant de brebis que neuf tondeurs mettent trois jours à les tondre.

Avec ses grands chiens blancs de parc, — qui le suivaient aux pâturages, — les genoux boutonnés dans ses guêtres de peau, — et l'air serein et le front sage, — vous croiriez le beau roi David — quand, le soir, au puits des ancêtres — il allait, étant jeune, abreuver ses troupeaux.

Il n'a pas son pareil pour sculpter gracieusement sur un vase de bois des fleurs, des oiseaux, des figurines de pastoureaux et de jeunes filles.

Véran possède cent cavales blanches, cent cavales à la crinière franche du ciseau, merveilleuses à voir « dans leurs ardents élans » lorsque leur troupe au galop se déroule sous le ciel « comme l'écharpe d'une fée ». Elles sont de cette race, née de la mer, dont elle porte encore sur elle la blanche écume, et qu'on voit à l'approche de l'élément originel se précipiter en hennissant d'enthousiasme.

Le rude Ourrias, qui arrive de la contrée appelée « le Sauvage » — ou petite Camargue — n'est pas un moins riche parti. « Élevé avec les taureaux,il en a la structure et l'œil noir et l'âme farouche ». Il porte au front une énorme cicatrice, témoignage de sa brutalité et de sa vaillance. Triomphateur habituel aux *ferrades*, il a un jour vaincu sans peine, sous l'étreinte de ses bras, quatre taureaux ; mais le cinquième a failli le vaincre, il lui a fait cette terrible blessure, avant d'être dompté et couché à terre comme les autres, au milieu des ovations de la foule.

La même variété heureuse qu'il a su mettre dans les personnalités et les portraits des trois prétendants, le poète s'en est servi dans les trois scènes de la demande et du refus. Ces scènes ont une grâce et une force toutes bibliques. L'ensemble du récit est mené d'une superbe allure, comme il était nécessaire pour que cette grande diversité de tableaux, de couleurs, de détails ne nous laissât pas sur une impression de pièces indépendantes, d'inspirations juxtaposées.

Alari et Véran ont accepté leur malheur avec dignité. Mais Ourrias s'en va, ivre de colère et de ven-

geance, jurant dans son âme la mort de son rival.

Avant de mettre les deux hommes aux prises, le poète nous a fait revoir Vincent et Mireille ensemble. Il le fallait. Il fallait nous faire entendre à nouveau le chant de leur passion, à cette heure où elle va produire des choses tragiques. Les amants ont l'habitude de se joindre le soir près de la haie d'aubépine qui borde l'enclos. Ils se parlent d'un côté à l'autre de cette haie qu'il n'est pas permis à Vincent de franchir. Leurs mains se joignent. Mais leurs lèvres ne se sont pas encore effleurées. Avec le feu qui les dévore, ils ont la chasteté du véritable amour jeune ; ils ont cette réserve de deux jeunes êtres nobles, pour lesquels il n'est de don digne d'eux que le don de toute l'âme, de toute la vie et qui sentent que celui-ci ne se cueille pas en un jour, en un moment ou en un éclair d'oubli et d'ivresse, mais qu'il faut le laisser fleurir et venir à point, avant de le consacrer par les divins serments. L'honneur de Vincent protège la vertu de Mireille. Mais Mireille exerce dans le détail une menue garde qui n'est pas inutile. Car l'honneur exclut bien sans doute les gros péchés ; mais il s'accommode de petits péchés de détail qui, en s'ajoutant, pourraient fort bien, à ce que prétendent les maîtres de la théologie, conduire jusqu'aux plus gros par un doux sentier. Et elle trouve ses meilleures armes dans les saillies d'une malice vive et gaie qui, pour elle comme pour nous, vaut mieux qu'un front sévère, puisqu'elle lui donne une grâce de plus et oblige le bon Vincent à dépenser son ardeur en de ravissantes paroles :

« Mireille, je ne bois ni mange — tel est l'amour que tu me donnes ! — Mireille ! je voudrais enfermer dans mon

sang — ton souffle que le vent dérobe! — A tout le moins de l'aube à l'aube, — sur la bordure de ta robe — laisse-moi me rouler, la couvrant de baisers! »

— « Vincent! c'est là un péché noir; — les fauvettes, les pendulines — vont ensuite ébruiter le secret des amants. »
— « Non! n'aie pas peur que l'on en parle, — car, demain, d'oiseaux je dépeuple — la Crau entière jusqu'en Arles! — Mireille! en toi je vois le paradis tout pur!

Mireille, écoute : dans le Rhône, — disait le fils de maître Ambroise, — est une herbe que nous nommons *l'herbette aux boucles* (*l'erbetto di frisoun*); — elle a deux fleurs bien séparées — sur deux tiges et retirées — aux profondeurs des fraîches ondes. — Mais, quand pour elles vient la saison de l'amour,

Alors l'une des fleurs, seulette, — monte au-dessus de l'eau rieuse, — laissant s'épanouir au soleil son bouton. — Mais, en la voyant si jolie — voici que l'autre fleur tressaille — et on la voit, pleine d'amour, — nager tant qu'elle peut pour lui faire un baiser,

De son mieux déroulant ses boucles — hors de l'algue qui l'emprisonne — jusqu'à ce qu'elle rompe, hélas! son pédoncule, — et, libre enfin, mais moribonde, — du bout de ses lèvres pâlies, — elle effleure sa blanche sœur...
— Un baiser, puis ma mort, Mireille! nous sommes seuls! »

Elle était pâle; lui, en extase, — l'admirait;... la tête enivrée, — pareil au chat sauvage, il se dresse et l'enlace; — mais la fillette effarouchée — vite, de sa hanche arrondie — veut écarter la main hardie — qui déjà ceint sa taille; il la prend de nouveau.

... « Laisse-moi! gémit-elle, luttant et se tordant — Mais d'une caresse brûlante — déjà le jeune homme

l'étreint — joue contre joue; la jeune fille — le pince, se dérobe et s'échappe en riant.

Et puis après, vive, et espiègle, — de loin en se moquant: *Lingueto!* — *Lingueto!*! faisait-elle... et ainsi tous les deux — semaient ensemble au crépuscule — leur blé, leur joli blé de lune², — manne fleurie, douce fortune — qu'aux manants comme aux rois Dieu donne en abondance.

Un soir, tandis que Vincent se dirige à travers la Crau, vers la maisonnette paternelle, le bouvier Ourrias l'attend dans un sentier, se dresse devant lui, l'insulte et le provoque. Les rivaux s'invectivent longuement, comme les héros d'Homère, avant de se ruer l'un sur l'autre. Le texte de leurs injures n'a d'ailleurs rien d'archaïque; il est de la plus pure authenticité rustique et provençale, et cependant quel style! Mistral ne recule jamais devant la vérité, la familiarité du détail; mais il la relève toujours, parce qu'il sent aussi noblement qu'il voit librement, ce qui est tout le secret de l'art. La lutte furieuse que se livrent les deux hommes dans la nuit limpide, tandis que la jument du bouvier broute paisiblement les branches des chênes kermès, en faisant sonner les

1. « *Lingueto!* écrit Mistral dans ses notes, mot intraduisible qu'on répète en riant à quelqu'un, et en lui montrant quelque chose de loin ou de haut pour exciter sa convoitise. » Ce qui rendrait le mieux cette expression c'est: *faire la nique*. Mais si le sens y est à peu près, la nuance est tout autre. *Nique* est d'une malice plus dure, sans ce tempérament de grâce. *Nique* est beauceron ou champenois. *Lingueto* est provençal.

2. Blé de lune. Au propre, *faire de blad de lune* signifie dérober du blé à ses parents à la clarté de la lune. *Blad de lune*, au figuré, désigne les larcins amoureux (Note de Mistral).

grands étriers de fer, est un superbe morceau. Et quelle suite !

Le bouvier massif, qui ne doutait pas de la victoire, a été abattu par les poings du gringalet. Dans sa rage, il devient criminel. Il saisit le trident dont il se sert pour harceler les taureaux et fond sur le vannier désarmé. Vincent tombe comme un jeune martyr. Ourrias saute sur sa jument et s'enfuit en galopant vers le Rhône pour le traverser. Parvenu au bord, il entrevoit une barque qu'il hèle et où il prend place. « La cavale, derrière le bateau, nageait, le licou attaché à l'estrope. Et les grands poissons, vêtus d'écailles, abandonnant leurs grottes profondes, remuaient les eaux calmes du Rhône et bondissaient, luisants, autour de la proue. » Mais, à peine l'embarcation a-t-elle reçu la charge de l'assassin, qu'elle commence à s'agiter et à faire eau de toutes parts. On dirait qu'une force surnaturelle la secoue. Et ce doit être. Car tout, en cette nuit de juin, est surnaturel. C'est la nuit de la Saint-Médard, la nuit où l'on voit les âmes et les ombres des noyés remonter sur la surface du fleuve, tenant en mains un cierge mortuaire. Elles défilent languissamment dans une procession brumeuse où scintillent des milliers de lueurs pâles. Elles espèrent n'être pas rejetées dans le gouffre triste d'où elles viennent et il y en a, parmi elles, qui ne le seront pas : cette procession est un jugement annuel où le ciel examine les bonnes œuvres qu'elles ont pu accomplir pendant la vie et prononce si l'expiation de leurs fautes a été assez longue. Ce spectacle, ces apparitions fuyantes d'un autre monde ajoutent à la terreur du criminel qui s'épuise, comme un damné, à vider la barque, tandis que les trois

mariniers qui l'ont pris à leur bord l'excitent à la besogne avec un ricanement. Bientôt l'eau déborde et tout sombre. « Cette nuit-là, à Trinquetaille les Trêves dansèrent sur le pont. » — Trinquetaille est le faubourg d'Arles qui a donné son nom au pont qui le joint à la ville. Les Trêves sont, d'après l'annotation même du poète, « des lutins qui dansent à la pointe des ondes, quand le soleil ou la lune font miroiter les eaux ».

Tout ce merveilleux plaît ; je me permets de l'appeler excellent ; j'y trouve la meilleure qualité poétique. Pourquoi ? Parce que la manière dont le poète l'a traité le relie en quelque façon à la nature. Ces visions ont une affinité avec les images et les impressions du réel ; elles en sont comme l'agrandissement et l'épanouissement fantastique ; elles plongent dans la scène humaine qui vient de se passer ; elles sont ce que doit voir ce criminel à l'âme simple, fuyant à travers la nuit le lieu de son crime, poursuivi par les imaginations populaires de la malédiction et du châtement ; pour nous, elles continuent et amplifient un frisson vrai. Autant dire que le poète a fortement senti ce qu'il peignait dans le domaine du rêve et c'est pourquoi il l'a animé de vie. La remarque que j'en fais est tendancieuse. Elle prépare une réserve que pourrait inspirer à la critique l'épisode suivant.

Vincent, laissé pour mort par le bouvier, mais respirant encore, a été relevé au petit matin par des hommes qui passaient et déposé au Mas des Mico-coules. Il y a reçu les soins de Mireille qui l'ont rappelé à la vie. Cependant la blessure est trop dangereuse pour être traitée par des moyens naturels. Il

faut porter Vincent au Trou des Fées où Tavèn, la sorcière, exerce son art magique, habile à guérir les plaies les plus horribles. Le vannier pénètre avec Mireille dans les cavernes de la sorcière, dont la description occupe la plus grande partie du sixième chant. Là règne un monde de diableries que le poète déroule à nos yeux et que j'appellerai des diableries de campagne, en ce sens qu'elles nous offrent la réunion de tous les êtres fantastiques, gros et menus, dont l'imagination des bonnes gens de Provence est hantée. L'ancre tortueux de Tavèn est comme leur quartier général. Ils s'y présentent à l'arrivant sous la forme visible de vagues fantômes ou sous celle, invisible, de lutins qui vous soufflent au visage, qui vous harcèlent les membres, qui vous font tourner sur vous-même. Tavèn, en proie à l'ivresse de son état et bondissant de tous côtés comme une chèvre folle, les nomme, explique leurs attributs et leurs pouvoirs, par exemple ceux du Fantasque, esprit, tantôt serviable, tantôt contrariant, qui, selon ses humeurs, balaie la cuisine, triple les œufs de poules, attise les sarments ou bien empêche le feu de s'allumer, souffle la lampe, cache les vêtements, tire la nuit la couverture des jeunes filles pour savoir si c'est de deux noisettes ou de deux grenades que la vue va le réjouir. Pour moi, cette érudition m'enchanté et je suis ravi de faire connaissance avec les Follets, la Lavandière du Ventoux, la Messe des Morts, la Garamaude, le Gripet, la Bambaroche, le Cauchemar, les Escarinchés, le Drac, le Chien de Cambal, l'Agneau noir, le Baron Chatillon et la Chèvre d'Or. Mais il faut bien convenir que tout ce merveilleux fait, dans une lecture suivie de l'œuvre, moins bon effet que

celui de la nuit de la Saint-Médard. Plaisant en lui-même, il ne favorise pas, à la place où il intervient, la progression de l'émotion et de l'intérêt. Il la couperait plutôt un peu sèchement. Il interrompt le doux et chaud courant de nature qui circule à travers tout le poème, y répand la vie, y fait germer mille fleurs. Le merveilleux de la Saint-Médard agrandit la poésie et le pathétique par son harmonie morale avec les pensées que les événements nous inspirent. Plus loin, le merveilleux des légendes chrétiennes nous offrira une incarnation des idées célestes auxquelles l'âme de Mireille rapporte tout ce qu'elle a de pur et de grand. Mais pour ce petit sabbat — où je goûte un humour de paysan malicieux — je ne vois pas trop par où il s'insère dans nos pensées, nos sentiments ou dans ceux des héros. Il me semble que le poète l'a un peu mis là pour l'y mettre et c'est pourquoi sa présence pourrait n'y point paraître sans froideur. J'en dis mon impression.

V

C'est ici, au milieu de son poème, qu'avec sa grande maîtrise dans l'art de composer, Mistral a su amener la scène qui en forme comme le nœud : la scène où Ambros vient demander à maître Ramon la main de Mireille pour Vincent. L'endroit était propice pour dresser à nos yeux la haute figure rustique du vieux chef de famille. Le poète en trace un portrait qui ressemble à celui de son propre père dans le second chapitre des *Mémoires et Récits*. Mais plus encore que dans les lignes de ce portrait, c'est dans l'action de cette scène majestueuse et rude que Ramon

se peint, dans le mélange de dignité patriarcale, de passion pour le bien laborieusement gagné, de seigneurial mépris, avec lequel il repousse la demande du vannier nomade.

Celui-ci, dans sa pauvreté et son indépendance, n'est pas moins fier que son terrible interlocuteur. Il n'eût pas été tolérable qu'il le fût moins, qu'il nous apparût humilié. Les convenances de la nature, les règles de l'art excluaient une telle apparence, une telle impression, parce qu'il ne faut aucune situation basse dans une œuvre qui n'est pas destinée à faire rire. La démarche d'Ambros est préparée avec assez de délicatesse pour écarter ce péril et maintenir toutes choses dans le ton nécessaire. Il a fallu, pour le résoudre à cette démarche, le plaidoyer passionné de Vincent, le surcroît de tendres faiblesses qu'inspire à un père un enfant miraculeusement sauvé de la mort ; il a fallu les instances de Vincenette, alléguant qu'on a vu plus d'un garçon se tuer par amour. Encore le vieillard y a-t-il mis de la prudence. Il a abordé le chef de famille avec des propos généraux, faciles à interpréter, qui permettaient à celui-ci de faire entendre sa réponse sans rien dire de cruel ni d'offensant. Mais un coup de théâtre s'est produit. Mireille, qui a surpris l'entretien et qui en voit l'issue désolante, intervient et s'écrie, à la face de son père, qu'elle n'en voudra jamais un autre que Vincent. Hardiesse devenue naturelle de la part de cette jeune fille qui a vu couler pour elle le sang de son bien-aimé. Ramon n'en ressent que l'apparente effronterie, le ton de révolte. Et c'est parce que l'indignation d'un grand sentiment blessé, la colère de l'autorité paternelle bravée, méprisée, se mêle à l'injuste et injurieuse vio-

lence des propos dont il accable Ambros, que cet emportement ne l'abaisse pas lui-même à nos regards et lui laisse, pour ainsi parler, toute la hauteur de sa stature morale.

Le vannier ne fléchit pas sous l'outrage. Il dit ce qu'il est, ce qu'il a fait. Il invoque les souvenirs qui l'élèvent bien au-dessus de son humble condition, les traversées lointaines de sa jeunesse, les grandes guerres, tant d'années, tant de fatigues dépensées au service du pays, sans qu'il y ait gagné rien, sans qu'il ait rien demandé à personne. Ramon lui réplique à la même hauteur. Lui aussi a été soldat ; lui aussi a suivi Napoléon en Italie, en Égypte, en Russie ; seulement, au retour, il n'a pas musé comme d'autres ; il a passé ses jours ployé sur la houe ; il a tourné et retourné pendant quarante ans le sol héréditaire ; chaque once de son bien vaut des mois de sueur. Et tout cela aurait été amassé pour le donner à un vagabond ! « Garde ton chien ! je garde mon cygne. »

Ces scènes de haute marque, il faut les replacer dans le tableau à la Rubens, — du Rubens plus fin et comme grécisé — qui les encadre. C'est la veille de la Saint-Jean. Les moissonneurs nombreux se sont rassemblés au Mas pour le grand repas du soir. C'est après qu'ils se sont répandus au dehors pour le feu de joie et la farandole, que les deux vieillards, demeurés seuls à table, échangent ces paroles mortelles. Ramon et sa femme, pleins de courroux, viennent de prononcer contre le rêve d'amour de Mireille le mot irrévocable, la malédiction dont la pauvrete mourra. Ambros, le front haut, le cœur pesant de tristesse, prend son manteau et son bâton et va s'éloigner. A ce moment, éclatent les cris de la

danse et les pétilllements de la flamme dont les clartés se répandent à l'intérieur de la maison. Il y a là un de ces contrastes enlevants, une de ces souveraines transformations de mouvement et de rythme dont j'ai indiqué le merveilleux effet et qu'envieraient encore une fois les plus grands musiciens.

Avec leurs têtes fières et libres, qui se renversaient dans l'air vibrant, tous, d'un même saut, frappant la terre ensemble, faisaient déjà la farandole. La grande flamme, sifflant sous la bourrasque qui l'agite, attisait sur leurs fronts d'éclatants reflets.

... « Saint Jean! Saint Jean! Saint Jean! » s'écriaient-ils. Toutes les collines étincelaient, comme s'il avait plu des étoiles dans l'ombre. Cependant la rafale folle emportait l'encens des collines et la rouge lueur des feux vers le saint qui planait dans le bleu crépuscule.

VI

L'action change maintenant de lieu. Nous quittons le Mas pour suivre Mireille dans son voyage, à travers la Crau, vers les Saintes-Maries. Changement plus essentiel : l'action va se concentrer tout entière dans l'âme de Mireille. Et c'est de ce point spirituel, de ce foyer virginal que nous allons la voir s'élever aux sphères les plus pures de la pensée et du sentiment. C'est un des caractères qui contribuent le plus à la beauté d'ensemble du poème que cette harmonieuse opposition entre ses deux parties, dont la première se déroule dans la campagne de Provence, dont elle semble emprunter toutes les couleurs, tandis que la seconde nous transporte entre terre et ciel et que toutes choses nous y apparaissent dans le diaphane éclat d'une blanche lumière azurée.

Meurtrie, désespérée par le refus paternel, la folle enfant s'est souvenue du conseil de Vincent, en cas de malheur : « Tournez-vous vers les Saintes-Maries ». Comme tout dort au Mas, elle se lève. Elle revêt son beau costume d'arlésienne, le cotillon rouge piqué d'une fine broderie, la casaque noire qu'une épingle d'or resserre autour de sa taille riche, la dentelle et le ruban bleu qui forment la coiffe, le tablier, le fichu de mousseline. Ses chaussures à la main, elle descend l'escalier sans faire de bruit. Hélas ! elle a oublié son grand chapeau de Provençale, aux larges ailes, et la journée sera torride. C'était l'heure,

où, dans les plaines étoilées, — précipitant ses roues ailées — le vaste char des âmes, au fond du Paradis — commençait sa montée brillante — et les monts plongés dans la nuit — regardaient dans le ciel passer le char volant.

Les chiens, couchés le long de l'enclos, les pâtres, qui déjà vont traire les brebis, la voient passer, rapide comme un léger fantôme. Voici l'aube. Aux premiers feux de juin, la plaine de Crau se découvre, nue, pierreuse, immense comme le corps des géants auxquels elle sert de sépulture. Inquiète au milieu de cette étendue, Mireille se hâte. La soif la brûle. Le désespoir naîtrait dans son cœur, sans la rencontre d'un garçonnet bavard, fils du prochain passeur sur le Rhône, qui, comme elle, fait route vers le fleuve. C'est un petit nomade aux pieds nus, c'est Vincent enfant. Il lui conte les merveilles de la ville d'Arles. Et le poète complète ses louanges :

Mais, ô toi, cité douce et brune, — la merveille qui te couronne, — il oublia, l'enfant, de la dire : le ciel, —

féconde terre d'Arles, donne — la pure beauté à tes filles — des parfums aux montagnes, des ailes à l'oiseau.

Le récit coule avec une telle abondance que les paysages, les souvenirs historiques et légendaires qui s'y intercalent en modèrent agréablement le cours, **mais ne l'arrêtent pas.**

Tandis qu'ils parlaient, dans le Rhône — resplendissant de reflets roses — qu'y répandait déjà le matin, doucement — les tartanes montaient. Des voiles — le vent de mer enflait la toile — et il les chassait devant lui — telle qu'une bergère un troupeau d'agneaux blancs...

Le Rhône avec ses ondes bleues, — majestueusement tranquilles, — passait, en regrettant les palais d'Avignon, — les farandoles, les musiques. — Comme un grand vieillard agonise — il semblait tout mélancolique — d'aller perdre à la mer et ses eaux et son nom.

Mireille passe le Rhône et continue sa course sous la chaleur grandissante. Sa tête tourbillonne. Elle voit dans un mirage une ville brillante avec d'innombrables clochers, un grand port avec sa forêt de mâts et de voilures. Elle a presque atteint, sans le remarquer, le terme de son voyage, quand toute sa force la quitte, elle tombe évanouie. La voici gisante sur la plaine, sans mouvement, la face au ciel. Cette perte des sens physiques ne vient pas anéantir en elle la vie de l'esprit, mais au contraire la libérer et l'épurer. Fermée à la lumière extérieure, Mireille perçoit les premiers rayons d'une autre lumière, dont les moindres lueurs ont plus de charme que les feux du soleil dans tout son éclat. Ce premier pas vers la mort est le premier pas vers la vie qui attend, par delà la mort, cette âme tout amour. De cette âme, un doux appel suprême s'élève

vers la divine patronne. Il s'élève doucement, d'un rythme léger, strophe à strophe, semblable à une tige miraculeuse que nous verrions se former et monter à travers l'espace, feuille à feuille, fleur à fleur. Ce morceau lyrique est d'une merveilleuse perfection de forme, d'une ingénuité toute populaire d'images et de sentiment. Les Saintes répondent à cette prière, elles se montrent à Mireille dans une vision radieuse et sublime.

La légende des origines chrétiennes en Provence est bien connue. Après la mort du Christ, les Juifs auraient contraint quelques-uns de ses plus fervents disciples à monter sur un navire désarmé qui aurait été livré à la mer. Providentiellement conduit, le navire aurait abordé en Provence et les pauvres bannis, dispersés dans la Gaule méridionale, en seraient devenus les premiers apôtres. Parmi eux se trouvaient Marie-Madeleine, Marie-Jacobé, mère de saint Jacques le Mineur, Marie-Salomé, mère de saint Jacques le Majeur. Ce sont les trois Maries, avec leur servante Sara. On conçoit la faveur séculaire des Provençaux pour une tradition qui rattachait la conquête de leur peuple par le christianisme à un événement de ce caractère épique, de cette poétique beauté et qui montrait ce peuple touché, le premier entre tous ceux de la Gaule, par la civilisation de l'Évangile, comme il l'avait été par la civilisation romaine. La grande place que Mistral a donnée dans son poème à la légende des Saintes-Maries n'est pas celle d'un épisode qui se laisserait distraire de l'ensemble, sans que celui-ci en fût altéré. Elle tient au cœur du sujet. Les héros de *Mireille* incarnent l'âme de la Provence, où le christianisme est venu se mêler à l'héritage des civilisations antiques et

mettre ses éléments en harmonie avec les leurs. Personnellement, Mireille est une héroïne chrétienne. Il n'est pas douteux que, si Chateaubriand l'eût pu connaître, il l'eût beaucoup invoquée, beaucoup citée, dans les beaux chapitres de critique littéraire du *Génie du christianisme*. Elle est chrétienne ou plutôt elle est, dès cette vie, une élue, par la puissance de son don d'aimer. Le christianisme n'a pas absolument créé, mais il a immensément popularisé le sens d'un amour qui dépasse la terre, qui est, dès ce monde, comme une flèche lancée vers l'autre, car il n'y a pas d'objet terrestre digne de lui et qui, à l'épreuve, ne dût le décevoir. C'est ce que les Saintes disent à leur jeune amie :

Jeune fille, ta foi est grande, — mais que tes demandes nous pèsent ! — Tu veux boire, insensée, aux sources d'amour pur. — Insensée, avant d'être morte, — tu veux goûter la forte vie — qui en Dieu même nous transporte ! — Depuis quand as-tu là rencontré le bonheur ?

Et les Saintes, pour faire resplendir en elle ces vérités souveraines, lui retracent l'épopée du christianisme, le débarquement sur la côte provençale, la lutte que les fidèles du Seigneur ont dû livrer à la tempête soulevée par les démons, leur trajet le long des berges du Rhône, leur entrée dans Arles la superbe, où un peuple en folie célèbre la fête de Vénus, la sainte audace du vieux Trophime, de Sidoine, de Maximin, se dressant en plein théâtre pour annoncer l'Évangile, les mouvements du peuple, révolté et séduit par la foi nouvelle, l'action de grâce de Marthe allant à la recherche du monstre invincible qui terrifie le pays, la Tarasque, et le couchant docile à ses pieds au nom du Christ. C'est la matière du onzième chant, tableau popu-

laire de l'évangélisation de la Gaule méridionale, tout brillant de poésie, où un grand sentiment de simplicité religieuse s'allie à je ne sais quelle impétueuse gaité de l'imagination. Les Saintes terminent leur récit sur une vue prophétique de l'avenir qui réunira la Provence à la France. Elles prononcent sur ce sujet de claires et souveraines paroles que nous recueillerons, avec d'autres de même portée, quand nous parlerons de la politique historique de Mistral.

Le dénouement du poème nous en réserve de plus hautes encore : celles qui tombent des lèvres de Mireille expirante.

Ses malheureux parents, terrifiés par sa disparition, ont mis en mouvement tous les alentours et découvert la direction de sa fuite. Ils accourent à bride abattue. Vincent les suit. Ils trouvent Mireille dans la chapelle où on l'a transportée évanouie et où déjà tout un peuple est assemblé, qui pleure sur elle. Ces vieillards, que le remords torture, cet amant au désespoir répandent au pied des Saintes leurs prières passionnées, les suppliant de leur accorder le miracle sauveur ou de les unir à Mireille dans la mort. Par ses chants, par ses cris, la foule qui les entoure se joint à leurs supplications. Je ne détaillerai pas la scène : je la profanerais. Elle a, dans la sublime pureté de ses lignes, cette beauté d'émotion mesurée et sereine pour laquelle il n'est qu'un juste hommage : les larmes, larmes des simples (et, en ce sens, nous sommes tous des simples) que touche au cœur ce concert de douleur humaine et de joie céleste, larmes des artistes que ravit une harmonie faite des notes les plus suaves, les plus cristallines, les plus dématérialisées de la harpe poétique. — De sa voix qui tombe et d'un accent plus doux

que jamais, l'enfant choisie par le ciel répond aux plaintes de ceux qui l'aiment par des stances et des cantiques qui les convient au grand apaisement des perspectives surnaturelles.

O mon pauvre Vincent, qu'as-tu devant les yeux? — La mort, c'est le mot qui te trompe. — Qu'est-elle? Un brouillard dissipé par le clair tintement des cloches, — un songe qui réveille à la fin de la nuit.

Je ne meurs pas! d'un pied léger — sur la nacelle je m'embarque... — adieu! adieu! déjà nous voguons sur la mer, — la mer, belle plaine agitée, — du paradis est l'avenue; — le bleu de l'espace céleste — touche tout alentour au bord du gouffre amer.

C'est le paradis des enfants et du peuple. C'est aussi le paradis de ces âmes du plus haut vol qui sont arrivées à se représenter avec ivresse des notions, des images presque sans corps. Il n'aura peut-être appartenu qu'à Mistral, entre les poètes, de fondre harmonieusement cette note naïve et cette note sublime, d'écrire une œuvre qui allie ce naturel plein et fleuri avec ce rayonnant mysticisme, de mettre tant de grâce et de liberté d'observation, tant de riche et belle humeur dans un poème si religieux.

CHAPITRE VII

CALENDAL : I. L'IDÉE GÉNÉRALE

FROIDEUR RELATIVE DE L'ACCUEIL FAIT A *CALENDAL*. EMBARRAS DE LA CRITIQUE ET DU PUBLIC. — LE PERSONNAGE D'ESTÉRELLE. SES APPARENCES POÉTIQUES, SA SIGNIFICATION ALLÉGORIQUE. LA VIEILLE PROVENCE, L'AMOUR CHEVALERESQUE ET COURTOIS, LA FÉE ESTÉRELLE. — DANGERS DU GENRE ALLÉGORIQUE. IL S'ACCORDE MIEUX AVEC L'ART DES ÉPOQUES PRIMITIVES QU'AVEC UN ART CLASSIQUE ET MURI COMME CELUI DE MISTRAL. PART FACTICE ET ARCHAÏQUE, PART NATURELLE ET IMMORTELLE DE L'IDÉALISME AMOUREUX DES POÈTES DU MOYEN AGE. — LE MARIAGE D'ESTÉRELLE. LE COMTE SÉVERAN ET SA BANDE DE RUFFIANS ET DE DEMOISELLES. LE BANDITISME EN PROVENCE A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE. SÉVERAN EST LUI-MÊME UNE ALLÉGORIE. LE SENS DE CETTE ALLÉGORIE EST TRÈS DÉLICAT A INTERPRÉTER.

COMMENT ELLE NOUS REPORTE A LA GUERRE DES ALBIGEOIS. DOCTRINE DE MISTRAL SUR CET ÉVÈNEMENT HISTORIQUE. ANALYSE DE CETTE DOCTRINE ET DISCUSSION DES THÈSES QUI LA COMPOSENT. — LE BUT RELIGIEUX DE LA CROISADE ALBIGEOISE. OPPOSITION ENTRE SON BUT ET LA MANIÈRE DONT ELLE FUT CONDUITE. INNOCENT III ET SIMON DE MONFORT. RÉVEIL PATRIOTIQUE DU MIDI. SA QUASI-UNANIMITÉ CONTRE L'ENVAHISSEUR. LES DERNIERS FEUX DE SON INDÉPENDANCE. DISPARITION DES DYNASTIES MÉRIDIONALES. ANNEXION TUTÉLAIRE AU ROYAUME FRAN-

ÇAIS. — COMMENT IL FAUT ENTENDRE LE « FÉDÉRALISME » MISTRALIEN. A QUOI IL S'OPPOSE. — PLATONISME HISTORIQUE DU POÈTE. LA PROVENCE QU'IL ÉVOQUE EST VRAIE ET IDÉALE A LA FOIS. — PART DU MIDI DANS LA CIVILISATION SUPÉRIEURE DE LA FRANCE MODERNE.

ACCUSATIONS CALOMNIEUSES AUXQUELLES LA PUBLICATION DE *CALENDAL* DONNA LIEU. TENDANCES « SÉPARATISTES » AVEUGLÉMENT OU MÉCHAMMENT ATTRIBUÉES AU POÈTE. — IL FAUT RÉPONDRE A CES ATTAQUES, NON SEULEMENT PAR LA DÉFENSIVE, EN METTANT EN LUMIÈRE LE PATRIOTISME FRANÇAIS DE MISTRAL, MAIS PAR L'OFFENSIVE, EN MONTRANT QUE SA CONCEPTION PROVINCIALE ELLE-MÊME A FAIT DE LUI L'UN DES PLUS PUISSANTS MAÎTRES ET MAINTENEURS DU PATRIOTISME FRANÇAIS AU XIX^e SIÈCLE.

RETOUR A LA QUESTION LITTÉRAIRE. TORT FAIT AU POÈME, COMME ENSEMBLE, PAR UNE CERTAINE SURCHARGE D'INTENTIONS DIDACTIQUES ET DOCTRINALES. — LA BEAUTÉ MAGNIFIQUE DE *CALENDAL* EST DANS SES ÉPISODES.

I

Mistral avait mis sept ans à faire *Mireille*. Sept ans après *Mireille*, il donnait *Calendal*, qui est, comme *Mireille*, une grande composition épique en douze chants, et écrite dans le même mètre que son aînée, mais d'un genre bien différent pour le fond.

Tout semblait en favoriser le succès auprès du public. Une curiosité charmée s'attachait à la personne et aux entreprises du poète « paysan », depuis que Lamartine avait magnifiquement annoncé sa gloire. Le mouvement provençal qu'il avait créé attirait l'attention universelle. On lui savait chez ses compatriotes une popularité de prince. La bonhomie et la grandeur de son caractère, jointes à son éloignement

de Paris lui avaient gagné beaucoup d'amis dans les lettres parisiennes. Le fait qu'il écrivait une autre langue que le français n'avait pas nui à ce sentiment. Enfin la réussite de la *Mireille* de Gounod en 1863 avait valu à sa première œuvre un gros surcroît de popularité, du moins auprès des gens qui ne l'avaient pas lue. Et son nom en bénéficiait.

Calendal, en dépit de toutes ces aides du sort, reçut un accueil très froid. La presse de Paris se montra non pas hostile, mais inerte. L'ouvrage la dérouta ; elle ne s'y intéressa point, ne sut qu'en dire. Et contre cette indifférence, il ne fut pas très efficacement défendu par ceux-là mêmes qui, comme Saint-René-Taillandier et Armand de Pontmartin, le prônèrent et le qualifièrent de nouveau chef-d'œuvre. Quand on reprend leurs articles, on a l'impression que leurs louanges ne sont pas aussi aisées qu'elles sont d'ailleurs ardemment sincères ; on y sent quelque chose d'embarrassé ; elles ne portent pas leurs preuves en elles-mêmes, elles laissent le lecteur incertain sur la nature et la qualité réelle de l'objet loué. Ces critiques amis n'entraînèrent pas l'opinion. Un admirable article de Charles Maurras, paru près de trente ans plus tard dans la *Gazette de France*, répand sur la question une vive lumière. Malheureusement, l'écrivain, resserré dans les bornes du journal, n'a pas pu s'expliquer d'une manière assez étendue.

Le poète, dans ses notes autobiographiques, a constaté avec sa tranquillité coutumière le silence que lui opposa l'écho. Et il a exprimé l'espoir que la postérité rendrait à *Calendal* le rang d'honneur dont il le croyait digne. Pour la minime part que je tiens dans la postérité, je suis dans une disposition d'esprit

à remplir son vœu. J'estime *Calendal* une grande œuvre, où le génie du maître coule dans toute sa force, dans toute sa flamme. Mais ce jugement ne va pas sans une réserve. Je crois aussi qu'il y a quelque chose de fondé dans la déception qu'éprouva le public contemporain et que bien des esprits ressentent encore à la lecture de ce poème, même parmi ceux qu'enthousiasment (sans parler de *Mireille*) *Nerte*, *le Poème du Rhône* et *les Iles d'Or*. C'est dire que la critique de *Calendal* est une tâche assez complexe et qui appelle bien des distinctions.

J'ajoute que l'intérêt de cette étude n'est pas uniquement littéraire. Entre toutes les œuvres de Mistral, *Calendal* est de beaucoup la plus importante, comme expression des doctrines nationales du poète. Et là n'est pas la moindre raison des complexités du sujet. Car le fond d'idées qui se manifeste ou qui perce dans *Calendal* demande bien des éclaircissements et peut susciter bien des controverses et malentendus. En fait, si l'apparition de ce poème ne fut pas très remarquée à Paris, elle fit naître dans les milieux du Félibrige des agitations qui faillirent tourner à l'orage.

II

Le premier chant s'ouvre sur un superbe morceau, l'invocation du poète à « l'âme de son pays », quatre strophes pleines de majesté et de feu que je citerai plus loin : il s'agit tout d'abord de saisir et de suivre l'idée.

Par une belle journée de l'été, dans un site solitaire des montagnes qui environnent Toulon, un jeune

homme et une jeune femme dont les personnalités, celle de la jeune femme surtout, se font dès l'abord sentir mystérieuses, sont assis et devisent ensemble. Le jeune homme se répand en amoureuses supplications. Il se plaint de l'impitoyable dureté de son amie. Elle l'accueille de son plus beau sourire, le laisse s'abandonner à l'ivresse de l'espérance et toujours se refuse. Que n'a-t-il fait pour être digne de la posséder ? Il s'est livré à mille travaux. Il a « conquis fortune et gloire ». Il fera plus encore. Mais à quoi bon, puisqu'elle n'a pour dessein que de le désoler ? Ah ! il sait bien maintenant qui elle est, l'ensorcelante créature qui ne lui a révélé sa race ni son nom et dont l'image le hante et le tyrannise depuis le jour où, chassant, il la découvrit au milieu des rochers où elle a coutume de vivre. Elle est Estérelle, la terrible fée Estérelle, célèbre par la cruauté de ses malélices, Estérelle « qui affole de ses étreintes parfumées ses poursuivants, puis, par une envie d'enfer, les met au désespoir ».

Propos d'amoureux dans la fureur du désir déçu ! Au fond de lui-même, Calendal ne croit pas à la méchanceté de celle qu'il nomme Estérelle et qui accepte, en souriant, ce nom, venu à la fée soit des montagnes de l'*Estérel*, où elle réside, soit de l'idée de *stérile*, parce qu'elle ne se plaît qu'aux lieux déserts et rend stériles les champs où elle passe, mais qui ressemble également au nom de la plus belle des choses visibles : les étoiles (*stella, estello*). Calendal a l'âme trop noble pour ne pas croire à la sincère tendresse dont son amie lui donne tant de marques et à la réalité du devoir austère qu'elle invoque, sans s'en être expliquée jusqu'ici, pour ne pas céder à

l'amour des sens. La preuve qu'après de passagères crises de passion, il prend les choses de ce côté élevé, c'est qu'au sortir des entretiens d'Estérelle, quand il redescend parmi ses compatriotes, il se sent un surcroît de vaillance et de vigueur morale, il conçoit de nouveaux exploits à tenter, de nouveaux services à rendre. L'idée que tant de labeurs et de mérites finiront par avoir pour récompense Estérelle, redevenue libre, est son stimulant suprême. Estérelle est pour Calendal inspiratrice d'héroïsme et de vertu.

Afin d'adoucir l'épreuve de Calendal, en éclairant sa raison, Estérelle se décide à lui découvrir sa véritable personnalité, à lui raconter son histoire. Elle l'attire dans une grotte dont l'air rendra à leur sang une fraîcheur propice à ce sujet d'entretien plus calme.

Estérelle est l'ultime et unique descendante des Baux. « Par son antique nom, comme par sa splendeur, cette famille fut jadis la première des familles de Provence. Race d'aiglons, jamais vassale, elle effleura de la pointe de ses ailes la crête de toutes les hauteurs. » Les princes des Baux avaient fait souche de maisons seigneuriales ou souveraines dans tout le Midi, de Naples à Marseille et à Orange. Aux temps du royaume d'Arles, leurs guerres, leurs expéditions au delà de la mer les avaient couverts de gloire. Un destin contraire voulut qu'ils entrassent en compétition avec les Raimond-Bérengier, comtes de Barcelone, pour la succession de la couronne et du comtat de Provence. Une bataille malheureuse, en un seul jour, ruina leur haute fortune. Cependant leur nom conserva son éclat, parce qu'ils n'avaient pas moins cultivé les

arts et la poésie que les armes. La cour des Baux était le brillant asile du gai-savoir, le rendez-vous chéri des poètes et des musiciens, attirés par la beauté et l'esprit de ses princesses aux noms si jolis de Huguette, Sibylle, Blanche fleur, Baussette et par les faveurs dont maîtres et dames du lieu se plaisaient à combler la lyre. Sans cesse s'y donnaient des fêtes dont le chant et la récitation des vers étaient le principal plaisir et l'âme même. Que de belles aventures d'amour, aux dénouements souvent tragiques, se nouaient dans ces poétiques journées ! A quelle floraison d'inventions gracieuses et de beaux propos elles donnèrent l'essor ! Les Troubadours avaient des chants particuliers pour toutes les circonstances de la vie, comme pour toutes les nuances et les phases de la passion amoureuse. La distinction de ces genres nombreux était savante et subtile. Il y avait la *Chanson*, la *Tenson*, la *Pastourelle*, la *Ballade*, le *Sirvente*, le *Congé*, l'*Aubade*, le *Soulas* et bien d'autres.

Evanoui, cet ancien éclat de l'existence ! De leurs vastes possessions d'antan, il ne resta aux seigneurs des Baux qu'un rocher : le rocher d'Aiglun, qui porte le château où naquit Estérelle. Mais, malgré les sept siècles écoulés sur cette décadence, la majesté du vieux nom subsiste toujours. Relevée par la beauté d'Estérelle, elle mettait à ses pieds les jeunes gens des plus grandes familles provençales : les Blacas, les Adhémar, les Barras, les Castellane, les Forbin, les Sade, les Villeneuve, les Montolieu. Malgré le délabrement de son héritage, tous auraient été glorieux de son alliance !

Ce passé d'hier et ce passé remontant à sept cents ans vivent avec la même force et, pour ainsi dire,

figurent sur le même plan dans la mémoire de la jeune femme. Et même, des deux, le plus vieux lui est le plus présent. La longue histoire de sa race semble, dans son sentiment, ne faire qu'un avec sa propre personnalité. Elle puise d'abondance dans ses souvenirs de famille des connaissances que les érudits ont dû amasser laborieusement dans les vieux textes et elle les déroule avec plus de grâce, mais non moins de sûreté savante, que Fauriel, Gaston Paris, Diez ou Paul Meyer. On croirait qu'elle a personnellement vécu toute la suite des siècles qu'elle évoque. Et cette longévité n'est assurément pas le fait d'un être naturel. Mais voici un bon moment qu'aucun de mes lecteurs ne s'y trompe : Estérelle est un être idéal, une allégorie, l'allégorie de la Provence historique et légendaire. Elle incarne la geste provençale à travers les temps, geste guerrière, poétique et amoureuse.

Là n'est pas toute sa signification. Elle représente un autre idéal encore : l'idéal de l'amour féminin, tel que l'a conçu et chanté la poésie du moyen âge, particulièrement chez les troubadours provençaux, qui en ont fait le thème favori de leur lyrisme. Elle personnifie la doctrine de l'amour considéré comme le suprême éducateur moral de l'homme, comme le plus fort et le plus pur des attraits qui l'appellent vers le bien. Si l'homme de cœur tend toujours à mieux faire, à grandir en sagesse et en courage, à être aujourd'hui plus qu'il n'était hier en tout ce qui peut honorer et orner la nature humaine, à élargir et élever son champ d'action, c'est, avant tout, pour complaire à la dame qui possède ses pensées, c'est pour s'approcher de plus en plus des hauteurs quasi célestes d'où elle le

regarde. Elle est son guide et sa lumière, son initiatrice. Calendal prend Estérelle pour témoin et pour arbitre de tous ses efforts. Ce qu'il croit devoir penser de son mérite et de ses progrès, comme aussi de ses erreurs et de ses fautes, dépend des sentiments d'Estérelle.

Ces sens allégoriques sont évidents. Je ne pense pas me tromper quand j'en aperçois un troisième que voici : l'amie de Calendal et la fée Estérelle sont au fond une seule et même personne. Il est vrai que la première est bonne et bienfaisante, au lieu que la seconde a une réputation de perversité, puisqu'on dit qu'elle rend les hommes fous et enragés d'amour, à seule fin de rire de leurs convulsions. Mais nous pouvons croire aussi que cette réputation est calomnieuse ; car, dans un autre endroit du poème, il lui en est attribué une autre, toute sympathique. Elle est présentée comme la créatrice d'un genre d'illusions infiniment meilleur. Les rêveurs, les lunatiques, les poètes qui poursuivent quelque chimère (non quelque niaise, mais quelque belle chimère, capable de devenir un jour, par l'obstination et le génie de ceux qui s'y dévouent, une belle réalité), ces esprits, étrangers aux intérêts immédiats, à la sagesse terre à terre du monde, et dont le monde se moque, ont été touchés par la baguette d'Estérelle. Ce sont des « enfés » — *enfadats*. Par exemple, l'idée d'une renaissance poétique de la Provence fut d'abord jugée chimérique. On la railla. On ne la raille plus, maintenant que *Mircille*, *Calendal* et le *Felibrige* existent. Mais, pour s'en éprendre, en plein milieu du siècle de la vapeur et de la démocratie, ne fallait-il pas être un peu « enfés » ?

III

Tout cela est charmant et noble. Mais, comme matière poétique, cela est un peu subtil et risque d'être, dans la mise en œuvre, un peu froid et déconcertant. Subtilité et froideur, ce sont là les écueils de l'allégorie. Je ne parle pas de l'allégorie comme figure de style, qui n'est que la métaphore développée et dont ne sauraient se passer ni l'expression poétique ni même l'élocution littéraire en général. Je parle de l'allégorie comme fond et sujet de l'invention, de l'allégorie soutenue tout le long d'un poème. Dans ce genre, elle est dangereuse ou, du moins, il me semble qu'elle s'accorde beaucoup mieux avec la roideur d'un art encore primitif et pauvre en moyens d'expression qu'avec la maturité, la souplesse, la richesse pleinement épanouies d'un art comme celui de Mistral, plus fait pour rendre des choses vivantes que des entités idéales. Dans l'art allégorique des primitifs, l'expression, grâce à son indigence même, ne détourne pas l'esprit de l'idée abstraite représentée ; l'intérêt qui s'attache à celle-ci compense la maigreur de celle-là ; un public, encore naïf, éprouve à remonter de la figure au sens figuré un plaisir qu'il prend, dans son inexpérience, pour le plaisir de l'art lui-même. Au contraire, dans l'art riche et fleurissant des époques mûres, la figure et le sens figuré, le symbole et le concept symbolisé se font réciproquement tort et forment une espèce de contradiction. Le plaisir pris à la figure fait qu'on n'a cure du sens figuré, qui est un peu sec et sans saveur en comparaison ; d'autre part, l'idée qu'il y a un sens figuré à

comprendre refroidit le plaisir pris à la figure, tout comme la préoccupation de ce sens a dû empêcher l'artiste de la traiter et de la développer tout à fait naturellement. Par exemple, rien ne nous captiverait, ne nous toucherait comme la lutte de l'amoureuse Estérelle contre le vertige de l'amour sensible, et d'autant plus que les conditions où cette lutte est soutenue (des tête-à-tête répétés avec un beau gaillard plein de cœur et de force, dans un lieu solitaire et par quarante degrés de chaleur) la rendent particulièrement héroïque. Mais, quand nous sentons qu'Estérelle est plutôt un concept historique et moral qu'une personne de chair et d'os, comment notre imagination pourrait-elle se prêter franchement ? De même, la délicieuse évocation des beaux temps de la vieille poésie du Midi et des enchanteresses qui l'inspiraient nous ravirait-elle davantage, si elle s'offrait comme un cri d'amour, un élan de nostalgie parti du cœur du poète et ne se mêlait pas à une certaine théorie historique de la Provence, qui provoque notre réflexion et peut inspirer quelques réserves à notre esprit critique.

L'idéalisation de la femme, selon la conception traditionnellement chère aux poètes du moyen âge, appelle aussi certaines réserves. Elle fait un certain disparate avec le beau réalisme poétique qui est coutumier chez Mistral. Elle étonne un peu notre goût, devenu plus ami du naturel, de même que le platonisme amoureux de l'*Astrée*, qui fut comme une reviviscence momentanée de la théorie des troubadours au début du xvii^e siècle, étonnait le goût du public de Racine. Ce n'est certes pas que nous la dédaignons, que nous la raillions, cette conception

vénérable qui eut sa raison d'être à une certaine époque, par opposition à la grossièreté et à la brutalité des mœurs masculines et dont la faveur a singulièrement contribué, en son temps, aux progrès de la civilisation morale. Nous lui rendons, au contraire, un haut hommage. Nous disons même qu'elle est vraie. Il est bien vrai que l'amour est le seul moteur des belles énergies viriles et que, s'il est pour l'homme des amours d'ordre plus élevé que l'amour de la femme, celui-ci possède du moins cette primauté de fait, qu'il peut exister sans ces affections supérieures et qu'elles ne le peuvent sans lui. C'est lui qui fournit à la nature humaine le feu auquel tous ses autres amours s'allument. Il est le foyer de toute notre sensibilité; il est impliqué dans toutes les vibrations ardentes de notre âme; il a sa part nécessaire à tout ce que nous pouvons sentir de noble et de généreux, concevoir et accomplir d'héroïque. Ce sont là, dis-je, des vérités. Ce qui nous différencie des troubadours, c'est le penchant qu'ils avaient à mêler un peu trop de théologie et de métaphysique à ces douces vérités naturelles. Par là, ils leur faisaient perdre de leur grâce et leur donnaient un certain caractère d'apprêt, de convention, de roideur, auquel elles ne gagnaient rien. Nous nous en faisons une idée plus simple et plus vraie qui leur laisse toutes leurs justes nuances et les met à l'abri des railleries de Cervantès et de Molière. Nous connaissons la divine action de la femme, tout en voyant la femme telle qu'elle est, telle qu'elle peut être. Nous ne la poussons plus à l'archétype platonicien.

Je suis d'ailleurs loin de dire que Mistral, platonicien certes, mais malicieux comme pas un, ait

donné dans cet excès. Je dis seulement : son Estérelle est un peu doctrinale.

Telle est la source des impressions qui refroidirent le public à la lecture de ce poème et qui le déroutèrent en l'empêchant de sentir nettement en présence de quel genre de fiction il se trouvait. Mais pour nous rendre compte de ces impressions et de leur portée, continuons l'analyse du poème, considéré dans ses éléments allégoriques, en repartant, comme il convient, du sens littéral.

IV

Estérelle a fait un mariage malheureux. Un personnage, qui nous est présenté sous des apparences de gentilhomme, le comte Séveran, est venu demander sa main avec des façons irrésistibles. C'est un type de dominateur, impérieux et dur, qui obtient par l'ascendant de sa volonté de fer ce qu'il ne saurait attendre des mouvements de la sympathie. Il aborde la jeune fille avec une profession de foi terrible, mais pleine d'allure, sur l'économie de ce monde, telle que la voit un esprit lucide : d'un côté, le petit nombre des gros, des forts et des résolus, de l'autre la plèbe innombrable des petits, des faibles, des imbéciles et des niais qui, en étant mangés par les autres, ont tout ce qu'ils méritent. Il s'agit d'être du bon côté. Cette philosophie glace le sang d'Estérelle. Néanmoins, s'étant promise à Séveran, elle n'aurait à son égard que des pensées d'épouse docile et fidèle au devoir, sans la tragique découverte qu'elle fait le jour de sa nocce.

Un vieillard aux vêtements humbles est entré dans la salle du festin. Son front triste, son air de mendiant

le font accueillir par des quolibets et des injures. Mais lui, impassible comme la statue du Commandeur au festin de Don Juan, se dirige vers « son fils » auquel il a de solennelles paroles à faire entendre. Son fils, c'est le comte Séveran. Celui-ci, ne parvenant pas à effrayer de ses regards le vieux père dont la présence lui est odieuse, le fait jeter à la porte par ses valets et ses chiens. Estérelle est saisie d'horreur. Comme le vieillard voit sa compassion, il s'approche d'elle et lui glisse à l'oreille l'épouvantable vérité : « Malheureuse ! tu as épousé un capitaine de brigands ! » Estérelle s'enfuit et cherche un refuge dans les montagnes. C'est là que Calendal l'a rencontrée et revient la voir, tandis que Séveran, ivre de rage, la cherche vainement.

Voici, d'après Saint-René Taillandier, grand ami du poète et qui a pu recueillir à ce sujet ses indications, les données historiques qui lui auraient fourni l'idée de cette figure : « La Provence a vu, il y a cent ans (l'article que je cite est de 1868) de singuliers types de bandits, gentilshommes ou bourgeois, qui détroussaient les passants, pillaient les campagnes, faisaient de véritables expéditions contre les gens du roi, et terrifiaient si bien la contrée que nul n'osait indiquer les repaires où ils allaient célébrer leurs orgies. Ces repaires étaient quelquefois de vieux châteaux forts dans les Alpilles, nids de vautour cachés au milieu des rocs. Si plus d'un, parmi ces forcenés, a fini sous la main du bourreau, combien en est-il qui ont soutenu cette guerre pendant des années ! Ainsi a vécu longtemps, pour n'en citer qu'un exemple, Gaspard de Besse, demi-brigand, demi-chevalier, roué à Aix en 1776. »

(Je lis dans une note de Mistral, empruntée à Léon Gozlan, que Gaspard de Besse, lors de son procès, cita de l'Homère et de l'Anacréon à ses juges.)

L'imagination de Mistral a travaillé agréablement sur ces modèles. Il les a colorés, animés; il les a groupés en tableaux plaisants et brillamment composés. Séveran, ses estafiers, les « dames enjouées » qui les suivent, forment une compagnie divertissante où l'on aimerait presque vivre. Assis sur l'herbette molle, l'escopette entre les jambes, les lévriers autour d'eux, on dirait des seigneurs et des princesses de Décameron. Ils se répandent en plaisants propos; les hommes chassent l'alouette, les dames effeuillent la marguerite. Et l'on boit frais. Ils n'ont pas l'air de penser à la maréchaussée. Quand Calendal, dans une de ses courses en montagne, tombe au milieu d'eux et n'en paraît pas autrement ému, ils font fête à sa hardiesse et à sa belle mine, ils se délectent des longues et merveilleuses histoires qu'il leur raconte et qui forment (nous allons le voir) la grande beauté du poème. Séveran voudrait faire du soupirant de son épouse son meilleur ami. Il est vrai que les choses semblent toujours sur le point de se gâter dans cette compagnie joyeuse, on s'attend à voir tirer les couteaux. Mais il est assez connu que les apaches ont en général beaucoup d'amour-propre; ce sont des hommes fort susceptibles. Pour les dames, elles doivent, d'après la profession de leurs compagnons, avoir été recrutées dans les rues du vieux Marseille. Cependant elles ont beaucoup d'espièglerie et de gentillesse. L'une d'elles a un nom presque aussi joli que les princesses des Baux : Fortunette. Les orgies que la bande « célèbre », pour parler comme le

bon Saint-René Taillandier, comprennent des divertissements fort corsés ; mais elles ne sentent pas la crapule, elles ne manquent pas d'un certain style. Il est vrai qu'elles se célèbrent dans un vieux manoir orné de statues de Puget, de tableaux de Vernet. Les noms de ces grands artistes de Marseille sont même le seul trait qui fixe sûrement l'époque où ces choses se passent. Aux mœurs, on pourrait s'y tromper ; elles ne sont d'aucun temps précis, mais seraient plutôt du moyen âge que du XVIII^e siècle.

Quant à Séveran, on a quelque peine, bien que ce soit indubitablement là sa profession, à se le figurer comme un brigand de grands chemins. Qu'est-ce que ce brigand de grands chemins qui va demander en légitime mariage la plus illustre héritière de la Provence ? Un enlèvement, soit ! Mais de justes noces avec une jeune fille ruinée, c'est bien invraisemblable de la part d'un homme perpétuellement guetté par la gendarmerie. Séveran me fait plutôt l'effet d'un de ces barons, comme en vit le haut moyen âge, ne craignant Dieu ni diable, désolant les routes et rançonnant les voyageurs, quand besoin était, mais sachant faire aussi métier de guerre et de gouvernement. Ce qu'il faut surtout dire, c'est que, si le personnage de Séveran offre quelque incohérence, il offre encore plus d'indétermination. Très sommairement dessiné, très peu saisissable, il est le moins vivant, le moins réel des personnages de cette épopée. Quoi d'étonnant ? Marié à une entité, Séveran doit bien être une entité lui-même. Époux d'une allégorie, il faut bien qu'il soit lui-même une allégorie.

Considéré à ce point de vue, que signifie-t-il ? Que personnifie-t-il ? Estérelle est la Provence. Séveran est

l'époux à la fois légitime et illégitime d'Estérelle. Il est pour elle un conquérant brutal, un tyran dont elle aspire très justement à se libérer. Quelle est la puissance qui joue ou qui a joué dans l'histoire ce rôle à l'égard de la Provence et dont nous devrions voir dans Séveran l'incarnation ?

La question est très délicate. Il faut la traiter avec une franchise entière, non pour l'honneur du grand poète qui n'a aucun besoin d'être défendu, bien qu'il ait été en butte à certaines attaques aveugles ou perfides à ce sujet, mais dans l'intérêt de la vérité historique et des saines idées nationales.

V

Dans la première édition de *Mireille*, publiée à Avignon, il y avait une strophe qui ne se trouve plus dans le texte actuel. Les Saintes Maries, apparues à Mireille et lui exposant à grands traits l'histoire de la Provence, y parlaient en termes flétrissants de la guerre des Albigeois. Elles appelaient des « traîtres » les croisés du Nord qui, en 1209, à l'appel de l'Église, envahirent les provinces méridionales pour y détruire l'hérésie. L'éditeur parisien demanda la suppression de ce mot violent. On conçoit son inquiétude. La guerre des Albigeois, commencée comme une guerre religieuse, a eu de grandes conséquences politiques qui ont finalement amené l'annexion du Languedoc, puis celle de la Provence à la France. Appliquer aux promoteurs de cette guerre la qualité de traîtres, n'équivalait-il pas à définir cette annexion comme une œuvre de trahison ? En droit, non. Car,

en supposant l'épithète justifiée, il eût fallu, pour légitimer le passage d'une idée à l'autre, que l'arrière-pensée d'annexer le Midi au royaume eût inspiré les promoteurs de la Croisade et que le motif religieux n'eût été, de leur part, qu'un prétexte. Thèse absolument insoutenable. L'annexion a été un résultat ; elle n'avait pas été un but. Elle est ce qui est arrivé ; elle n'est pas ce qui avait été recherché. Mais le public est simpliste et plus sensible à la force des mots qu'à la justesse des distinctions logiques. Il s'y fût trompé. Le poète reconnut le danger d'une interprétation bien opposée à son sentiment et biffa son invective. Quel était donc son sentiment ?

Parmi les textes qui en contiennent l'expression, il faut aller tout droit à celui où il s'est expliqué de la manière la plus étendue. Je veux parler d'une note ajoutée au premier chant de *Calendal* et relative à un passage de ce chant où il est fait allusion à la guerre des Albigeois. On y trouve sur la question des rapports de la France et de la Provence un ensemble d'idées justes, fortes, excellentes, qui formeront le fond définitif de la doctrine mistralienne à ce sujet. Il faut bien dire qu'on n'y trouve pas que cela. Ce morceau, écrit en français et littérairement fort beau, offre lui-même, mêlées à ces idées de la plus haute valeur, d'incontestables traces de la fougue de jeunesse qui, dans *Mireille*, avait fait jaillir de la plume du poète le mot dont son éditeur s' alarma. Ici, ce qu'elle a produit, ce n'est pas des violences de termes, mais des imprudences, des témérités de théorie ou de formulaire qui ne pouvaient aller sans quelque péril. Par la suite, Mistral s'abstiendra de ces intempérances généreuses, dont les inconvénients lui auront été

révélés ; il pèsera les formules de doctrine de telle façon qu'elles ne trahissent plus, si peu que ce soit, le fond véritable de sa pensée. Mais dans le temps même de ce juvénile enthousiasme, il eût été le premier à protester contre les conséquences que des esprits malintentionnés (ces esprits ont existé et fait à un certain moment pas mal de bruit) eussent pu déduire de ses déclarations en les prenant trop à la lettre. Nous ne le conjecturons point. Nous pourrions le prouver avec éclat.

Voici le texte :

Bien que la croisade commandée par Simon de Montfort ne fût dirigée ostensiblement que contre les hérétiques du Midi et plus tard contre le Comte de Toulouse, les villes libres de Provence comprirent admirablement que sous le prétexte religieux se cachait un antagonisme de race ; et quoique très catholiques, elles prirent hardiment parti contre les croisés.

Il faut dire, du reste, que cette intelligence de la nationalité se manifesta spontanément dans tous les pays de langue d'Oc, c'est-à-dire depuis les Alpes jusqu'au golfe de Gascogne et de la Loire jusqu'à l'Èbre. Ces populations, de tout temps sympathiques entre elles par une similitude de climat, d'instincts, de mœurs, de croyances, de législation et de langue, se trouvaient à cette époque prêtes à former un État de Provinces-Unies. Leur nationalité, révélée et propagée par les chants des Troubadours, avait mûri rapidement au soleil des libertés locales. Pour que cette force éparsse prit vigoureusement conscience d'elle-même, il ne fallait plus qu'une occasion : une guerre d'intérêt commun. Cette guerre s'offrit, mais dans de malheureuses conditions.

Le Nord, armé par l'Église, soutenu par cette influence énorme qui avait, dans les Croisades, précipité l'Europe

sur l'Asie, avait à son service les masses innombrables de la Chrétienté, et, à son aide, l'exaltation du fanatisme.

Le Midi, taxé d'hérésie, malgré qu'il en eût, travaillé par les prédicants, désolé par l'Inquisition, suspect à ses alliés et défenseurs naturels (entre autres le Comte de Provence) faute d'un chef habile et énergique, apporta dans la lutte plus d'héroïsme que d'ensemble, et succomba.

Il fallait, paraît-il, que cela fût pour que la vieille Gaule devint la France moderne. Seulement, les Méridionaux eussent préféré que cela se fit plus cordialement et désiré que la fusion n'allât pas au delà de l'état fédératif. C'est toujours un grand malheur quand par surprise la civilisation doit céder le pas à la barbarie, et le triomphe des *Franchimands* retarda de deux siècles la marche du progrès. Or, ce qui fut soumis, qu'on le remarque bien, ce fut moins le Midi, matériellement parlant, que l'esprit du Midi. Raimond VII, le dernier Comte de Toulouse, reconquit ses États et ne s'en dessaisit qu'en 1229, de gré à gré, en faveur de Louis IX. Le royaume et comté de Provence subsista longtemps encore, et ce ne fut qu'en 1486 que notre patrie s'annexa librement à la France, *non comme un accessoire à un accessoire, mais comme un principal à un autre principal*. Mais la sève autochtone qui s'était épanouie en une poésie neuve, élégante, chevaleresque, la hardiesse méridionale qui émancipait déjà la pensée et la science, l'élan municipal qui avait fait de nos cités autant de républiques, la vie publique enfin circulant à grands flots dans toute la nation, toutes ces sources de politesse, d'indépendance et de virilité, étaient taries hélas ! pour bien des siècles.

Aussi, que voulez-vous ? bien que les historiens français condamnent généralement notre cause, — quand nous lisons dans les chroniques provençales le récit douloureux de cette guerre inique, nos contrées dévastées, nos villes saccagées, le peuple massacré dans les églises, la brillante noblesse du pays, l'excellent Comte de Toulouse, dé-

pouillés, humiliés, et d'autre part la valeureuse résistance de nos pères aux cris enthousiastes de : *Tolosa ! Marselha ! Avinbon ! Provensa !* il nous est impossible de ne pas être ému dans notre sang et de ne pas redire avec Lucain : *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

Dans ce morceau, d'un tour admirable, on peut distinguer quatre thèses. La première a trait aux origines et à la raison d'être de la croisade albigeoise. La seconde, à la manière dont la croisade s'est accomplie et à la réaction qu'elle a provoquée de la part des populations méridionales. La troisième concerne le mode d'incorporation des provinces du Midi au royaume français. La quatrième vise l'effet de cet ensemble d'événements sur le destin de la civilisation dans le Midi et en général.

Ces quatre thèses, qui se présentent dans l'exposé du poète comme une sorte de système lié, sont grandement inégales en valeur intrinsèque et il est facile de montrer qu'elles ne se commandent pas l'une l'autre. Mais je dis plus : elles sont grandement inégales en consistance dans la pensée du poète lui-même.

1. — Pour ce qui est de la raison qui détermina la croisade, du dessein auquel elle répondit, Mistral se trompe, quand il distingue entre le but « ostensible » ou « prétexte », qui aurait été le salut de la religion et le but réel qui aurait été la guerre de race et la conquête. Le but ostensible fut le but réel et ce fut un but purement religieux. L'initiative de la croisade vint de l'Église et de l'Église seule. « L'Église, dit nettement un historien catholique, en doit porter seule la responsabilité ¹. » Ce fut le pape qui appela la

1. *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, article : *Albigeois*.

chrétienté aux armes contre les hérétiques du Midi. Le roi de France, invité par lui à prendre la tête du mouvement, s'abstint.

Dira-t-on que la situation réelle de la religion dans le Midi ne réclamait pas ce recours à la force et que l'Église aurait pu y maintenir son règne par des moyens plus doux ? C'est la position qu'adopte (implicitement) Mistral. Elle est assez difficile à soutenir en présence des données de l'histoire. Les moyens doux, l'Église en usait largement depuis plus d'un demi-siècle et ils ne lui réussissaient pas. Prédications, missions, fondation d'ordres, action personnelle auprès des princes et des éléments sociaux influents, réformes du clergé, rien n'avait pu arrêter les progrès de l'hérésie. Ce qui était aussi inquiétant que l'hérésie elle-même, c'était les facilités offertes à sa diffusion par la demi-connivence des princes, que tentait l'appât des biens ecclésiastiques, et par l'état d'esprit d'une élite sociale en perpétuel contact avec les savants Juifs et Arabes qui vivaient nombreux aux rives de la Méditerranée et y répandaient le mépris du christianisme. Dans le peuple, cette influence se traduisait par la dérision à l'égard des prêtres et des moines, les violences contre leurs personnes, le pillage des couvents, l'abandon du culte. Les témoignages à cet égard sont multiples et presque unanimes ; je ne saurais que renvoyer aux historiens qui les ont réunis, notamment à Luchaire, le plus récent et, si je ne me trompe, le plus complet de tous. Mais je ne crois pas que ceux qui voudront bien s'y reporter puissent repousser la très grande probabilité historique de l'affirmation suivante : au commencement du XIII^e siècle, l'Église

se trouvait sous une très proche menace de ruine dans les provinces méridionales et, après l'échec de son action directe sur les consciences, il ne lui restait d'autre ressource qu'une répression matérielle, conforme au droit de l'époque, pour empêcher que ces provinces ne sortissent de la communauté catholique, comme devaient en sortir, trois siècles plus tard, l'Allemagne et l'Angleterre. Il ressort de là que pour s'ériger en ennemi de la croisade, de la croisade, dis-je, considérée dans son principe, son intention, son but, pour en condamner et en détester l'entreprise, il faut être de ceux qui pensent que la rupture générale du Midi avec la communauté catholique eût été un bien. S'il y a quelqu'un qui n'ait point pensé de la sorte, c'est Frédéric Mistral.

La question est pour les croyants une question de foi. Mais elle est pour tout le monde une question d'histoire et de critique. Il n'est pas besoin d'agiter à ce propos le problème de la valeur absolue et universelle du catholicisme. Il s'agit d'apprécier, en fait, ce que la civilisation eût gagné ou perdu à voir, au XIII^e siècle, le catharisme et le valdisme se substituer au catholicisme, comme religion du Midi. La réponse ne saurait être douteuse pour aucun esprit éclairé. La dogmatique et la morale des Cathares étaient en elles-mêmes quelque chose de très inférieure à ce qu'enseignait l'Église. D'origine probablement manichéenne, affirmant l'existence éternelle des deux principes du bien et du mal, la dogmatique présentait ses affirmations avec un simplisme grossier et cru, auquel il est absolument impossible de ne pas préférer la savante et minutieuse élaboration intellectuelle qui caractérise la théologie catholique.

La morale offrait un mélange de fanatisme et de laisser-aller, d'inhumanité et de relâchement qui offensait la nature d'un côté, tout en lui lâchant la bride de l'autre, et ne supportait pas davantage la comparaison avec la morale du catholicisme. Quant à l'hérésie des Vaudois, la provenance et la doctrine en étaient différentes. Cependant elle faisait bon ménage avec le catharisme, ou, pour mieux dire, elle faisait avec lui cause commune ; les populations ne distinguaient guère l'une secte de l'autre ; leurs fortunes furent les mêmes. C'est qu'elles avaient en commun une grande prétention qui constituait leur caractère le plus saillant et celui par où elles exerçaient le plus de séduction sur les esprits religieux : la prétention de ramener le christianisme à son esprit « primitif ». Triste et ruineuse chimère qui a joué de tous temps un grand rôle dans l'histoire des querelles religieuses et dont il importe de comprendre la véritable signification, la véritable portée.

Le prétendu dessein de restaurer le type « primitif » du christianisme a pu être professé et affiché de bonne foi ; il n'a jamais été, de la part des sectaires qui se le sont proposé, que le dessein de séparer le christianisme de tous les éléments de la civilisation hellénique et romaine qu'il s'est incorporés, non pas, comme on le dit trop, au cours de son développement historique, mais, pour autant du moins qu'il l'a pu, dès ses premiers pas, dès les temps de ses premières organisations. Le christianisme « primitif » des hérétiques n'a jamais été qu'un christianisme, non pas épuré, mais appauvri en son essence par des demi-barbares qu'offusquaient, que scandalisaient, l'abondance d'humanisme de l'Église, sa traditionnelle

amitié pour les lettres et les arts et la magnifique part qu'elle leur a faite dans son culte. Voilà ce qui menaçait de conquérir la Provence et ce qui, s'il y eût réussi, eût abouti à la priver de la meilleure part de son héritage gréco-romain. Cette observation constitue par elle-même un jugement assez fort et assez décisif.

Il est vrai que certains historiens, ou plutôt certains rêveurs, sans éprouver personnellement de tendresse pour les hérésies méridionales, s'y sont pourtant montrés favorables. Leur idée, c'est que le succès de l'hérésie eût ruiné l'autorité de l'Église et que la défaite de l'Église eût favorisé, en dernier ressort, l'épanouissement de la libre pensée et du rationalisme philosophiques. Naïve illusion ! L'hérésie s'adressait aux masses, tandis que le rationalisme philosophique est un état d'esprit qui ne saurait exister réellement que chez un petit nombre d'hommes. Et ce n'est que chez un nombre plus petit encore qu'il laissera tout à fait intacte la qualité des sentiments et des mœurs, laquelle, dans l'immense majorité du genre humain, a toujours été dans la dépendance du sentiment religieux. Il y avait vraisemblablement quelques-uns de ces hommes dans le Midi du XIII^e siècle, bien que les causes qui en ont relativement augmenté le nombre dans les temps modernes, et dont la principale est le progrès des sciences de la nature, n'existassent pas alors. Il y en a eu pendant tout le moyen âge. Mais à quels mécomptes ils se seraient exposés, si, l'hérésie triomphant, ils avaient voulu profiter de la chute de l'Église pour répandre leur philosophie dans les foules ! Dans les portions les meilleures, cette philosophie eût perdu, si j'ose ainsi dire, toute

sa pureté intellectuelle et se fût traduite en quelque forme de mysticisme nouveau qui, n'étant gouvernée par aucune autorité, réglée par aucune expérience, se fût révélée pleine de désordre. Dans les autres, elle eût été interprétée comme une autorisation donnée à la licence des mœurs, à la liberté de la vie. La disparition de l'autorité de l'Église eût entraîné avant tout une anarchie de fermentation religieuse qui, après avoir été tolérée, fût devenue tyrannique, à son tour, eût provoqué la résistance armée, suscité la guerre civile. De toute manière et quelque hypothèse que l'on fasse, la guerre était le mal que le développement excessif de l'hérésie devait engendrer. Ce mal se produisit sous la forme de la croisade.

Principiis obsta.

Tout cela, Mistral serait nécessairement arrivé à le penser, en vertu de ses sentiments les plus généraux, s'il avait regardé de près les problèmes que soulevaient ses paroles. Tolérant en matière de religion, comme tous les hommes raisonnables de son siècle, non par amour d'une diversité stérile, mais par sagesse pratique et amour de la paix, épris comme tout bon citoyen, tout bon Français doit l'être, de concorde et de tranquillité religieuse, il avait l'âme entière du côté de la tradition catholique. Sa sensibilité, sa conception de la vie, la qualité de son génie et de son art avaient mille liens intimes avec cette tradition. Un Mistral cathare, vaudois ou protestant, est une contradiction dans les termes, comme *l'hircocerv* de la scolastique. Une Provence non catholique n'eût pas produit un Mistral. Elle n'eût pas été la Provence. Si le poète a fletri la croisade qui avait conservé le Midi au catholicisme, c'est par l'effet d'un malentendu.

2. — Malentendu trop explicable hélas ! et qui tient au défaut d'une distinction absolument nécessaire à établir entre le droit et le fait, entre l'intention qui fit ordonner la croisade et la manière dont cette intention fut exécutée, entre le but (qui fut atteint) et les résultats qui, en raison des épouvantables excès des croisés, dépassèrent infiniment ce but. C'est ce second point qui a voilé le premier aux yeux du poète et qui lui a fait un peu perdre de vue les propres responsabilités des Méridionaux dans la tempête qui fondit sur eux. La constatation de son erreur d'optique ne détruit pas la valeur de son jugement. Elle en limite, elle en précise la portée. Elle la restreint aux faits. Ce jugement ne vaut point, par rapport aux raisons de la guerre. Il est la vérité même quant à la façon dont la guerre se développa et fut poussée furieusement au delà du cercle que lui traçaient ces légitimes raisons. Considérée sous cet aspect et prise, si j'ose dire, à partir de ce point, la croisade albigeoise est une des grandes horreurs demeurées dans la mémoire des hommes.

Qu'avait voulu le pape ? Une répression modérée, proportionnée strictement à ce qui était nécessaire pour décourager les hérétiques et maintenir dans la fidélité religieuse des princes mal entourés, sceptiques ou négligents. Il n'avait certes rien médité contre les populations méridionales en général ni contre les droits de leurs maisons souveraines. Mais c'est ce dont il ne fut pas tenu compte et cette désobéissance à ses desseins, contre laquelle il se vit à peu près impuissant, fut la grande amertume de son pontificat. La guerre tourna tout de suite de telle sorte que, si elle détruisit ce qu'il s'était proposé de détruire, elle parut surtout

poursuivre la radicale destruction de ce qu'il avait bien entendu ménager et laisser vivre. Il serait vain d'incriminer dans sa masse l'armée de soldats et de moines qui descendit les rives du Rhône sous le commandement de Simon de Monfort, comte de Leicester. Cette armée comprenait toutes sortes d'éléments, depuis ceux qui avaient pris la croix sous l'impulsion d'un vrai zèle pour l'Eglise jusqu'à ceux qu'avait attirés surtout l'appât de pillages et de massacres rémunérés d'indulgences. Il dépendait de l'esprit du chef de faire que la forme et la direction de la guerre se modelassent sur les bons mobiles plutôt que sur les mauvais. Cet esprit corrompit tout. Grand capitaine, avide de proie, Simon de Monfort vit dans l'entreprise dont la conduite lui était échue une occasion de faire sa fortune. Son ambition transforma ce qui devait être une expédition de police religieuse en une expédition de conquête à son profit personnel et au profit de ses lieutenants. Il voulut se rendre maître du Midi et substituer sa dynastie étrangère à la dynastie nationale des comtes de Toulouse. Pour réaliser ce dessein, le brûlement de quelques douzaines d'hérétiques et l'établissement de l'Inquisition n'auraient pas suffi. Il fallait désoler, humilier, désespérer les peuples, s'attaquer à tous les signes de leur indépendance. La guerre prit un caractère de dévastation. La législation appliquée aux hérétiques fut beaucoup plus dure que celle qu'approuvait Innocent III. Catholiques et hérétiques furent confondus dans les massacres. Le sac de Béziers en est le plus affreux exemple. Partout fut poursuivie la destruction des villes et des châteaux. Le tableau du poète est parfaitement vrai. Nous ne pouvons qu'être « émus dans notre sang » en

lisant ces récits. Et puisque c'est le désir d'identifier le comte Séveran qui nous a induit en cet aperçu historique de la croisade albigeoise, nous pouvons, pour une bonne part, identifier Séveran avec Simon de Monfort, conçu moins comme un personnage particulier que comme le type du reître se ruant à la curée des belles terres du Midi et trouvant une brutale joie à faire le malheur d'une race plus humaine et plus fine que la sienne. Par lui, cette race expie le tort qu'elle a pu avoir d'oublier combien une collectivité court le risque de l'esclavage, quand dans l'abandon au plaisir de vivre elle néglige de se ceindre les reins, de garder le glaive à portée de son bras et de surveiller convenablement l'action des idées.

Ces immenses calamités eurent un grand résultat moral. Elles réveillèrent dans tout le Midi le sentiment de nation et de race. A l'exception d'une partie du clergé, toujours dominée par la haine de l'hérétique et qui s'était trop mêlée à la répression pour espérer merci en cas d'un retour de fortune, l'unanimité patriotique s'affirma contre l'envahisseur avec une telle énergie qu'il apparut à tous que, quoi qu'il advint, sa conquête était précaire. La résistance s'organisa, moralement soutenue par le Saint-Siège qui ne cessait d'agir par son légat pour refréner les débordements de Simon de Monfort et lui rappeler avec sévérité les justes bornes de sa mission. Elle aboutit à la formation d'une ligue de tous les princes du Midi, ayant à sa tête le roi d'Aragon, Pierre II, cousin germain du comte de Toulouse, Raymond VI. La lutte s'engagea. A la façon dont elle commença pour les Méridionaux, écrasés par Monfort dans la célèbre

bataille de Muret (12 sept. 1214)¹, on put croire à la ruine définitive de leurs espérances. Monfort rentra dans Toulouse en triomphateur et le concile de Latran, en dépit de la résistance personnelle d'Innocent III, toujours sympathique aux dynasties nationales du Midi et au sentiment des peuples, lui confirma solennellement la possession du comté. Mais ce triomphe et cette investiture gardaient trop le caractère d'une œuvre de violence pour avoir un effet durable. Deux ans après, le jeune Raymond VII avait repris tous ses États y compris sa capitale, le Midi avait reconquis ses princes. Ce succès ne pouvait lui-même être qu'éphémère, parce que les événements avaient créé une situation sans issue. D'une part, il était impossible d'imposer au Midi une dynastie étrangère, haïe des peuples et associée au souvenir de leurs plus cruelles souffrances, de leurs plus odieuses humiliations. D'autre part, la condition d'une dynastie autochtone et populaire, mais profondément compromise par ses vieilles faiblesses pour l'hérésie et frappée de déchéance par les décrets romains, ne se trouvait pas plus favorable ni plus facile à soutenir. Du moins cette restauration momentanée, due à la fidèle énergie du sentiment avec lequel le Midi avait soutenu ses chefs naturels, au milieu des plus terri-

1. A propos de Muret on lit dans l'ode admirable *Aux poètes catalans* : « De Pierre d'Aragon, frères, il nous souvient bien : — suivi des Catalans il vient comme le vent — branlant sa lame bien pointue. — Le nombre et le destin accablent le bon droit... » Ce dernier trait n'est pas exact. A Muret, l'armée méridionale avait une très grosse supériorité de nombre. Mais la supériorité d'organisation et de commandement était chez l'adversaire.

bles épreuves, eut-elle l'heureux effet de relever sa fierté abattue et, pour ainsi dire, de le rendre moralement à lui-même, autant qu'il était possible au sortir d'une telle tourmente. Lorsque intervint le grand arbitre qui était seul capable, dans l'état des choses, de dénouer la crise, celui qui s'était réservé au cours de ces événements et allait en recueillir d'autant plus sûrement les fruits, celui pour qui, selon l'expression de Luchaire, « tout le monde avait, sans le savoir, peiné, souffert, lutté », je veux dire le roi de France, ce ne fut pas un Midi abaissé, flétri, abandonné de lui-même qu'il annexa à sa couronne, mais un Midi qui, sous les blessures d'un long combat, pouvait encore relever la tête et contracter un lien d'égal à égal avec les autres provinces du pays dans lequel il allait entrer.

3. — Mistral exprime le regret que « la fusion soit allée au delà de l'état fédératif ». Arrêtons-nous à ce mot : il serait grave, si nous en pressions le sens et en tirions toutes les conséquences. Mais c'est ce que nous ne devons pas faire, sous peine de trahir la véritable pensée du poète.

Pris à la lettre, son regret équivaldrait à une mise en question de toute l'histoire de France, à une protestation rétrospective, sinon totale, du moins partielle, contre l'œuvre de Louis XI, de Richelieu, de Colbert, de tous les grands créateurs du corps national français, unanimes à concevoir ce corps, non comme une fédération d'États, mais comme une agrégation de provinces et de pays sous la souveraineté d'un État unique. Nous avons déjà trouvé l'occasion de dire qu'il n'y aurait rien de moins justifié qu'une telle protestation, quel que fût le bon sentiment d'où elle s'ins-

pirât. Le mode selon lequel s'est fondamentalement constituée et a puissamment existé pendant des siècles une aussi grande et aussi belle chose que la France ne peut être jugé d'après tel mode de constitution et de vie, supposé supérieur, que l'imagination construit et y substitue après coup. Nul ne peut dire en effet si ce dernier eût été possible et capable d'existence. Mais aussi Mistral n'a-t-il point donné réellement dans ce genre de vides hypothèses. Ce qu'il a eu en tête est autre chose. La souveraineté, parfaitement assurée, de l'État laisse une grande marge au développement d'institutions sociales et locales autonomes qui limitent par rapport aux intérêts variés des groupes sociaux et des régions l'action souveraine de la puissance politique. Ces institutions forment la base des véritables libertés publiques, que leur nature même rend susceptibles de bien des degrés divers. Elles peuvent être favorisées, fleurir, atteindre à un riche épanouissement, comme elles peuvent être refoulées et brimées, languir et dépérir, l'unité et l'autorité de l'État étant, dans les deux cas, sauvées et intactes. C'est à cette zone où se produisent le plus et le moins, les hauts et les bas des libertés publiques, que s'applique la pensée de Mistral. C'est à la question de ces libertés et spécialement des libertés du Midi qu'elle se rapporte, nullement à la question des fondements de l'unité nationale. Il appelle « fédératif » l'état de choses où ces libertés auraient un développement satisfaisant. Le mot est impropre et, encore une fois, dangereux. Mais l'imagination du poète le choisit à cause de son beau relief, pour signifier que, dans cet état, les éléments originaux du composé national apparaîtraient dans la variété de

leurs qualités particulières, dans l'énergique et féconde détermination de leurs types propres, et non pas noyés dans la morne et stérile uniformité d'une centralisation oppressive et mesquine, d'un étatismisme touche à tout. S'il évoque avec amour la splendeur de vie et les fières institutions de l'ancienne Provence, deux siècles avant son incorporation au royaume, ce n'est pas pour discuter la forme dans laquelle s'est accomplie cette incorporation, devenue nécessaire ; c'est pour tracer aux générations provençales modernes l'idéal du haut devoir que le souvenir d'un tel passé leur impose à l'égard de la Provence et de la France à la fois ; c'est pour montrer à la France moderne le prix de ce qu'elle possède et le surcroît de prospérité et de gloire qu'elle en pourrait tirer, avec des institutions qui en favoriseraient davantage l'essor : « Vois, grande France, ce que fut notre Provence lumineuse, quelle splendeur elle pourrait reprendre parmi les joyaux de ta parure. »

*Alor i'avié de pitre et d'aspre nouvelun :
La republico d'Arle, au founs de si palun
Arresounavo l'empeiraire...*

Alors dans les poitrines montait un renouveau : — la république d'Arle, au fond de ses marais, — parlait en face à l'Empereur : — et celle de Marseille, dans l'âge féodal, — se parait de cette devise : — que tous les hommes sont des frères.

*Alor, avian de Conse, et de grand ceitadin
Que, quand sentien lon dre dedin
Sabien leissa lou rei deforo.*

Nous avons des Consuls et des grands citoyens, — qui,

quand le droit était dedans, — savaient laisser le roi dehors¹.

C'est ce que j'appellerai du platonisme historique, entendant par là, non pas un vain idéalisme qui peuple à son aise le passé d'imaginaires Salentes, mais, au contraire, le fait de choisir dans les plus beaux moments d'une histoire les traits par lesquels ils furent réellement beaux et de dégager ces traits du mélange toujours impur de la réalité complexe, afin de nous proposer des exemples à suivre.

Ce que Mistral déplore dans l'état moderne de son pays a été, quant à l'essentiel, défini plus haut. Cela ressemble fort à ce qu'ont déploré tous les grands critiques des institutions issues de la Révolution et de l'Empire, Joseph de Maistre, Auguste Comte, Le Play, Proudhon (à bien des égards), Taine, Renan et d'autres : guerre radicale et systématique à toutes les organisations sociales traditionnelles au profit d'une prétendue émancipation de l'individu, laquelle n'est, en réalité, pour lui que la perte de ses soutiens naturels et le laisse affaibli, désorienté au sein d'une société énorme, sans cohésion, dispersée infiniment; affaiblissement de la famille et de l'hérédité par l'individualisme démesuré du Code civil; invasion universelle de l'administration publique dans les affaires; méconnaissance des variétés naturelles de la France, et des besoins variés qui y correspondent; nivellement général de la vie sous l'autorité d'un État hostile à tous les milieux où règne un esprit d'indépendance et aux traditions qui l'entretiennent. Voilà les plus caractéristiques des griefs,

1. Ode « Aux poètes catalans ».

d'ailleurs bien connus et cent fois développés, qu'ont élevés ces maîtres, non pas comme leurs irréductibles adversaires le prétendent, en s'inspirant d'un aveugle esprit d'asservissement au passé, mais en observant l'appauvrissement de la substance nationale peu à peu produit par ces principes et ces pratiques contraires à la saine physique des nations. Ce qu'ils ont établi sous forme théorique, Mistral l'a fait voir en tableaux et images poétiques. Ce qu'ils ont considéré par rapport à l'ensemble de la France, il l'a particulièrement discerné et senti dans la vie de sa province. Mais il l'a exprimé d'une manière si large qu'elle est déjà, par elle-même, une généralisation.

Moi, je sais une comtesse — qui, de sang impérial, — en beauté comme en noblesse, — loin ni haut ne craint personne ; — et pourtant une tristesse — voile l'éclair de ses yeux.

Elle avait cent villes fortes, — elle avait cent ports de mer ; — l'olivier devant sa porte — jetait ombre douce et claire ; — tout fruit que porte la terre — était en fleur dans son parc.

..... Tout le jour elle chantait — au balcon, sa belle humeur ; — et chacun grillait d'envie — d'en ouïr quelque rumeur, — car sa voix était très douce — et faisait mourir d'amour.

Maintenant une ombre voile cette radieuse figure.

Car sa sœur d'un autre lit, — pour avoir son héritage, — l'a enfermée dans le cloître, — dans le cloître d'un couvent — qui, comme une huche, est clos — d'un Avent à l'autre Avent.

Là les jeunes et les vieilles — sont vêtues pareillement — d'un voile de blanche laine — et d'un habillement noir ; — là aussi la même cloche — règle tout communément.

En ce lieu, plus de chansons, — mais sans cesse le missel; — plus de voix joyeuse et nette, — mais universel silence : — rien que des saintes-nitouches — ou des vieilles à trois dents.

Cette « sœur d'un autre lit » c'est, dis-je, la réglementation niveleuse et étouffante d'un État qui envahit tout dans la société. Et c'est aussi ce joug de l'État que nous pouvons reconnaître personnifié dans le mari d'Estérelle. La doctrine provençale de Mistral signale aux provençaux deux bêtes noires : Simon de Monfort et l'étatisme jacobin.

La signification allégorique de Séveran se rapporte à l'un et à l'autre. Et l'on comprend maintenant pourquoi ce personnage, conçu en dehors de toute détermination précise d'époque, est matériellement composé de traits dont les uns sont du moyen âge, les autres de la fin du xviii^e siècle.

4. — Il nous reste à relever dans la doctrine de Mistral une idée importante et remarquablement formulée au sujet des conséquences de la guerre albigeoise. « Ce qui fut soumis, dit-il, ce fut moins le Midi, matériellement parlant, que l'esprit du Midi. »

Rien de plus vrai. Les longs malheurs de la croisade produisirent dans le Midi un profond changement d'esprit et de mœurs qui se manifesta par la décadence rapide de la poésie provençale. Cette poésie, naguère si éclatante, ne tarda pas à s'éteindre : ce qu'elle était accoutumée de chanter dépérissait. Les sentiments dont s'inspirait le lyrisme des troubadours, goût ardent de la vie et de l'aventure, ivresse du plaisir, ferveur et folie amoureuse, culte à la fois sensuel et platonique de la beauté, exquise sensibilité aux attraits de la nature printanière, passion des gais

devis, des assemblées et des fêtes, ces sentiments, ces thèmes brillants, heureux, joyeux, si appropriés au luxe des ornements et à la grâce des paroles, n'auraient plus eu de raison d'être dans une société soumise à de terribles épreuves qui n'avaient rien épargné. Ils auraient détoné deux fois dans un milieu attristé par l'invasion des missionnaires et désolé par les exactions des reîtres. Les générations nouvelles passées par l'école de Simon de Monfort durent avoir l'impression que des siècles s'étaient écoulés depuis le temps où florissaient ces beaux jeux. L'expérience des calamités imprimait à leurs pensées un cours bien différent et plus grave; le « gay-savoir » faisait place à la réflexion morale et religieuse. La suprême manifestation de la poésie provençale fut une éclosion de lyrisme mystique, principalement consacré à la Vierge, qui prenait la place de la « Dame » toute profane des troubadours et était louangée à peu près sous les mêmes figures. Cette éclosion fut faible et éphémère : la sève naturelle et vivace n'y était plus. D'ailleurs, la langue elle-même, malgré ce pieux emploi tardif, était devenue suspecte à l'Église. L'Inquisition apportée dans le Midi par les croisés, sans aller jusqu'à en proscrire l'usage, ne la voyait pas de très bon œil. Elle avait trop servi à l'expression de cet esprit libertin et de ces brocards anticléricaux dont le succès, plus encore peut-être que celui de l'hérésie, avait alarmé Rome. Mais ce qui avait en ce sens beaucoup plus d'influence, c'était le fait historique d'immense portée qui venait de s'accomplir et avait été le résultat définitif de la croisade : le Midi tiré de son isolement relatif et ouvert de toutes parts à la pénétration de la grande puissance française. L'ascendant

politique, engendré, non par la conquête, mais par l'intervention pacificatrice et conciliatrice du roi de France, eut cet inévitable effet de substituer le français, comme langue savante et littéraire, à la langue de la Provence.

O fleurs, vous étiez trop précoces! — Peuple en sa fleur, l'épée trancha — ta floraison! Et toi, clair soleil du Midi, — tu dardais trop vif! les orages — s'agglomérèrent. Détrônée, — mise nu-pieds et bâillonnée, — la langue d'Oc, pourtant fière comme toujours,

S'en alla vivre chez les pâtres — et les marins... A son malheur, — gens de terre et de mer sommes restés fidèles. — Brune aujourd'hui, elle rame et laboure; — mais la Nature est son palais, — pour couronne elle a les étoiles, — et pour miroir les ondes et pour rideau les pins.

(*Calendal*, chant IV.)

Ce n'était pas la mort, mais le sommeil, puisque *Mireille* est là. Cependant, ce sommeil a-t-il tant duré? Et s'il est entièrement vrai que « l'esprit du Midi » ait reçu des événements religieux, militaires et politiques du XIII^e siècle, un terrible coup, peut-on dire que cet esprit ait attendu jusqu'au XIX^e siècle et jusqu'à la renaissance félibréenne pour se réveiller et jouer à nouveau son rôle dans l'histoire? Il n'y aurait pas de plus grande erreur. L'esprit du Midi a dépouillé les formes particulières sous lesquelles il apparaissait dans la littérature des troubadours; mais il est rentré en action sous une forme plus générale, et c'est ainsi qu'il a constitué un des éléments essentiels de la belle civilisation de la France, telle qu'elle s'est reflétée dans sa littérature classique. Cette civilisation, cette littérature sont du Midi autant que du

Nord. A vrai dire, elles le sont plus. Supposons que, l'histoire ayant suivi une direction différente, la poésie provençale eût continué de vivre. Cette poésie, bien que supérieure pour la forme, la politesse, l'art, à la poésie du Nord français, à la même époque, était cependant, comme celle-ci, une poésie médiévale, étrangère à la discipline, au grand naturel, à la souveraine simplicité de l'art antique. Quand, au xvi^e siècle, les plus merveilleux monuments de cet art furent révélés à l'Europe, que serait-il advenu de cette littérature provençale, dont nous prolongeons par hypothèse la vie jusqu'à ce moment ? Elle en eût subi l'influence irrésistible, comme l'a subie la littérature de la langue d'oïl, elle en eût reconnu et reçu les lois. Ce qui fût résulté d'une telle fusion, nous n'avons d'autre indice, pour l'imaginer, que les chefs-d'œuvre de Mistral, moderne continuateur des troubadours et élève de l'antiquité. Mais cet indice est très significatif. Il nous prouve qu'un xvi^e ou un xvii^e siècle provençal n'eût pas été infiniment différent pour le fond du génie, la conception de l'art, le sens de la beauté, de ce qu'ont été un xvi^e et un xvii^e siècles français. La distance de l'un et de l'autre par rapport à un esprit et un art germaniques eût été sensiblement la même. S'il fallait penser autrement, comment expliquer que le Provençal Mistral se soit formé auprès des maîtres français ? Il a été, dis-je, l'élève des anciens ; mais s'il l'a été directement, il l'a été aussi par l'intermédiaire des maîtres français. L'affinité de ses créations avec les créations classiques de la France est profonde. Il y a beaucoup plus près d'un vers de Malherbe à un vers de Mistral que d'un vers de la *Chanson de Roland* à un vers de Malherbe.

Entre notre auguste et rude épopée du XI^e siècle et Malherbe, la douce et harmonieuse influence méditerranéenne, l'influence de l'humanisme universel a passé. Mistral n'aurait pu, comme il l'a fait, emprunter aux maîtres français le fond de sa poétique, si la poétique française n'avait été, dès la Renaissance, orientée vers cet idéal de sonorité, de pureté, de clarté, de rythme et d'harmonie que les langues méridionales portent, pour ainsi dire, en elles-mêmes.

VI

Croirait-on que l'ensemble d'idées que je viens de parcourir et qui s'exprime dans la donnée allégorique de *Calendal*, dans l'*Ode aux poètes catalans*, et dans la pièce lyrique intitulée *la Comtesse*, ait pu donner lieu au plus pénible des malentendus? Mistral fut accusé, sinon de desseins, tout au moins de tendances séparatistes. L'accusation fut portée par Eugène Garcin dans un livre qui parut en 1867 et provoqua quelque rumeur: *Français du Nord* et *Français du Midi*. Depuis, elle n'a cessé de reparaître dans la presse, sous des formes plus ou moins atténuées et voilées, à l'occasion des manifestations importantes du Felibrige. Elle n'a jamais trouvé grand crédit, parce qu'il suffit d'un peu de cœur et de bon sens pour en sentir la profonde fausseté. Mais elle existe et il y faut répondre. Le lecteur qui a vu les textes pris à partie par les ennemis du poète aura de lui-même senti l'immense disproportion entre les légères imprudences ou inexactitudes de formulaire qu'on y peut relever et le crime moral imputé à un grand homme. Il sera heureux d'entendre de la

bouche du grand homme les hautes et claires paroles qui l'en défendent. Que dis-je ? Défendre Mistral contre le grief de séparatisme en citant les affirmations de son patriotisme français serait presque injurieux, si l'on s'en tenait là. Ce qui importe, c'est de montrer en Mistral un puissant créateur de patriotisme français, un des maîtres qui ont rendu le plus sensibles à l'intelligence et au cœur des générations livrées à son influence les raisons du sentiment national français et par là contribué le plus à protéger ces générations contre les infiltrations délétères de l'internationalisme sous toutes ses formes.

Dès son début dans la carrière, dans l'*Almanach provençal* de 1855, il terminait sur ces mots un petit résumé de l'histoire de l'ancienne Provence, à l'usage du peuple :

Le dernier et le meilleur de nos rois fut le bon roi René. Après avoir rendu nos pères aussi heureux que possible, il ne crut pas pouvoir nous octroyer de plus grand bienfait que de léguer la Provence à la France dans son testament. Voilà qui fut à coup sûr une bonne chose. C'est donc depuis la mort du roi René, en 1481, que nous sommes véritablement Français. Pussions-nous le demeurer longtemps ! Puisse la France régner longtemps et longtemps le drapeau français resplendir sur toute la terre !

Dans *Mireille*, le poétique tableau de l'histoire provençale fait par les Saintes Maries s'achevait sur ces sublimes et célèbres strophes :

Comme toute chose caduque, — l'oubli bientôt cacha nos tombes. — La Provence chantait et s'écoulait le temps ; — et, comme au Rhône la Durance — vient à la

fin perdre son cours, — le gai royaume de Provence — dans le sein de la France à la fin s'endormit.

France, avec toi conduis ta sœur ! — dit son dernier roi, moi j'expire. — Dirigez-vous ensemble là-bas vers l'avenir — à la tâche qui vous appelle... — Tu es la forte, elle est la belle : — vous verrez fuir la nuit rebelle — sous la double splendeur de vos fronts réunis.

Dans un autre endroit de l'*Almanach*, il faisait sienne la devise d'un de ses confrères en Félibrige, Félix Gras :

J'aime ma province plus que ta province, — j'aime mon village plus que ton village, — j'aime la France plus que tout.

La narration épique du *Tambour d'Arcole* n'est-elle pas une des plus fortes et des plus mémorables images dans lesquelles les poètes aient su inscrire le patriotisme des armées républicaines ? Ne fallait-il pas avoir une cocarde dans le cœur pour inventer cela ?

En 1870, qui a composé sur les malheurs de la patrie les plus beaux poèmes ? Un grand juge de la littérature va nous l'apprendre : « Il est à remarquer, a dit Michel Bréal, répondant aux craintes, sincères ou insincères, de ceux qui voient dans la conservation des dialectes provinciaux un danger pour le sentiment français des populations, il est à remarquer que les seules bonnes poésies parues en France pendant la guerre de 1870-1871 sont en provençal, en breton, et en dialecte alsacien. » Les poésies provençales auxquelles il est fait allusion sont le *Psaume de la Pénitence* et le *Rocher de Sisyphe* recueillis dans les *Iles d'or*. L'éloquence funèbre de l'une, l'amère énergie de l'autre sont incomparables.

C'est ce poète, si puissamment inspiré par l'amour de la France, que l'on osa dire peu Français dans son cœur. De qui venait cette calomnie ? De bons Français, je n'en doute pas, mais de bons Français animés d'un sectarisme jacobin, dont Mistral était l'adversaire profond. Il n'eût pas contesté, lui, leur patriotisme personnel. Mais, par de grands traits poétiques plus efficaces et persuasifs encore que de fortes démonstrations théoriques, il montrait l'erreur meurtrière de leur système. Il montrait que l'application un peu prolongée de ce système ne pouvait qu'engendrer la ruine nationale et, en fin de compte, la destruction du sentiment national. Il montrait que les libertés sociales et régionales dont le jacobinisme se propose la radicale abolition sont les véritables nourricières de ce sentiment, parce qu'elles sont les véritables éléments constitutifs de la nationalité. Il le faisait voir par l'exemple particulier de la Provence et de ses libertés nécessaires et ce fut là toute la base de l'accusation de séparatisme. Ce fut l'exposé même des raisons qui fondaient, à ses yeux, le patriotisme, qui le fit accuser d'aspirations séparatistes.

Ainsi le Félibrige, enfant de la Provence, — réveillait en chantant le Midi endormi ; — et des brins d'olivier que la Durance pousse — il couronnait gaiement les joies et les souffrances — du peuple, son ami.

Au peuple il apprenait la grandeur des ancêtres ; — il lui sauvait sa langue et son nom ; lui faisait — respecter les coutumes, honorer les croyances ; — *de la patrie enfin était comme le prêtre*, — et il la bénissait.

Tel le soleil de juin qui adoucit les fruits âpres, — ainsi le Félibrige, tempérant les querelles — de l'âpre politique.

attiseuse de haines, — pour la France faisait croître des patriotes, — ardents pour leur pays.

Et pourtant, tout à coup, formidable, un orage — contre nous se déchaîne : un sombre tourbillon — d'anathèmes, de cris et d'insultes brutales — tonne et crève... Aïe ! aïe ! aïe ! barque du Félibrige, — où t'abriteras-tu ?

Cet orage, c'était la campagne déchaînée par le livre d'Eugène Garcin. Le poète y répondait avec une fierté douloureuse, en maintenant l'unité et la solidarité de ce que la sophistique de ses ennemis dissociait et mettait en opposition. Ils avaient voulu faire de ce « réveil du Midi » un sujet d'alarme pour le patriotisme français. Mistral répliquait qu'en réveillant le Midi, il « faisait croître des patriotes pour la France ».

Arrêtons-nous à cette parole. Et, quoiqu'elle nous remette en présence d'idées déjà exposées quant à l'essentiel, ne nous refusons pas d'en développer le sens. Il en vaut la peine.

Pour que j'aime la France, moi, enfant du Midi, moi Provençal, Languedocien, Gascon ou Béarnais, il faut que je la connaisse. Il faut que je sache en quoi elle me touche, en quoi elle touche ce qui me touche. Toute connaissance est artificielle, verbale, on peut dire irréelle, qui ne part pas de quelque expérience familière et sensible à celui qui la reçoit, qui n'est pas rapportée à une telle expérience. Or, ce qui est sensible pour moi, c'est que je suis né dans un certain pays, grand ou petit, du Midi français. Un certain milieu provincial, plein de caractères qui le distinguent des autres milieux provinciaux français,

1. *A Madame Clémence Isaure, dans les Iles d'or.*

surtout d'outre-Garonne et d'outre-Loire, a enveloppé mes jeunes années et m'a communiqué ce premier fond d'impressions et d'habitudes ineffaçables qui demeureront toujours comme la substance de mon être moral, à moins que je ne me renie moi-même. Voilà ma patrie immédiate et naturelle. Elle peut n'avoir pas soixante kilomètres de long ni soixante de large. Je l'aime. Pour ne pas l'aimer, il faudrait que je n'eusse pas aimé mon père et ma mère. Mais la grande France, dont la capitale est si loin, en quoi est-elle ma mère ? En quoi ma patrie naturelle, celle qu'ont découverte sans enseignement les premières intuitions de mon cœur et de mes yeux, s'y rattache-t-elle assez intimement pour que remonte jusqu'à elle ma filiation ?

Par le raisonnement, je comprends qu'elle a besoin d'appartenir à un grand corps politique qui la protège et fonde sa sécurité. Cependant, cette vue de raison, cet argument d'utilité ne suffiraient pas pour entraîner ma totale affection, pour me faire répandre sur tout le corps de la France le sentiment de ferveur et de piété passionnée que j'ai pour ma terre natale. Il faut que je me représente comment leurs deux vies se sont associées, pénétrées, au point que chacune d'elles, séparée de l'autre, ne serait plus elle-même et aurait perdu une partie du souffle qui la soutient. Et je ne pourrais me représenter cela ni en sentir le prix sacré, si ne m'étaient également présents à l'esprit et au cœur les deux termes entre lesquels une telle union s'est produite, les deux patries qui se sont fondues de façon à n'en faire plus qu'une, indivisible à la fois et merveilleusement diverse. Je dois être instruit, non seulement sur la France en général, mais

sur mon pays propre, avoir un vif sentiment, une riche notion de ses traits distinctifs, de sa vie particulière, de son être historique. C'est de cette notion que je passerai aisément à celle de la France, dans laquelle je risquerais de me trouver un peu perdu, si elle m'était présentée sans aucun intermédiaire. Il ne faut pas confondre un enfant de l'Île-de-France avec un enfant du Midi. Le premier peut accéder de plain-pied à l'idée de la France, parce qu'il est né au centre même d'où est parti le grand mouvement circulaire qui a créé notre nation. Lui parler de la France, c'est lui parler de ses horizons les plus prochains. La France est, en quelque sorte, sa province. Mais, pour un Provençal ou un Béarnais, la France est un horizon supérieur vers lequel il doit être élevé par une gradation. Une idée de la France où ne figurent pas à leur place les choses, les gens, les souvenirs et l'atmosphère de chez lui, le dépaysera un peu, je le crains, et le dévouement auquel il se saura obligé vis-à-vis d'elle aura le caractère d'un commandement moral venu de trop loin, de trop haut et trop dépourvu de chaleur pour inspirer cet entrain et cette allégresse qui sont la note unique et nécessaire du véritable patriotisme français. Il faut que la France soit provençale pour le Provençal, béarnaise pour le Béarnais, comme elle sera bourguignonne pour le Bourguignon, en étant toujours la France. Nous n'avons pas, nous Méridionaux, été agrégés à la France à titre d'individus épars et qui n'auraient pas eu de patrie. Ce sont nos vieilles patries qui se sont incorporées à la France et en sont devenues des provinces, par des pactes que la nécessité ou des circonstances heureuses ont fait naître et qu'a

scellés l'amour. Ce sont des actes publics et solennels de nos provinces, Provence, Languedoc, Béarn, qui nous ont faits Français tous ensemble. C'est parce que nous sommes Provençaux, Languedociens ou Béarnais, que nous sommes Français. C'est en nous sentant profondément de notre terroir que nous nous sentirons Français, pas de nom seulement, mais d'âme et en réalité. La doctrine révolutionnaire, poussée à ses extrêmes conséquences, veut que la France n'ait commencé d'exister en droit que le jour de la fête de la Fédération, quand les Français, passant les uns avec les autres une sorte de contrat social à la Rousseau, se jurèrent de former à jamais une nation unique. Mais cette belle fête ne peut être raisonnablement comprise que comme la consécration de ce qui était, non comme la création d'un être national nouveau. Pour que des peuples se « fédèrent » (le mot est d'ailleurs impropre ici) il faut qu'ils aient des raisons d'expérience qui les y déterminent. Ces raisons, pour les peuples qui composent la France, c'était la longue et belle histoire qu'ils avaient vécue ensemble, l'histoire qui avait formé d'éléments si variés le corps politique de la France et sa personnalité morale. Quand le Pyrénéen disait au Flamand : « Je te donne mes montagnes » et le Flamand au Pyrénéen : « Je te donne mes plaines », il eût été monstrueux d'entendre que montagnes et plaines allaient être désormais mêlées et confondues ensemble, pour ne plus former qu'un chaos sans figure, où rien ne serait plus distingué que par des circonscriptions administratives. Non ! vivifier l'idée de la France, c'est vivifier l'idée de tous les pays de la France et particulièrement, au cœur de chaque

Français, l'idée de son pays natal. Que Mistral ait dit qu'en réveillant le Midi chez les Méridionaux, il y réveillait la France, c'est là, de toutes ses sentences, la plus salutaire et la plus profonde.

VII

C'est l'explication de *Calendal* qui nous a engagé en ce circuit un peu long à travers des idées de politique et d'histoire. Revenant au point de vue littéraire, nous devons bien reconnaître qu'un poème qui demande (et celui-ci ne peut vraiment s'en passer) tant de commentaires érudits n'est pas d'une venue absolument heureuse. Il apparaît très intéressant, à coup sûr, une fois que le sens en est dégagé. Mais il porte un certain défi aux lois naturelles de son genre. On lui préférera toujours, avec raison, les ouvrages qui se laissent goûter sans ce travail critique de l'esprit. *Calendal* (considéré du moins dans sa donnée la plus générale) a pour matière les idées et les théories du Félibrige. Il suffit de désigner cette matière pour faire entendre que le poète eût pu la traiter plus clairement et plus sûrement dans une de ces magnifiques harangues, comme il avait coutume d'en prononcer aux assemblées félibréennes. Ayant voulu la présenter sous la forme épique, il a recouru au procédé de l'allégorie, procédé dangereux dont je crois avoir montré, à propos du personnage d'Estérelle, la relative froideur et aussi la complexité d'application. Mais la complexité en est bien plus marquée encore en ce qui concerne le comte Séveran, dont l'identification légitime est si délicate à établir, ce qui ne contribue pas à donner

de la vie et du relief à cette figure. Pour *Calendal*, sa signification est aisée à saisir. Il personnifie l'esprit de la renaissance provençale, l'esprit des Félibres dévoués à la résurrection des libertés traditionnelles de leur pays, à sa prospérité, à sa gloire. Ce thème porte avec lui beaucoup plus d'animation. Aussi *Calendal*, bien qu'allégorique lui-même, a-t-il bien plus de réalité et de vie que les autres personnages de l'épopée.

Une différence à relever entre *Calendal* et des œuvres comme *Mireille*, *Nerte*, *le Poème du Rhône*, c'est que, dans celles-ci, on ne trouve pas trace d'imitations littéraires. Tout y semble directement puisé à la source de la nature. On sent, au contraire, dans *Calendal* certaines imitations dont la qualité archaïque est curieuse. L'affinité entre cet archaïsme et le caractère un peu artificiel de l'invention elle-même est évidente. J'ai noté dans le sentiment de *Calendal* pour *Estérelle* des traits imaginés sur le modèle de l'amour courtois, tel que le définissaient les troubadours. On discerne aussi une certaine influence de Dante, appelée, dirait-on, par le genre à la fois allégorique et moral du poème. Enfin les aventures de *Calendal*, notamment la bataille fantastique qu'il soutient seul contre Séveran et sa bande au XII^e chant, nous transportent en plein roman de chevalerie. Tout cela, dans un poème dont l'action est censée se passer au XVIII^e siècle et qui, en outre, exprime les revendications du Félibrige, forme une note assez conventionnelle.

Mais c'est beaucoup trop insister sur les réserves et les imperfections. Il est temps d'en venir aux beautés poétiques de l'ordre le plus élevé et le plus

brillant qui sont répandues dans *Calendal*. Ces beautés, qui égalent et passent peut-être celles de *Mireille*, se trouvent dans les épisodes. La compensation est surabondante ; car les épisodes occupent, au total, plus de place que ce qui tient à la suite même et à l'enchaînement de l'affabulation.

Je dis mieux. Malgré ce qu'offre de factice l'affabulation qui les unit, ces épisodes ne sont pas des morceaux sans lien, tant s'en faut. Ils ont un lien profond. Ils ont une certaine unité vivante qui produit entre eux un échange réciproque de rayonnements, dont chacun retire un surcroît de splendeur et de grâce. Ils ont une âme commune. *Calendal* n'est pas un poème un par son *idée*, qui se résout en un ensemble de doctrines historico-politiques extraordinairement intéressantes et émouvantes, mais incapables d'animer, telles quelles, un grands corps de poésie. *Calendal* est un poème un par le sentiment, la flamme d'amour et d'enthousiasme répandue dans tous ces récits, ces tableaux où le poète, soustrait à toute préoccupation de doctrine et de symbolisme, chante et peint l'homme, la nature, la vie, dans le cadre radieux de sa Provence.

CHAPITRE VIII

CALENDAL : II. LES ÉPISODES

INVOCATION DU POÈTE A L'ÂME DE SON PAYS. — CASSIS, PATRIE DE CALENDAL. LA PÊCHE DES THONS. UN APPENDICE MARITIME AUX *GÉORGIQUES* DE VIRGILE. SOUFFLE ANTIQUE DE CETTE POÉSIE. — LES MÉLÈZES DU MONT VENTOUX. CALENDAL ET PARSIFAL. — LA FÊTE-DIEU A AIX. — CALENDAL PROPOSÉ EN MODÈLE CIVIQUE ET MORAL AUX JEUNES PROVENÇAUX COMME ÉNÉE EN MODÈLE RELIGIEUX AUX ROMAINS. — LE MÈTRE POÉTIQUE DANS MIREILLE ET CALENDAL.

I

Ces tableaux, ces récits sont mis dans la bouche de Calendal, qui les déroule, soit devant Estérelle, soit devant Séveran et sa bande. L'invocation fameuse du poète à « l'âme de son pays », par où s'ouvre le premier chant, en forme l'introduction toute naturelle.

....Ame de mon pays,

Toi qui rayannes, manifeste, — dans son histoire et dans sa langue; — quand les barons picards, allemands, bourguignons — assiégeaient Toulouse et Beaucaire, — toi qui, de partout, enflammais — contre ces sombres che-

vaucheurs, — les hommes de Marseille et les fils d'Avignon;

Par la grandeur des souvenirs, — toi qui sauves notre espérance; — toi qui, dans la jeunesse et plus chaud et plus beau, — malgré la mort, malgré la tombe, — fais reverdir le sang des pères; — tu inspires les doux trouvères, — et tu fais retentir la voix de Mirabeau;

Car les grandes houles des siècles — et leurs tempêtes et leurs horreurs — ont beau mêler les peuples, effacer les frontières; — la mère terre, la nature — nourrit toujours sa géniture — du même lait; et son sein ferme — toujours à l'olivier donnera l'huile fine;

Âme renaissante à jamais, — âme joyeuse et fière et vive, — qui chantes dans le bruit du Rhône et de son vent! — âme des bois pleins d'harmonie, — âme des baies ensoleillées, — de la patrie âme pieuse, — accours, incarne-toi dans mes vers provençaux!

II

Assis dans une gorge de la montagne, au milieu des compagnons de Séveran qui le regardent avec une sympathie narquoise et méfiante, le brave Calendal évoque Cassis, sa patrie « clef de la France » qui, « assise entre ses rochers roux et blancs, » a « le front en plein midi et les pieds dans la mer ». Il en célèbre le vin fameux, présent favori de Marseille au roi de France. Il décrit, dans la variété de ses formes et de ses arts ingénieux, la pêche, où les Cassidiens sont de grands maîtres. Il les suit sur les flots. En bon méditerranéen, auquel le soleil dévoile naturellement des perspectives plus étendues que celles du gain matériel et de l'alimentation, et qui n'a pas besoin d'avoir été à l'école pour être un artiste, il met sous

les yeux de son auditeur les merveilles que l'on voit s'agiter dans le filet chargé de proie, les beaux poissons resplendissants : congres, squales, chiens, espadons, aigles, araignées ou serpents de mer, poulpes, scies, marteaux, turbots, balistes, dont les noms si colorés valent à eux seuls un paysage et en qui frémit encore la vie effrénée, grouillant dans les profondeurs du gouffre marin.

En avant ! le banc argentin — fait sa route. Des mers latines — il suit le littoral ; d'Hercule, en se pressant — passe à grand peine les colonnes, — frôle Barcelone, la fière, — touche Portvendre et Maguelonne — échappe du Martigue et cingle vers Fréjus.

Et durant son pèlerinage, — au soleil des rochers sauvages, — il fait frémir d'amour les gouffres d'amertume, — l'humide plaine d'émeraude ; — et puis, sur les grèves brûlantes, — où l'écume joue et folâtre, — s'échoue en pétillant et épanche le frai.

Mais les patrons au fond des barques, — drapés dans les plis des capotes, — les patrons de la pêche, accoudés sur l'avant, — comme les rois de cet empire, — abîme d'eau et de mystère, — suivent le mouvement confus — qui s'agite sous eux et veillent en silence.

La nuit est limpide, estivale. — A mesure que dans l'abîme — plonge un tourbillon d'astres, un tourbillon nouveau — monte au levant ; douce à la rame, — chatoyante, mobile, étale, — la mer à l'horizon scintille... — C'est un charme ; il vous est de plus en plus nouveau.

Efforcez-vous d'imaginer, sous la traduction sourde et éteinte, l'harmonie pure et large de l'original :

*La niuchado es lindo, estivoenco :
D'astre, à mesure que s'avenco*

*Un revoulun, d'estello un revoulun plus beù
 Mounto au levant; douço à la remo
 Courouso é bouleguivo é semo
 Semblo eilalin que la mar cremo...
 Es un chale, é toujours ié sias qué mai nouveù*

N'est-ce pas la grande sérénité virgilienne ?

Pour s'enrichir et pour s'honorer, en enrichissant les autres, Calendal a décidé son père, vieux patron de pêche, à établir avec lui une madrague au havre de Pormieu. Il s'agit de faire de belles prises de thon. Le poète nous décrit avec cette magistrale exactitude que les vrais grands poètes n'ont jamais dédaignée la construction de l'engin, les apprêts des pêcheurs. Ceux-ci ont passé la nuit à guetter et voici, au petit jour, la récompense de leurs travaux :

Devant le jour la pâle lune — fond cependant, et, quelle chance ! — Voilà que tout entier le grand troupeau nageur — avait envahi la madrague... — Dieu ! mon cerveau en devient ivre : — mes amours, vous aurez des bagues ! — Pour le coup, vertubleu ! nous ruinons les orfèvres !

L'amour est roi, il est soleil ! — Il échauffe, accouple, procrée ; — il restitue au monde dix vivants pour un mort, — souffle entre les vivants la guerre — ou met la paix. Dieu de la terre, — l'aiguillon de sa véhémence — fait bondir sous les mers les monstres en chaleur.

Les thons, mâles, femelles, brûlent. — Pétulants, tantôt ils s'alignent ; — tantôt en tourbillon dispersés, on croirait — voir sur la plaine transparente — se mouvoir une armée bleuâtre — qui tourbillonne et s'agglomère — et, changeant de couleur, ondoie sous le soleil.

Ils vont au bonheur, à la noce ! — Oh ! quelle presse ! quelle flamme ! — Sur le corps de beaucoup, dans l'amoureuse humeur, — éclôt, en un vermeil splendide, — une

lumière, royale écharpe — livrée d'or, robe nuptiale — qui s'allume et s'éteint avec les feux d'amour.

Mais un soulèvement énorme — se fait sentir, et de l'obstacle — ébranle tout à coup le dernier cercle... Ohé! — voici la couvée prise en cage — et nos bateaux sont secoués — par cette irruption soudaine... — Alerte! jeunes gens! le court bouillon est prêt.

Il y a quelque douze cents pièces dans les filets. Les pêcheurs, ivres de joie, la tête déjà remplie des beaux bijoux, des beaux foulards qu'ils pourront offrir à leurs maîtresses, se précipitent sur le troupeau gluant et resplendissant. Qui à la nage et ne se servant que des poings, qui, à coup de trident, de hache, d'avirons, de perches, ils se livrent au massacre. C'est une exubérante peinture de labeur et de liesse humaine. C'est un hymne lyrique et serein à la Vénus marine, génératrice primitive de toute vie.

Les deux chants de la pêche dans *Calendal* (III et V) forment un appendice maritime à l'encyclopédie rurale des *Georgiques*, dont ils sont dignes. C'est la même poésie, exprimée avec le plus grand soin de perfection, mais conçue avec une aisance divine, s'épandant sur la face des choses comme un flot de lumière tranquille, composant avec les traits les plus simples des tableaux débordants de verve et de puissance. C'est la poésie antique, avec une note gaillarde, une note de terroir, propre à Mistral; la vraie poésie antique, dans sa vivante sève et son immortelle jeunesse, non pas un de ces pastiches, comme nous en avons vu et en voyons, où de froids artisans de vers se flattent de nous rendre Homère, quand ils ne dépassent pas le niveau d'un petit alexandrinisme et s'imaginent voir la nature avec les yeux et l'âme des

anciens là où ils ne font que copier, dans l'atmosphère étouffée de l'atelier poétique, les figures d'un vase de basse époque.

III

Un épisode dont le sujet se fût imposé à l'attention de Virgile, si les chemins de fer et l'industrie moderne avaient existé de son temps, c'est celui des mélèzes du mont Ventoux.

L'industrie moderne est devenue une terrible dévoratrice de « matières premières ». Ces matières sont arrachées au sein ou à la surface de la terre, à la beauté de laquelle elles contribuent, soit par elles-mêmes, soit par leur connexion avec d'autres matières que leur arrachement ruine ou bouleverse par contre-coup. Si ce libre usage est légitimé par les besoins de l'homme et les inventions de son génie, il appartient au poète — au poète qui, selon la conception ancienne doit être le sage par excellence — d'obtenir que les beaux aspects du monde soient ménagés autant que possible. Encore ne sera-ce pas là son souci le plus pressant : car le poète sait, mieux que personne, qu'il n'est pas si facile qu'on le dit et le croit vulgairement de créer du laid à la barbe radieuse du soleil et qu'il faudrait une singulière combinaison d'horreurs pour mettre en échec sa vertu de coloriste et de décorateur universel. Une préoccupation plus sérieuse a pour objet les maux auxquels l'homme s'expose, quand son orgueil et sa cupidité lui font méconnaître ce qu'il y a de bon, de tutélaire et d'auguste dans l'économie naturelle des choses ; les catastrophes et cataclysmes par où risquent de se payer, à plus ou moins longue échéance, les perturbations irréfléchies qu'il y apporte.

L'épisode où s'illustre cette vérité est amené par une invention symbolique, à laquelle j'eusse peut-être préféré (cette remarque n'est qu'une application particulière de la critique générale que je me suis permise) la présentation directe de l'idée, mais dont l'absence nous eût privé d'une curiosité littéraire que certains esprits rencontreront avec plaisir.

Calendal, pour se faire admirer d'Estérelle, se met en tête d'abattre les grands arbres qui couronnent le mont Ventoux ; et, au retour de cette expédition, il enfume des nids d'abeilles, à seule fin de rapporter à son amie un rayon de miel. Ces deux prouesses, on l'entend, symbolisent la folie dévastatrice de l'homme. Le trait curieux, c'est leur ressemblance avec certaines actions de Parsifal dans le poème de Wagner, ainsi quand Parsifal abat un cygne sans autre motif que d'exercer sa force juvénile et de placer la flèche au but. La ressemblance se précise du nom de *beii nesci*, « beau naïf, bel insensé » qui fait penser au fameux *reine Thor* de Wagner et a sensiblement la même signification. Je m'empresse de dire que, sous ces analogies de la fable, les intentions et pensées de l'Allemand sont beaucoup moins limpides.

Rien de large et d'ensoleillé comme les descriptions de paysage dont s'accompagne le récit de l'ascension de Calendal au Ventoux. L'héroïsme charmant du gai compagnon qui a devant lui tous les espoirs de l'amour, toute la splendide tâche de la vie humaine, imprime une couleur fière à la peinture des lieux que nous le voyons traverser. Mais c'est dans le discours vengeur d'Estérelle, défendant l'existence et montrant la bienfaisance des arbres géants, que ce chant VII atteint le sommet de sa grandeur.

... Génération sacrilège! — Dans le vaste univers ils croient que tout est leur... — Vous avez la moisson des plaines; — et la châtaigne avec l'olive — sur le coteau... mais des montagnes — les crêtes sourcilleuses appartiennent à Dieu

Que vous autres, insectes, vers, — pour de honteux, d'infimes intérêts, — hagards, vous vous hachiez sans trêve, on le comprend : — c'est charge pour vous que de vivre; — l'amour, l'horreur, tout vous égare; — poitrine d'homme n'est point assez large — pour tenir le grand air et le bonheur serein.

Mais eux, les arbres des sommets, — eux, sincères, calmes, rigides — malgré les quatre vents, portant haute leur tête; — eux, pour qui l'oiseau de passage — pèse plus lourd que les années, — que leur vieillesse plantureuse, — à l'inverse de nous, rend plus forts et plus beaux,

Les arbres, pipeaux solennels — qui, sous la bise, à pleine voix — chantent comme des orgues; eux opulents et bons, — qui versent la fraîcheur et l'ombre, — depuis d'innombrables années, — qui sont la sombre chevelure — de la terre, et parrains des sources, des fontaines.

Laissez-les vivre; en abondance — se forme dans leur tronc la sève; — ils sont les nourrissons, les fils inséparables, — la joie, la gloire colossale — de la nourrice universelle! — Laissez-les vivre et, de ses ailes, — vous recouvrant aussi, va frémir d'allégresse

La grande couveuse!... Ah! la nature, — si vous écou- tiez son langage, — si vous la courtisiez, au lieu de la combattre — perfidement, de ses mamelles — deux flux de lait pleins de douceur — jailliraient toujours; dans les branches, — ruissellerait le miel pour votre nourriture...

Oh! mais si vous l'outragez, — si vous mettez en pleurs son beau visage — en violant et coupant et brisant — ses grandes futaies virginales, — à la terrible fixité — de son implacable prunelle, — non, ne croyez point échapper! Des contre-forts

Et des brèches de ses collines — elle lancera les eaux folles — et crèveront les fleuves. Sais-tu ce qu'on verra ? Berceaux d'enfants flottant sur l'onde, — maisons blanches et blondes terres — sous la raideur des avalanches — s'effondrant, et portant d'horribles lits de pierres.

IV

Je choisis ces extraits comme j'aime relire le poème : sans trop de suite. Qu'il me soit permis, pour donner une impression, non pas complète, mais suffisamment variée, de faire entrevoir un tableau d'ordre tout différent : ce chant X^e de la « Fête-Dieu » où l'érudition provençale du poète, son sens de la beauté, du mouvement et du coloris, sa malicieuse humeur populaire ont produit en s'unissant une des créations à la fois les plus agréables à l'imagination et les plus triomphalement joyeuses qui aient jailli de sa verve.

Calendal, qui a délivré le pays d'un redoutable chef de bande, est reçu en pompe par la ville d'Aix. Il a tous les honneurs du cycle de fêtes que l'on avait coutume d'y célébrer à l'occasion de cette solennité catholique, fêtes dont l'usage a été aboli ou du moins l'ordonnance grandement mutilée après la Révolution. Le héros entre dans la ville, tenant au bout d'une chaîne le brigand qu'il a vaincu et celui-ci adresse à la foule des propos dont la férocité truculente a je ne sais quel fond de bonhomie, où se reflète la bonne disposition olympienne du poète qui le fait parler. En récompense de son exploit, Calendal reçoit du peuple le titre d'Abbé de la jeunesse, qui est proclamé par les trois consuls aux portes de l'hôtel de ville (On élisait aussi ce jour-là le roi de la Basoche et le prince

d'Amour). De tous les points de la Provence les gens sont venus pour prendre part aux réjouissances publiques. La plupart passent la nuit sur les remparts, sur les bancs des promenades ou contre les fontaines. Partout résonnent le tambourin et le galoubet ; partout se déroulent les farandoles et éclatent les pétarades. Enfin voici le cortège, avec sa merveilleuse et spirituelle naïveté de composition traditionnelle. On y voit passer les dieux et déesses de l'Olympe, la Renommée, Momus, Comus, Pluton et Proserpine, Apollon et Diane, Amphitrite et Neptune, Pan, Bacchus et Mercure, qui mène les âmes en enfer. On y voit Hérode, Hérodiade et la reine de Saba, la mort avec sa faux, on y voit des personnages plus mystérieux tels que le duc et la duchesse d'Urbain et Mme de Limagne... et, au centre, dominant les dieux païens qui, tout en enchantant les yeux, ne figurent là que comme les vaincus autour du char de triomphe de leur vainqueur, au centre, Moïse, le Christ et les douze apôtres.

...En procession lente alors se développent — des vierges les longues rangées, — les Pénitents, drapés de toile, — et, vêtu de robes de pourpre — le Parlement illustre, vingt congrégations.

Quatre heures d'horloge durant, — avec leurs prieurs, leurs anciens, — confréries des Métiers, portant leur gonfalon, — alors défilent ; tapissées — avec de riches draperies, — les rues, où des tentes se dressent, — s'emplissent de jeunes filles, de roses à foison.

Ainsi tambours, fifres en tête, — nous autres les chefs de la fête — l'Abadie, la Basoche et le prince d'Amour — sous les couleurs de la cité — qui volent et claquent au vent, — nous entrons aux allées du Cours. — Jamais mieux, ô patrie, je n'ai senti ta flamme !

V

Si ces jeux de prince m'étaient permis, je réaliserais un de mes rêves en faisant construire un château dans les Alpilles, un château semblable, pour le dehors tout au moins, à celui que nous verrons le diable élever par enchantement dans ces mêmes lieux, au VI^e chant de *Nerte*. Je le ferais construire à seule fin d'y placer une tapisserie qui en serait la plus belle chose, une tapisserie où l'on aurait représenté les prouesses de Calendal, ainsi que les sujets de tant de récits historiques et légendaires où il évoque le beau passé de son pays natal. Sur la plaisante gloire de toutes ces scènes empruntées aux fastes civiques et poétiques de la Provence — Provence romaine, Provence chrétienne, Provence mauresque, Provence des princes, des « cours d'amour » et du « gai-savoir », Provence des paysans et des marins — quel air de cordialité et de bonhomie il répandrait le brave héros, partout présent, avec sa figure jeune, empreinte de candeur, de bravoure et de foi, mais où percent déjà la connaissance et la malice ! Le peintre les laisserait pressentir dans l'expression du visage ces vertus plus froides, ces vertus de l'esprit ; il ne les accentuerait pas trop. Calendal, que le poète a voulu donner en modèle moral à la jeunesse de son pays, comme Virgile proposait Énée en modèle religieux aux Romains, les acquerra à l'heure qui convient à une belle nature, à l'heure où l'honnêteté, la bonté, la simplicité ont trop profondément et solidement pénétré le cœur, pour que l'indispensable et dure science de la vie et de l'homme puisse, en survenant, les flétrir.

Au milieu, ou dans quelque place bien choisie de ce beau travail d'art, seraient inscrites les riches et hautes paroles par lesquelles le plus ancien des consuls de la ville d'Aix salue Calendal, entré en triomphateur :

Roi de la Pêche et de la Joute, — dans ta poitrine ardente et large — le sang de la nation provençale, joyeux, — vient de fleurir ! Point n'est le nombre, — ni la guerre, avec ses ruines, — qui tirent un pays du sombre, — mais les francs caractères et les hommes vaillants.

Devant ton front, nouvel Hercule, — il faut que le mal plie ou cède : — tu réconcilias les artisans mutins, — tu domptas les brigands... beau fils, — ton rôle noble et intrépide — mérite que la ville d'Aix — t'inscrive au livre d'or de ses bons citoyens.

Ai-je ouvert cette étude par une critique assez importante ? Un lecteur qui lira *Calendal*, comme il faut tout d'abord le lire, à partir du commencement et à la suite, ne méconnaîtra pas, je crois, la justesse de mes réserves. Mais quand, négligeant les quelques endroits où il avait un peu languï au cours de cette première lecture, il reviendra plus librement sur tout ce qui l'y avait charmé, le défaut, dont il avait pu tout d'abord avoir l'impression, lui deviendra de moins en moins sensible et ne l'empêchera pas plus de jouir des souveraines beautés de cet ouvrage, que de légères bandes de brume, attardées çà et là dans le ciel limpide d'un beau jour, ne gâtent réellement la figure d'un grand paysage de fleurs et de soleil.

VI

C'est ici le lieu de dire un mot de la métrique commune à *Mireille* et à *Calendal*. Mistral désormais ne se servira plus du mètre dans lequel ces deux poèmes sont écrits. Comme je l'ai remarqué, les vers eux-mêmes sont d'un type tout à fait classique et traditionnel dans la poésie française. C'est notre alexandrin et notre octosyllabe. La façon dont Mistral les manie serait délicieuse à étudier en détail. Mais elle ne prêterait à aucune observation essentielle qu'on n'ait pu faire à propos de ces mêmes mètres chez les plus grands et les plus habiles poètes français du xvii^e et du xix^e siècle. Ce qui, au contraire, est absolument nouveau et sans précédent dans notre poésie, c'est le moule de la strophe dans laquelle ils se trouvent combinés :

*L'aubre de la crous, ò Mircio,
 Sus la mountagno de Judeio
 Èro encaro planta : dre sus Jerusalem
 E dou sang de Dieu encaro ime,
 Cridavo à la cieuta doù crime,
 Endourmido avan dins l'abime :
 Que n'as fa, que n'as fa doù rei de Betlén ?*

Deux octosyllabes, un alexandrin ; trois octosyllabes, un alexandrin ; les deux alexandrins rimant ensemble, en rime masculine ; les octosyllabes en rime féminine. On sait qu'un des points par où la langue provençale est le plus favorable à l'harmonie poétique, c'est ce que, chez elle, la désinence féminine existe toujours pour l'oreille comme pour les yeux,

au lieu que l'élément le plus sourd contre lequel ait à lutter la poétique française tient aux désinences féminines qui rendent le son masculin.

Quoi! votre âme à l'amour en esclave asservie
Se repose sur lui du soin de votre vie?

En provençal, le féminin sonne toujours et il a trois nuances de sonorité, tantôt en *e* :

*E lou bouscas é lou campèstre
An trefouli dins tout souñ èstre ;*

tantôt en *o* :

*E l'aguieloun la campejavo,
E lou velet la carrejãvo*

tantôt en *i* :

*Aro, ti vigno, emé ti dati
Di rous lioun saran lou pâti.*

La désinence en *o* est la plus fréquente. C'est aussi la plus musicale. Je n'ai trouvé en français qu'un seul exemple du type strophique dont il est question. L'emploi en est dû à un jeune poète, Lionel des Rieux, pleure aujourd'hui parmi les plus purs héros de la guerre et les plus cruelles pertes des lettres. Son intention a été de reproduire la strophe de *Mireille*, en manière d'hommage à Mistral, à qui la pièce est dédiée.

Alors, debout contre une yeuse,
De son haleine harmonieuse
Le pasteur anima la flûte aux sept roseaux ;
L'étoile suspendit sa course,
Le loup, l'oiseau nocturne, l'ourse
Laissèrent leur proie et la source
Pour l'écouter retint ses murmurantes eaux...

Il vanta l'âme des ancêtres,
 Les vieilles coutumes champêtres,
 Le bras libre et vengeur des héros d'autrefois,
 Et, pleurant ces heures lointaines
 Où, sous l'écorce des fontaines,
 Des dieux respiraient par centaines,
 Il cria leurs beaux noms au silence des bois.

(*Le Chœur des Muses.*)

Il fallait être un poète grand entre les grands, posséder une incomparable haleine pour pouvoir, avec une grâce et une vigueur qui ne défont point, soutenir l'usage d'une telle forme sur le long espace de douze chants d'épopée. Voulant éviter l'alexandrin, admirablement approprié au discours dramatique, mais dont le danger de monotonie dans la narration épique très développée n'est pas douteux, Mistral ne pouvait se façonner un instrument plus varié en ressources. Mais qu'il était difficile d'en bien jouer ! Le merveilleux de cette strophe de *Mireille* et de *Calendal* tient à la variété des vertus qu'elle réunit. Elle possède les qualités les plus opposées. Elle raconte et elle chante à la fois ; elle est pedestre et elle est lyrique ; elle va d'un pas rapide, alerte, tout en se déployant harmonieusement ; elle nous mène bon train et nous ouvre sans cesse un vaste horizon ; elle se presse et elle s'épanouit ; elle a la familiarité et elle a l'éloquence ; elle a la souplesse et l'enthousiasme ; elle bondit de jeunesse et elle est majestueuse ; elle est capable de toutes les allures, de tous les tons et elle passe de l'un à l'autre avec l'aisance d'un divin naturel.

CHAPITRE IX

NERTE

NERTE, « NOUVELLE EN VERS ». — LE PROLOGUE. SA DONNÉE PHILOSOPHIQUE. RAPPROCHEMENT AVEC LE PROLOGUE DU FAUST. — LES CIRCONSTANCES HISTORIQUES DE LA FABLE. BENOIT XIII ET LE SCHISME D'OCCIDENT. — POÉTIQUE TABLEAU DE LA VIE D'AVIGNON AU TEMPS DES PAPES. RODRIGUE DE LUNE. SES CHANTS D'AMOUR. MALICE ET GRACE DE NERTE. MISTRAL ET BAUDELAIRE. — LE MARIAGE DU ROI DE PROVENCE. TABLEAUX DE FÊTES. GRANDE INSPIRATION POLITIQUE ET CIVIQUE. — L'ERMITTE. LE CHATEAU DU DIABLE. LA NONNE DE PIERRE. — LA « SCIENCE » EST-ELLE POUR MISTRAL LE « DIABLE » ?

I

Entre les grandes compositions de Mistral, il en est une de nature plus légère : *Nerte*, parue en 1884. Nous pourrions hésiter sur le nom du genre auquel elle se rattache, si l'auteur ne nous avait lui-même fixés à cet égard :

*Vous conte vuei uno nouvello
En vers galoi e familié...*

« Je vous conte aujourd'hui une nouvelle en vers joyeux et familiers. » *Nerte* est une nouvelle en vers. La strophe épique de *Mireille* et de *Calendal* y a fait place à l'emploi continu de l'octosyllabe, forme

souple entre toutes, à portée de tous les modes, de tous les tons de l'expression, par sa position moyenne entre l'alexandrin et les mètres les plus courts, forme qui se prête à la fois aux accents du plus grand lyrisme et au mouvement d'une narration courante et rapide, à la variété d'un ton libre et plaisant. C'est dans ce ton, dans ce mouvement que *Nerte* est écrite. Elle l'est aussi dans une très brillante et joyeuse couleur.

Nerte est divisée en sept chants, précédés d'un Prologue, terminés par un Épilogue.

Dans le Prologue, le poète nous avertit malicieusement que, depuis *Calendal*, il est entré dans une nouvelle phase de l'existence humaine. A celle-ci convient un train plus pédestre et plus modéré que celui de ses premières inspirations. Il a passé l'âge où l'on « gravit les cimes », où l'on chante « les cheveux au vent, la poitrine nue, le geste animé ». Une allure plus mesurée, un élan moins ambitieux lui conviennent maintenant. Est-ce à dire que les convictions et la foi de sa jeunesse se soient affaiblies en lui et que le sentiment de victorieuse assurance qui le poussa dans la carrière ne lui paraisse plus sage? Tant s'en faut! On peut continuer de trouver bonnes les raisons de ce qu'on a entrepris dans le feu de la vingt-cinquième année, alors qu'on n'aurait plus le même feu pour l'entreprendre. Il est vrai que la maturité de l'âge, en même temps qu'elle abaisse en nous la chaleur du sang, apporte à notre esprit les expériences propres à rabattre notre juvénile optimisme. Nous mesurons le grand déchet que les projets humains les plus dignes de réussir subissent inévitablement au contact de la réalité et nous voyons qu'une certaine part d'illusion, nous déroband la vue

de cette diminution fatale, a pu être favorable à l'énergie de leur mise en œuvre. Mais, si la leçon des faits amoindrit par là notre confiance, elle la relève d'un autre côté, en nous montrant entre les choses des corrélations plus complètes que nous ne l'avions cru au temps où nous avions l'âme toute possédée de sa propre ardeur. Nous nous apercevons que, si le bien ne se réalise jamais à l'état pur, il en est de même du mal; il n'est pas si complètement mauvais que nous nous le figurions et les voies de la Providence naturelle de ce monde le font lui-même contribuer au bien. « Lou diable porto peire » (Le diable porte pierre); il porte sa pierre aux édifices de Dieu. C'est l'épigraphe de *Nerte* et il est à noter que le seul de ses ouvrages où Mistral ait mis une devise philosophique est celui dont le tour est enjoué. Ce qui peut s'entendre en ce sens, qu'une sage philosophie n'a pas besoin de hausser la voix.

Comment ne pas relever l'analogie entre cette idée et l'idée générale du *Faust* de Goethe, telle qu'elle apparaît dans le Prologue de ce poème: « De tous les esprits qui nient, dit le Seigneur à Méphistophélès, c'est toi que je vois le plus volontiers. Le diable a sa manière de participer à la création. La nature humaine aurait trop de facilité à s'endormir. Tu es là pour la réveiller. » Cette possibilité d'effets bons produits par le mal, disons cette fréquente nécessité d'un certain mal en vue d'un certain bien, doit s'entendre comme un rapport qui tient aux conditions de la nature humaine et que nous constatons. Elle ne doit assurément pas s'entendre comme le principe d'une règle que nous pourrions suivre. Il n'y aurait pas pire sophisme que cette interprétation. Le sophisme

a été commis cependant. Et qui devait y incliner plus qu'un peuple chez qui la brutalité des instincts s'allie avec des scrupules de haut pédantisme, avec le besoin de se mettre, quoiqu'on se donne licence de faire, en règle avec les idées? M. Boutroux, dans ses études publiées depuis la guerre, a montré avec autorité cet aspect de la pensée allemande, cette faveur de beaucoup de philosophes et théoriciens germaniques pour la théorie d'après laquelle il est légitime de passer délibérément par le mal (le mal moral) pour arriver au bien. Je n'oserais dire que l'esprit de Goethe lui-même soit tout à fait pur de cette conception. Nous ne la trouverons pas chez un Mistral. Il ne faut faire que le bien. Mais du mal se fait. Et il en résulte des conséquences qui, suivies de propre en proche, se révèlent partiellement bonnes. Il en est ainsi. L'ignorer serait une grave lacune de la sagesse.

Cette économie des choses n'a rien de mystérieux. Les raisons en sont claires. L'esprit humain est comparable à un coursier plein de bonne volonté, mais qui aurait de mauvais yeux. Sa direction normale serait le milieu de la route. Sans cesse il le perd; il s'écarte et ses écarts poussés un peu loin l'approchent du précipice. Averti par l'extrême danger, il revient et retrouve la bonne ligne. Ses erreurs, dès qu'il les a poussées un peu loin, lui ménagent une expérience bienfaisante qui le ramène vers la ligne du vrai et du bien. *Oportet hæreses esse*, dit une formule catholique: il faut qu'il y ait des hérésies. Ces déviations, par les manifestes impasses où elles aboutissent, relèvent le crédit de la saine doctrine et en réveillent le sens. Ce qu'elles ont de séduisant au premier abord oblige cette doctrine à se mieux

définir, à acquérir de la perfection, à s'assimiler les éléments de vérité contenus dans l'erreur même. Mais le coursier n'a pas pour unique défaut la faiblesse relative de ses yeux. Il arrive aussi qu'il s'endorme à demi, et qu'il continue en somnolant un voyage dont le but s'embrouille dans sa tête. C'est ainsi que les meilleures idées, les meilleures institutions perdent leur valeur ou du moins leur autorité, par le sommeil de pensée de ceux qui ont pour mission d'enseigner les unes, d'appliquer les autres; celles-ci tournent à la routine aveugle, celles-là au psittacisme sans souplesse et sans vie. Cela donne beau jeu à l'esprit de négation, à l'esprit de révolution; en lui-même il est un mal, mais il oblige des autorités qui ont perdu leurs titres à les retrouver et, au besoin, à les rajeunir. Tels sont les remèdes du diable, telles sont les pierres qu'il apporte aux fondements de l'ordre, à l'édifice du progrès.

Ce qui, outre cette substantielle et légère humeur de philosophie partout répandue, caractérise *Nerte*, c'est le joli trésor de savoir historique et d'érudition provençale que le poète y a déployé sous les couleurs de la poésie la plus brillante. L'action se passe au temps du dernier pape d'Avignon, Benoît XIII (Pedro de Lunā), le plus extraordinaire type d'obstination dans la défense d'une cause perdue, dont l'histoire ait enregistré le souvenir. On sait que le grand schisme d'Occident, dont la résistance impuissante de Benoît XIII, refusant d'abdiquer en faveur du pape romain, allait marquer le suprême épisode, ne s'était accompagné d'aucune contestation doctrinale sur le principe même de l'unité d'autorité dans l'Église. Au milieu des agitations et des luttes nées

de la scission de la chrétienté, de grands efforts s'accomplissaient partout pour en arriver à l'entente sur les meilleurs moyens de reconstituer le pape unique. Ces efforts avaient pour résultat de ramener de plus en plus les regards du monde vers le siège romain et de faire perdre du terrain à la papauté avignonnaise. Lorsque, après les autres États de l'Europe, la France, le plus intéressé de tous au maintien de celle-ci, lui eut retiré son obédience, il apparut que, en dépit de tous les incidents auxquels la question, devenue extrêmement compliquée, du pape légitime, pourrait donner lieu encore, la cause de Rome était assurée du triomphe définitif. Benoît n'avait guère plus pour lui que le petit royaume de Provence, l'Université de Toulouse, l'Aragon (il était Aragonais d'origine) et quelques autres parties du Nord de l'Espagne. Rien pourtant ne vint à bout de sa ténacité, ni les négociations auxquelles il opposait un invincible esprit d'argutie, ni la force. En 1398, des troupes françaises, sous le commandement du maréchal de Boucicaut, ayant été chargées de mettre le siège devant Avignon, la ville ouvrit ses portes sans combat. Le pontife refusa de sortir de son palais, construit comme une forteresse et les Français, pour ne pas se donner l'odieux d'emporter la place de force, se bornèrent à l'y tenir en captivité pendant trois ans. Il put alors s'enfuir et chercher un refuge momentané à Château-Renard. En ce temps, la Provence avait pour roi Louis II, d'Anjou, petit-fils de Jean le Bon, qui épousa, à l'époque de la captivité de Benoît, la fille du roi d'Aragon, Yolande.

Tels sont les événements historiques qui servent de cadre à la fable imaginée par le poète. La fuite du

pontife à Château-Renard en est un des principaux ressorts et il a supposé que cet exode s'accomplit par un souterrain qui, d'après certaine tradition provençale, aurait relié au donjon de Château-Renard le palais des papes.

Le sujet lui offrait de magnifiques tableaux à peindre : celui d'une grande fête nationale en Provence, les noces du roi ; celui de la vie avignonnaise au temps des papes, dont la présence avait fait d'Avignon le centre le plus éclatant de l'Europe pour les lettres, les arts et les plaisirs.

II

Le seigneur Pons de Château-Renard voit approcher sa dernière heure. Il reçoit les soins de sa fille Nerte, une enfant aussi innocente qu'accomplie, qui a formé ses sentiments, non sans acquérir de la tête, par la lecture assidue du *Breviari d'amor*. Une terrible angoisse torture l'infortuné. Nerte était encore au berceau, quand il eut le malheur de se lier avec de mauvais gentilshommes qui abusaient de leur nom et de leur rang pour se livrer à la pillerie, à l'orgie, à tous les péchés. Une fois, après avoir festoyé, la bande couronna ses folies par une partie de jeu effrénée où Pons perdit tout ce qu'il avait, jusqu'à son dernier cheval, jusqu'au dernier olivier de son domaine. Dans son désespoir, il invoqua le diable et contre une rançon qui avait l'avantage de ne devoir pas être payée tout de suite, le maître des abîmes fit jaillir pour lui un puits d'or. Cette rançon, c'était l'âme de Nerte que Satan devait venir chercher dans treize ans. L'échéance est imminente. Et Pons va mourir.

Le pape seul aurait assez de pouvoir pour annuler les effets du pacte infernal. Comment arriver jusqu'à lui ? Benoît XIII est prisonnier dans son palais-forteresse qu'assiègent, sous le commandement du maréchal de Boucicaut, les troupes du roi de France. Il existe un moyen. Un souterrain, connu du seul Pons, conduit de Château-Renard à l'intérieur du palais pontifical. Que Nerte ait le courage de s'y engager sous la protection de sa levrette favorite ! En échange de son salut spirituel, elle offrira au Saint-Père le salut temporel ; elle lui proposera de faire en sens inverse le trajet secret et de chercher asile à Château-Renard, au milieu de ses fidèles Provençaux. La défense du Château d'Avignon faiblit de jour en jour et il n'est pas secouru ; la chute en est inévitable et prochaine. Benoît n'a plus d'autre ressource que de dérober sa personne à l'ennemi.

Avant de suivre Nerte dans sa courageuse entreprise, le poète nous transporte dans la ville pontificale. Sa pensée se retourne avec nostalgie vers les jours de splendeur publique, de vie brillante et folle qui s'y étaient déroulés, depuis que la papauté en avait fait son siège, et dont le grand schisme de l'Église était venu marquer le déclin.

Il y avait soixante et dix ans — que, loin de Rome abandonnée, — en Avignon a Papauté — était venue fixer son siège. — Avignon avait pris des aîes — en se voyant la capitale — du monde et des pontifes-rois. — Tout ce qui croit en Jésus-Christ — tournait fidèlement son char — vers le séjour de son vicaire. — Les nations buvaient au Rhône. — Les princes de l'Église avaient — dans les aires, aux bords de la Sorgue, — bâti des demeures princières. — Puis des bourgeois et puis des nobles — on

voyait mêlés les hôtels — avec leurs culs-de-lampe et voûtes en saillie — et leurs toitures à avant-toits de tuiles. — Les églises, les oratoires, — chapelles, piliers ornés de saints, — de-ci de-là se comptaient par milliers. — Sans cesse en branle sur la ville, — le carillon de cent clochers — carillonnait joyeusement — et dans la nuit, au coin des rues, — les madones s'illuminaient.

Or le palais pontifical — était sans pareil entre tous. — A cheval sur la roche abrupte, — le grand château qui touche aux nues — lançait à la cime du ciel, — sur l'énorme dos de ses voûtes, — la carrure prodigieuse — de ses sept tours en pierre dure — dont le jet orgueilleux rappelle — une demeure de géants. — Au fleuve qui roule à ses pieds — le monument mirait ses lignes, — il dominait de sa hauteur — la plaine immense d'alentour ; — dans les trèfles de ses fenêtres, — croassaient les oiseaux de proie ; — et de gros vols de martinets — criaient dans les mâchicoulis.

Et enjambant le Rhône enflé — tel qu'un chemin d'arcs de triomphe, — un majestueux pont de pierre, — d'une longueur peut-être unique, — réunissait France et Provence. — Et pour défense et pour couronne, — ses beaux remparts, bâtis d'hier, — la ville, pleine comme un œuf, — disait : *unguibus et rostro* — et devant tous faisait parade — de ce brocard de son aiglon — qui tient les clefs entre ses serres.

Les Levantins y trafiquaient ; — les cardinaux y chevauchaient, — drapés de pourpre ; pèlerins — chantaient par les rues à tue-tête ; — de bateleurs, d'aventurières, — de moines de toute couleur, — d'excommuniés se frappant — avec piété la poitrine, — de gens de guerre et de marine — qui se battaient au cabaret, — c'était un fouillis, une presse — comme il n'en est en aucun lieu.

Tantôt des chevaliers de Rhodes, — avec une croix à huit pointes — brodée en blanc sur le haubert, — remontaient fiers la « rue pavée », — tantôt en pleine farandole

— tombait, la face contre terre, — un prédicateur d'indulgences... — on rencontrait, couverts de sacs, — des pénitents de toute espèce ; — des flagellants ensanglantés — se déchiraient la peau du dos — avec la corde à triple nœud : — « Ah ! chair goulue, chair criminelle, — nous te materons ! » criaient-ils, — et vian ! de se meurtrir les reins. — Puis des docteurs causant science, — Italiens nommant Rienzi, — et puis, ivres de leur jeunesse, — les écoliers, Rogers bon temps, — aux belles dames aux fenêtres, — récitant des vers, sur le soir, — récitant des vers amoureux — dans lesquels Pétrarque illustra — son immortelle avignonnaise... — Voici l'ambassade espagnole ! — Rangez-vous : Monsieur le Viguiier — accompagné de ses archers ! — Les députés du roi de Hongrie ! — Vive la princesse Marie ! — Vive le pape Bénézet ! (Benoît)...

..... Et sur tout cela, fortement — haussant sa voix impérieuse, — le mistral, le vent formidable, — autrement dit le *vent terral*, — de loin en loin, des hautes gorges — se ruait là comme une trombe ; — et dans l'espace blanchissant, — quand le typhon impétueux — arrachait la tuile des toits, — de Dieu vous eussiez dit le souffle — emportant sur les nations — la bénédiction du Pape.

Nerte, ayant traversé avec sa levrette le long souterrain, débouche dans une des tours du château. Les hommes de garde à qui elle apparaît la prennent presque pour un esprit et les cris de leur étonnement font accourir tout le monde. La jeune fille demande à être menée au commandant. Celui-ci est le jeune Rodrigue de Luna, neveu du pape, charmant et inquietant à voir, avec ses « deux yeux de braise, sa crinière de lion, sa moustache, sa petite barbe noire et fine comme poil de taupe... » et son air terriblement hardi. Pour une pucelette effarouchée, ce n'est

pas là un introducteur de tout repos. A vrai dire, il vaudrait presque autant pour la pauvre Nerte avoir affaire au diable en personne. Naguère encore un brave et pieux chevalier, Rodrigue a été perdu par l'oisiveté, comme tant d'autres, non l'oisiveté de l'esprit, mais l'oisiveté du corps qui a, au contraire, excité l'esprit à une activité déréglée. Pour charmer les trop longs loisirs de ce siège, qui n'est pas un siège bien sérieux, il a fouillé la bibliothèque pontificale et dévoré les mauvais livres, dont la collection s'y trouve complète; car l'Eglise, pour tout juger, doit connaître tout. Les doctrines perverses, les hérésies insolentes, les philosophies abominables, les sciences occultes et cabalistiques, dont il a fait ses délices, l'ont perdu. Il a puisé dans ces détestables lectures le mépris de tout ce qui est sacré, une audace sans limite. Il mène une existence endiablée dont les bourgeois d'Avignon se murmurent à l'oreille des choses épouvantables. Il se rit de l'honneur des filles, des femmes, il est la terreur des pères et des maris dans la ville. Il est charmant et persuasif. Tandis que Nerte, qu'il conduit vers le trône du Saint-Père, en allongeant tant qu'il peut le parcours à travers le palais immense, lui expose le but de sa venue et comment elle fut vendue au Démon, qu'a-t-il le front de lui répondre? Qu'il n'y a pour elle qu'un remède: l'amour. L'amour seul peut vaincre le Diable!

..... « Et qu'est-ce que l'amour? — dit-elle, il n'est bruit que de lui — dans les chansons et les nouvelles... — Mais qui dira où il se trouve? » — « Je pourrai bien vous y conduire, — répartit Rodrigue enflammé. — Le sentier des amourettes, — plein d'ombres claires et de fleurs — est le chemin du paradis. » — « Pourtant, Monsieur,

répondit Nerte, — la sainte Église nous enseigne — que le sentier du paradis — est plein de pierres et d'épines. »

« L'amour est un bouquet au sein ! — fit Rodrigue, c'est une coupe — d'hypocras pur et de délices ! — L'amour ! une source qui naît — et qui soupire dans sa conque, — et qui, rieuse, alors foisonne — et, comme un fleuve, alors déborde ; — et, dans ses ilots, tout le long, — gazouillent les petits oiseaux. — L'amour est un trouble suave, — c'est un émoi puissant, alerte, — c'est un rêve où l'on se sent vivre — dans le ravissement des dieux ; — l'amour est un jet de soleil — dans lequel, enivrées, deux âmes — s'élancent jusqu'à la lumière — et se confondent à jamais. — L'amour est une flamme exquise — qui se devine dans les yeux, — qui remplit le cœur et l'embaume, — et qui se donne avec la main ; — c'est un soupir, c'est une haleine — qui couvre de fleurs les buissons — enfin, c'est une bouche en feu — qui halette et ne trouve pas — de quoi boire en disant : « J'expire ! » — sinon sur une bouche sœur ! »

Dans toute l'anthologie poétique de l'amour, depuis Anacréon jusqu'à Alfred de Musset, connaissez-vous rien de plus ravissant ? Rodrigue, en conclusion de son discours, essaye d'embrasser Nerte. Mais la place, sans avoir l'air défendue, est plus difficile à prendre que le Château papal et la garde veille en souriant.

Cependant le Saint Père, informé du cas, en juge autrement que son neveu. Si grave est la situation de Nerte, le crime paternel a livré au diable une prise si exceptionnellement puissante sur son âme, qu'elle ne pourra trouver le rachat que dans une voie exceptionnelle aussi : elle devra entrer au couvent.

Rodrigue, demeuré à son poste jusqu'à la chute du Château, trouve moyen d'échapper à l'ennemi et gagne Château-Renard où il rejoint Nerte et Benoît XIII.

Celui-ci a été déclaré antipape par le Concile. Mais les Provençaux lui sont fidèles et le comte de Provence, roi de Forcalquier, de Naples et de Jérusalem, vient, en lui présentant ses devoirs, le prier de bénir son mariage qui doit se célébrer à Arles. Cette fête provoque le plus brillant concours de princes et de peuple. La cour fait de Château-Renard à Arles, où elle ramène en grand honneur le vieux pontife, un voyage de la plus belle gaîté. Rodrigue, chevauchant à côté de Nerte, met la circonstance à profit. « Ne vous hâtez pas, dit la jeune fille. Demain, adieu jeunesse ! Je serai nonne au grand Couvent. » Voilà qui n'est pas pour déconcerter notre homme. Il expose à Nerte en de délicieux couplets, que le diable est le plus malin et toutes les jolies formes qu'il sait prendre pour s'insinuer dans les pensées d'une nonnette. Autour d'eux, une folle jeunesse s'ébat, tout en cheminant. Les faucons sont lâchés, on se lance à travers champs à la chasse de l'alouette. Au passage, les paysans, les marchands, les rouliers, les laitières se prosternent sous la bénédiction du pape. La campagne est en fleur. Tout rayonne doucement ; tout chante, les sonnailles des troupeaux, les oiseaux dans les buissons, les muletiers, là-bas, dans les sentiers de la colline. « Tout cela, dit à peu près Rodrigue à Nerte, c'est l'amour à l'œuvre ; renoncer à l'amour, c'est fermer vos sens et votre âme à cette douceur, à cette bonté, à cette beauté de l'univers ; c'est rebuter sans raison l'appel universel et divin de la vie qui chante en vous...

Nerte, quittez donc vos terreurs ! — Le temps est beau, la mer est calme ; — avec l'ami qui vous appelle — venez. Sur le rire des flots — embarquons-nous à la dérive — dans l'immensité lumineuse ; — nous parlerons de ce

qui lie — et nous cueillerons ce qui charme, — avant que l'ombre avec l'oubli — étendent sur nous leur linceul... »

Je préfère cette « invitation au voyage » à celle, si belle pourtant, de Baudelaire. Je préfère le trait de feu direct d'une fougueuse jeunesse aux imaginations, poétiques certes, mais un peu composites, d'une sensualité qui a perdu de sa sève et en est peut-être à faire appel à toutes ses ressources. — Et je suis particulièrement désespéré de ne pouvoir faire goûter à mes lecteurs le texte tout entier du morceau en provençal, tant l'envolée en est exquise, rythmée et ardente, tant la succession d'images en est limpide et lumineuse. Que va pouvoir répondre la pauvre Nerte ? Peut-on être enveloppée dans ce tourbillon de flamme légère et n'y être pas perdue ? Il faudrait au moins s'être dérobée dès le début, avoir fermé ses oreilles et fait grise mine. Mais les jeunes filles de Mistral sont plus aimables dans leur parfaite pureté. Elles laissent à l'ennemi tout le plaisir de se déployer à sa guise ; peut-être même prennent-elles quelque part de ce plaisir ; ce n'est qu'au dernier instant et comme sans y toucher qu'elles se mettent en défense. Encore, parmi toutes les armes de l'arsenal de la vertu, savent-elles choisir la plus gracieuse : « Vous me dites, messire, que tout aspire à l'amour. C'est bien vrai. Mais c'est à un autre amour que celui dont vous parlez et qui me fait l'effet d'une boisson rouge et forte.

Regardez donc les hirondelles, — comme elles s'élèvent au ciel ! — Ah ! si nous pouvions être oiseaux ! — Elles nous ont rasés de leur aile légère. — Elles portent bonheur. Leur cri — ne fait que dire : « *Jésus-Christ.* »

Le peuple provençal, nous apprend le poète dans

une note, « regardant l'hirondelle comme un oiseau du bon dieu, prétend qu'elle gazouille le nom de Jésus-Christ. »

III

En tête du cortège, le pape et le roi devisent de la politique du monde. Le roi, maniant tout à son aise les provinces et les armées, évoque la constitution d'un grand empire latin, d'un grand empire du Midi, s'étendant de l'Italie à la Catalogne et dont la Provence serait le centre et la mère. Ce serait le soleil de la civilisation humaine. On sent ici toute la complaisance de l'imagination du poète. Mais il faut savoir l'entendre. Si, à quelque moment lointain de l'histoire (ce n'était pas, en tout cas, à celui où ces choses se passent) un tel rêve politique a pu hanter raisonnablement les bonnes têtes et les hommes d'action du Midi, s'il leur a paru la combinaison la plus probable de l'avenir, ce qui n'a pas été ne pouvait sans doute pas être et Mistral n'était pas homme à s'échauffer ou à s'alanguir sur des rêves définitivement éliminés par le temps. L'évocation matérielle doit se comprendre comme le symbole et le vêtement de l'idée. C'est l'idée spirituelle d'un empire méridional, l'idée provençale qui est éternelle. C'est elle qui doit illuminer et parfumer le genre humain.

Il suffit : sur la mer de l'histoire, pour moi, — tu fus, Provence, un pur symbole — un mirage de gloire et de victoire — qui, dans l'écoulement ténébreux des siècles — nous laisse voir un éclair de la beauté (*Les Olivades*).

Le chant consacré au mariage royal est d'un arran-

gement ingénieux. La cérémonie du mariage est racontée par maître Boisset, secrétaire de la ville, aux voisins, aux commères, venus auprès de lui s'enquérir de ce qu'ils n'ont pu voir. Les solennités, les jeux publics sont décrits directement ; ils le sont avec toute la verve à la fois fastueuse et légère du maître. Mais, en cet endroit, ainsi que nous le devrions faire à propos de tous les autres tableaux de nature ou d'histoire que ses autres sujets ont amenés sous sa plume, notons bien que, comme les maîtres anciens, comme les classiques français, il ne décrit jamais pour le seul plaisir de décrire. La peinture matérielle, si colorée, si divertissante qu'en soit en lui-même l'objet, n'aurait point par elle-même la noblesse de qualité que demande l'art. Il y faut le mélange d'un élément supérieur qui s'adresse à l'esprit et qui lui est comme l'âme au corps. Cet élément, c'est ici une haute et forte notion de la cité, de la tradition civique et de la grandeur de sens qu'elle communique à ces réjouissances et cérémonies. Quant à la trame de l'affabulation, le chaînon en est pour cette partie le suivant. Le lion de la ville (le lion vivant qu'elle entretenait en souvenir du lion symbolique de ses armes, comme Rome entretient une louve et ses louveteaux) est entré dans la lice et y a combattu cinq taureaux. Ivre de bataille, il bondit par-dessus la balustrade qui sépare les spectateurs de l'arène et va droit sur le groupe où se trouvent Nerte et Rodrigue. D'un coup d'épée, celui-ci abat le fauve. La jeune fille lui doit la vie, ce qui va rendre plus dure à accomplir l'obligation de son vœu.

Et balalin ! Et balalan ! sonnez cloches de l'abbaye

Saint-Césaire d'Arles! (populairement appelée le Grand Couvent). Sonnez la prise de voile de Nerte! Sonnez en l'honneur du Saint-Père, qui va présider au sacrifice, en l'honneur du comte et de la comtesse de Provence, qui y assistent comme parrain et marraine de la jeune religieuse! chantez, violons, « les adieux et la joie de celle qui se donne à Dieu »! Retentissez orgues, « comme les voix qui, à la fin du monde, annonceront le grand couchant ». Moins pénétrante est votre musique que celle qui s'exhale de l'âme de Nerte, modulant dans une suave élégie la plainte de sa jeunesse, le regret que lui inspirent sa chevelure fauchée, l'abandon de sa levrette qui mourra de tristesse, les jeux des jeunes filles, ses amies, qui cueilleront sans elle la violette et la fraise et les fleurs des rives.

Le diable cependant n'a pas lâché la partie. Des truands assemblés par Rodrigue dans les tavernes de la basse ville se préparent à donner à minuit l'assaut à Saint-Césaire. L'entreprise est facile. Tandis que la terreur rend muettes ses compagnes, la novice est enlevée. Mais la garde urbaine a été mise en éveil. Une bataille s'engage dans les Alyscamps. Dans l'action, Rodrigue a dû se séparer de Nerte. Errante dans la nuit, elle arrive à l'aube dans un site solitaire, où se dresse un petit ermitage.

Nous voici dans l'air le plus pur. Loin de la rumeur des cités, loin des affaires et des passions du monde, le vieil ermite vit dans les choses du ciel qui lui sont devenues aussi familières qu'à un enfant les allées et les fleurs du jardin où il joue. Souvent un ange le visite. Il se délecte au spectacle de la campagne, qui est pour lui la messagère de Dieu. Comme saint Fran-

çois d'Assise, il commente dans un sens providentiel et mystique tous les détails de l'univers qu'il contemple et sa ravissante méditation qui bénit toutes choses s'ordonne d'autant plus aisément que l'absence de l'homme débarrasse son optimisme d'une source de grosses difficultés. L'arrivée de Nerte ne l'étonne point ; c'est un oiseau de plus dans sa solitude, un oiseau blessé. Pour adoucir son mal et lui faire comprendre le bien qui s'y cache, il n'a qu'à continuer à haute voix le discours qu'il se tient sans cesse à lui-même. Ai-je dit que ce discours avait un charme d'enfance ? Mais Platon lui-même a souvent ce charme. Et il est Platon.

Soit que le soin trop prolongé d'une âme que revêt un si joli visage offre des dangers, même pour un vieil anachorète blanchi dans la vertu, soit simplement que les desseins de la Providence le veuillent ainsi, l'ange familier du saint homme vient vers lui et lui dit, d'un ton assez rude, qu'il aura suffisamment de peine à faire son salut sans entreprendre celui d'une autre. Il faut renvoyer Nerte. Errante à nouveau, elle rencontre Rodrigue, que le Malin a envoyé au-devant d'elle.

Après l'échauffourée nocturne des Alyscamps, Rodrigue, rongé de dépit et fou de passion, a recouru à la suprême ressource du mal, il a sommé Satan de mettre Nerte dans ses bras. « Va à Laurade demain matin, mon fils. Tu y trouveras tout bâti un petit château où tu pourras assouvir tous tes vices et où tu conduiras Nerte par-dessus le marché. » La description du château diabolique où il y a sept salles consacrées aux sept péchés capitaux fait penser aux jolis vers raffinés et naïfs de Verlaine :

Dans un palais soie et or, dans Ecbatane,
De beaux démons, des Satans adolescents,
Aux sons d'une musique mahométane,
Font litière aux sept péchés de leurs cinq sens.

Mais l'amour d'une fille consacrée et pure comme Nerte pour un corrompu comme Rodrigue, qui n'a pas forfait à l'honneur et en qui subsistent de bons germes, peut avoir des suites bien diverses. Il se peut (et c'est le cas le plus probable) que le démon entraîne l'ange dans l'abîme. Il peut arriver qu'il en soit tiré par lui. Rodrigue touché demande à Satan de se contenter de la damnation d'un seul et de renoncer aux clauses du pacte qui lui promet aussi celle de Nerte. On imagine l'accueil fait à cette prière. Satan tient à Nerte plus qu'à toute autre créature. Des âmes noires, fi ! Il en a à revendre. Mais une âme de cette blancheur, jamais il ne fit telle capture. Elle sera « la perle fine » de l'enfer, sa gloire et son triomphe. Elle fera mentir la Rédemption, la grâce baptismale, le saint mystère tout entier.

Cette insolence est salutaire. Elle soufflette Rodrigue et réveille chez lui le bon chevalier. Il se précipite sur l'effronté et lui met sous le nez la poignée de son épée qui a forme de croix, en prononçant les paroles du signe divin. Le château s'écroule, écrasant tous ses habitants, mais libérant les âmes de Rodrigue et de Nerte qui montent au Paradis, où il leur est fait grand accueil.

Si vous étiez tenté de mettre en doute cette histoire, vous pouvez la vérifier quand vous voyagerez dans la région de Laurade ou de Saint-Gabriel. Vous verrez au milieu des champs la *Mourgue* (nonne) de pierre portant encore au front la marque de la foudre. Elle

est là, écoutant la germination des plantes ; les petits limaçons blancs habitent son vêtement. Il paraît que dans la saison chaude, à midi, si on y applique l'oreille, on l'entend chanter. Elle dit la Salutation angélique.

Telle est la fable. Si on la trouvait un peu disproportionnée en son agrément, digne de l'Arioste, aux gloses philosophiques et morales dont je l'ai fait précéder, il faut savoir que celles-ci ne sont que le développement fidèle de réflexions semées par Mistral dans son poème, en particulier dans le Prologue.

En outre, il suffit d'un peu d'imagination pour généraliser la leçon qui s'en dégage et qui est la suivante : quand on a bonne conscience, il est inutile d'opposer aux entreprises du mal un poing crispé, une mine tendue, d'éloquents invectives ; on se prive de ces armes si puissantes qui sont le rire sain, la malice clairvoyante, l'inaltérable humeur.

Dans certains passages de *Nerte*, l'idée du mauvais et du diabolique apparaît associée à l'idée de la science : ainsi, quand le diable se sert d'une machinerie très ingénieuse pour faire sortir du sol l'or nécessaire à Pons de Château-Renard, ou encore quand la corruption de Rodrigue est attribuée à la lecture téméraire de tous les livres défendus. Personne cependant, pas même M. Homais, ne s'avisera de trouver chez Mistral cet esprit rétrograde qui regrette, comme une cause de perdition pour les peuples, les progrès de la connaissance scientifique. Une conception de ce genre est presque toujours le fait de compagnons un peu déprimés, dont l'esprit se complait dans une mélancolie déplorante. Ils sont chagrins et s'en prennent indistinctement aux nouveautés. Le monde va

trop vite pour leurs nerfs. Rien de plus étranger au poète que ces dispositions. Il développe d'ailleurs dans *Nerte* même que la science et ses applications sont un grand bien et qu'il en faut sainement et gaiement profiter. Qu'entend-il donc, quand il dit que depuis la chute du premier homme, le diable est le premier des savants, *lou cabiscou di savent* ? Sa pensée, si je ne me trompe, est la plus naturelle. La science est le vrai et elle doit faire loi en ce qu'elle a de sûr. Mais le diable, qui en possède naturellement tous les secrets, s'en sert pour créer le faux. Il lui inspire des prétentions au-dessus de son pouvoir. Il l'enfle d'orgueil. Il en fait une idole universelle, une maîtresse de pédantisme et d'infatuation. Il en fait sortir un conseil de mépris à l'égard de tout ce que les hommes ont pensé, cru, rêvé, senti, imaginé, institué de meilleur, avant ses récentes conquêtes, et qui avait plus d'importance que ces conquêtes n'en pourront jamais avoir, pour la santé, la douceur et la noblesse de la vie humaine.

CHAPITRE X

LE POÈME DU RHONE

CHEF-D'ŒUVRE DE LA VIEILLESSE DU POÈTE. ADMIRABLE GUIDE DE VOYAGE AUX RIVES DU RHÔNE. — PHILOSOPHIE DU POÈME. L'INDUSTRIE MÉCANIQUE MODERNE ET LA CIVILISATION HUMAINE. LEUR CONFLIT. LEUR CONCILIATION. — LA VIEILLE BATELLERIE DU RHÔNE. MAÎTRE APIAN. — LE PRINCE D'ORANGE. CHARMANT ROMANTISME DE CE PERSONNAGE. FRÈRE DE GEOFFROY RUDEL ET DE GÉRARD DE NERVAL. L'ANGLORE. L'IMMORTELLE ILLUSION DE LA BEAUTÉ. PATRES ET ROIS. — LE DRAC. LES VENITIENNES. UN TIEPÔLO VIVANT. LA FOIRE DE BEAUCAIRE. — LA « REMONTE ». SOMBRES PRESSEMENTS DE L'ÉQUIPAGE. MALÉDICTION DE MAÎTRE APIAN. SES BELLES NARRATIONS HISTORIQUES. — SOUVENIRS DE PIE VII, DE NAPOLEON. — LA CATASTROPHE. LE TRAVAIL HUMAIN NE S'INTERROMPT JAMAIS. LES FORMES DE LA BEAUTÉ PÉRISSENT ET RENAISSENT AVEC CHAQUE ÂGE DU MONDE. — LA MÉTRIQUE DANS LE POÈME DU RHONE.

I

Mistral avait soixante-sept ans (1897) quand il publia la quatrième et dernière de ses compositions épiques : *le Poème du Rhône*, que j'ai souvent entendu placer par des connaisseurs au-dessus de tous ses autres ouvrages et qui est, à coup sûr, un des plus beaux et plus gracieux monuments de la poésie euro-

péenne moderne. Le grand âge où le poète l'a conçu et écrit s'y fait sentir par sa majesté, non par sa faiblesse. Entre les inventions de Mistral nulle ne porte le cachet d'une pensée plus large et plus sereine, nulle ne montre plus d'éloquence, de verve et de feu. « On ne fait pas, avait dit Lamartine, dans son article sur *Mireille*, deux chefs-d'œuvre dans une même vie. » La prédiction n'était pas juste et déjà *Nerte* la dément. Il eût mieux valu dire qu'on ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une même saison de la vie et que la plupart des poètes et des artistes n'ont qu'une saison. Mais il eût fallu aussi réserver le cas de ces mortels rares et divins qui, la fleur de leur jeunesse une fois donnée, gardent d'abondantes sèves et se renouvellent à plusieurs reprises au cours d'une longue carrière. Dans sa solitude animée de Mailane, dans les studieux loisirs de sa royale indépendance, Mistral a pu laisser chaque saison nouvelle s'écouler lentement et parvenir à terme, sans en presser les fruits. C'est pourquoi il ne nous a donné guère que du parfait. Sa vieillesse, qui fut elle-même un chef-d'œuvre, a produit un chef-d'œuvre : *le Poème du Rhône*.

Je suis désolé de voir comme cette composition est peu connue, même de ceux qui ont une ferveur pour *Mireille*, qui l'ont lue et relue. Beaucoup ignorent jusqu'au nom du *Poème du Rhône*. Pour moi, c'est par là que j'abordai Mistral, il y a une quinzaine d'années. Je partais pour la Provence et je priai un de mes amis, Provençal d'élite, de me prêter un livre qui m'instruisît agréablement sur les lieux que j'allais parcourir. Il me mit entre les mains *le Poème du Rhône*. C'était répondre en perfection à ma curio-

sité. Car *le Poème du Rhône* est notamment un merveilleux guide aux rives du grand fleuve dont tous les sites, villes, villages, monuments et ruines y sont commémorés en tableaux admirables, où les souvenirs de l'histoire et de la légende se mêlent à l'évocation colorée des choses. Ce que mon ami m'avait laissé le soin de découvrir, c'était la richesse et la fraîcheur de la source de poésie, pour moi toute neuve, où j'allais m'abreuver. Je n'oublierai jamais cette journée en chemin de fer : le livre commencé à Melun et lu d'un trait jusqu'à Avignon dans l'émotion la plus grande. J'étais pourtant d'un âge où ayant eu déjà le temps de faire beaucoup de comparaisons, on n'est pas très facile à prendre, surtout à ce degré-là. Il y faut l'action d'un génie de première grandeur.

Plus tard, comme je me permettais de confier au poète, avec toute la pudeur convenable dans les termes, l'impression ressentie à ce premier contact de son œuvre, voici ce qu'il me répondit du ton que ses familiers ont dans l'oreille : « *Le Poème du Rhône* ! Je l'ai composé, en me promenant, le soir, avec ma femme¹. »

Avant de présenter l'analyse de l'œuvre, qu'il me soit permis d'en donner une sorte de commentaire philosophique et moral. Ce commentaire pourra excéder un peu ce qui se lit à la lettre dans le poème lui-même. Mais il ne comprend que des idées de pure inspiration mistralienne et je rassemble ici ces idées

1. Voici un autre mot de Mistral qui m'a été rapporté. Quand il reçut sa propre statue monumentale destinée à la place Saint-Trophime d'Arles, où elle s'élève aujourd'hui, il toisa avec tranquillité le Mistral de marbre et eut cette réflexion où il faut mettre la pointe d'accent : « Hé ! il ne lui manque que la valise. »

à cause de leur étroit rapport avec ce que nous suggère le thème de notre épopée.

II

Des esprits qui ont le culte du passé, mais chez qui ce sentiment n'est pas tout à fait sain et juste, en ce qu'il s'y mêle un parti pris d'aigreur contre le présent, pourraient être tentés de trouver dans *Le Poème du Rhône* une apologie des diligences, une doïeance contre les chemins de fer. Ils se tromperaient. La poétique piété de Mistral envers les vieux usages qui ont appartenu à la civilisation pendant des siècles n'enveloppe aucune aversion contre les usages perfectionnés matériellement, qui s'y sont substitués au XIX^e siècle. Il voit bien le tort que le règne du machinisme a fait aux mœurs. C'est là une de ses préoccupations les plus suivies. Mais, à la différence de bien d'autres moralistes et poètes qui ont gémi sur ce mal, comme s'il était définitif, il le tient sagement pour transitoire. Il en mesure les ravages et il se garde de les juger tellement profonds qu'il soit au-dessus des forces de la nature humaine de les réparer par une réaction heureuse.

Son œuvre, consacrée au souvenir de l'ancienne batellerie du Rhône, dont la navigation à vapeur et le chemin de fer ont pris la place, nous montre au dénouement un tableau tragique qui ferait presque jaillir de nos lèvres un cri de colère contre le progrès moderne. Le premier navire à vapeur lancé sur le fleuve heurte un grand convoi de bateaux, tiré selon l'antique coutume par des chevaux de halage et, sous l'aveugle impulsion de sa force mécanique supérieure,

il le défonce, le brise, le disperse, précipitant au fond de l'eau tout ce qu'il contient, mariniers, voyageurs et marchandises. C'est, dis-je, la conclusion du poème. L'impression si grandement émouvante que nous en recevons tient à l'auréole de gloire et de poésie dont le long récit du poète a justement paré cette forme abolie de la navigation fluviale, le rôle qu'elle jouait dans la vie des peuples riverains et dans le commerce du monde, l'ensemble des liens humains, des formations sociales, des relations morales qui s'y rattachaient et qui ont sombré avec elle. Nous ne pouvons, dans notre émotion, ne pas nous demander si tout cela méritait de périr. Notre cœur, notre imagination, persuadés par de magnifiques peintures, que nous sentons n'être que le fidèle reflet de la noblesse et de la grandeur de l'objet lui-même, protestent contre la fatalité d'un tel destin ; ils en sont affectés comme d'un grand malheur, comme d'une cruauté inhumaine. L'engin créé par la science, et dont l'apparition sonne soudainement et irrémédiablement le glas de cette vieille industrie vénérable, nous fait l'effet d'un monstre sans intelligence et sans yeux, lâché comme un destructeur stupide au milieu de trésors dont il ne sent pas le prix. Des milliers de braves gens ruinés, contraints à changer de métier, à désertter la terre patriarcale, la vieille maisonnette de leurs pères pour s'exiler dans la grande ville où, très probablement, ils perdront leurs mœurs, leurs croyances et leurs vertus, voilà le désastre. Et faut-il compter pour rien les disgrâces de la machine, la monotonie des mouvements automatiques remplaçant l'animation joyeuse et variée des gestes humains, les mornes appels du sifflet mécanique déchirant l'air

habitué à retentir du cri rythmé des travailleurs, le soleil et le paysage subissant sans relâche l'insulte d'une fumée souillée ?

La locomotive à vapeur n'était que la première étape de cette immense transformation industrielle, qui s'est accomplie dans la civilisation moderne, qui lui a donné sa marque la plus distinctive, et qui constitue par son immensité, par sa rapidité, un phénomène sans précédent historique. Toutes les autres nouveautés que le machinisme a introduites, depuis soixante ou quatre-vingts ans, dans la vie humaine ont eu des conséquences sociales, morales, esthétiques analogues. Elles ont détruit des professions, des conditions, des activités de tout ordre qui comptaient des siècles d'existence. Elles en ont créé, suscité de nouvelles. Elles ont déterminé à l'intérieur de chaque pays d'immenses migrations d'hommes, bouleversé la distribution ancienne des populations, fait naître ce Léviathan : la grande ville. Ces conséquences, en se répétant, en réagissant les unes sur les autres, ont fini par tout atteindre. Elles ont pénétré toute l'économie de la société. Elles ont fait sentir leurs effets jusque dans les fondements spirituels de l'état social et de l'ordre public, dont le sort semblerait (en logique tout au moins) devoir demeurer indépendant des modifications survenues dans l'aménagement matériel de la vie commune, tout comme les règles de la morale familiale demeurent les mêmes, qu'une famille soit riche ou qu'elle soit pauvre. Elles ont changé les idées, les sentiments, les principes.

Ceux qui pensent que ces changements ont été mauvais et qu'ils se soldent, dans l'ensemble, par un

abaissement général, ne manquent pas de fortes considérations à produire à l'appui de leur thèse. Voici un aperçu de ce qu'ils peuvent faire observer.

L'homme a acquis des facilités nouvelles et comparativement fabuleuses pour créer les richesses matérielles. Mais l'énorme surcroît d'estime qu'y ont gagné celles-ci a eu pour contre-partie nécessaire la dépréciation, dans le sentiment de la masse, des valeurs qui ne tiennent qu'à l'esprit et au caractère et qui, dans le bon ordre de la civilisation, sont réputées les premières de toutes. L'augmentation de la production et du bien-être a multiplié et répandu les objets de jouissance qui s'adressent à tous, dont tous sont capables de profiter. Mais la vanité s'est emparée du contentement qui en résultait et de là est sorti un grossier dédain à l'égard des jouissances plus hautes qui sont réservées à une élite et que la foule savait du moins respecter autrefois, ce qui était pour elle une manière d'y participer. La disparition répétée des vieilles choses, des vieilles pratiques a entraîné celle des vieux respects; la diminution de la somme de respect a donné l'essor aux prétentions de la vulgarité, à toutes les insolences d'en bas. Le développement fantastique, le train de plus en plus rapide et bousculé des affaires, le pullulement des parvenus du commerce et de la finance ont détrôné les vieilles délicatesses et prêté un air d'archaïsme aux anciens raffinements de la politesse, du scrupule et de l'honneur. La hâte et la fièvre de l'existence ont rendu presque insoutenable la condition des individualités supérieures vouées aux œuvres délicates qu'on ne fait bien qu'en les faisant avec désintéressement et loisir. Les produits matériels eux-mêmes

ont pris, pour ainsi dire, plus de matérialité, en perdant, par la fabrication à la machine, le cachet de pensée et de goût qu'y pouvait seul imprimer le travail de main d'homme. Sous un tel régime de civilisation, l'honnête homme à l'ancienne mode, qui mettait au-dessus de tout la connaissance du vrai et le sentiment du beau, qui estimait les joies de l'action et de la pensée infiniment plus que celles de la fortune, qui préférait les douceurs de l'étude et du progrès personnel à celles du profit, le charme de vivre et d'aimer aux satisfactions de la vanité et du luxe, ce type exquis apparaît présentement comme le Don Quichotte d'un vain idéal, égaré à ses dépens dans un siècle, non pas même de fer, mais de plomb. C'est cet ensemble de dégradations et d'obnubilations qui se présentaient à l'esprit de Renan, annonçant à ses contemporains l'ère nouvelle du « panbéotisme ». Flaubert exprimait la même idée par le mot de « panmufisme ».

Est-ce avec ce pessimisme sans correctif que Mistral a jugé la civilisation moderne? A-t-il voulu nous laisser sur cette impression méprisante et désolée de l'avenir? A-t-il voulu nous montrer dans le progrès matériel du XIX^e siècle un fléau qu'on est forcé d'accepter, mais dont il faut savoir tout au moins combien il a fait baisser le genre humain, répandu de laideur et de médiocrité sur le monde? Cette attitude, motivée à tant d'égards, mais en somme stérile, serait peu en rapport avec tout ce que nous connaissons et sentons de sa large sagesse, de son généreux équilibre de pensée, de son amour puissant et calme de la vie. Prenons garde que les grands écrivains, les grands rêveurs qui nous ont parlé ce

langage amer, un Chateaubriand, un Vigny, un Ruskin, un Flaubert et (en certains jours tout au moins de fantaisie noire) un Renan, prenons garde qu'ils ne l'ont pas tant fait sur l'autorité d'observations réfléchies et décisives, de raisons sans appel, que sous l'empire d'une certaine humeur propre à assombrir leur vision. Le romantisme les avait touchés. Et le romantisme, entre autres caractères, offre notamment celui-ci : une sensibilité impatiente des duretés du réel moderne, cherchant un voluptueux refuge, loin du présent, dans le messianique mirage d'un avenir de bonheur humain ou bien dans la nostalgie du passé. C'est à ce second genre de rêverie que nous avons affaire, avec ces poètes, et certes il implique beaucoup plus de distinction d'esprit, beaucoup plus de culture que le premier ; il n'offre pas, comme lui, une pure chimère, mais seulement l'abus d'un sentiment juste et bon, nécessaire, qui est le respect du passé, de ses grandeurs, de ses noblesses et des exemples qu'il nous propose. L'abus consiste à conclure de l'incontestable et cruelle lourdeur des temps ingrats que nous traversons, que ces noblesses et ces grandeurs anciennes ne renaîtront plus, que les beaux jours sont à jamais évanouis pour les esprits délicats et les choses exquises. Mais il faut songer à la disproportion démesurée qui existe entre une telle conclusion et les phénomènes récents qui la suggèrent. Ce qu'elle affirme, ce n'est pas un simple changement d'orientation et de tendances, mais une décadence véritable, un affaissement organique dans les parties élevées du genre humain. Entre toutes les manifestations de notre nature, celles qui sont désintéressées, généreuses, aimables, celles qu'inspirent uniquement la qualité,

la perfection, la douceur de l'objet auquel elles tendent, supposent le plus haut degré d'expansion vitale, la plus grande richesse d'être. Elles ont plus de rapport que toutes les autres avec la source mystérieuse de notre existence ; elles sont ce qui en nous prolonge et continue de la manière la plus directe le mouvement divin qui nous créa. Dire qu'elles sont destinées à déchoir définitivement de leur rang d'honneur et de leur crédit, condamnées à une déconsidération et à un étiolement qui ne pourront que s'aggraver, dire que l'humanité, écrasée par le poids de l'industrialisme et du mercantilisme, en deviendra de plus en plus incapable, c'est dire que l'humanité est entrée dans la phase de la torpeur qui précède immédiatement la mort.

La gloire de Mistral et je dirai : son trait capital d'importance, c'est d'être demeuré, au milieu d'un siècle romantique, parfaitement indemne du romantisme. Ce poète, à la fois délicat et somptueux, volontiers platonisant, mais sans jamais perdre pied, était la santé même. Et la santé produit une confiance qui, jointe à une observation franche et libre de la réalité, est la plus juste des dispositions de l'âme. Rien ne lui est plus étranger que ce manichéisme maladif qui établit une sorte de contraste fabuleux entre les deux versants de l'histoire que sépare le temps présent. Il est vrai qu'il a été grandement frappé des barbaries intellectuelles et morales inhérentes à la civilisation moderne. Son œuvre entière en respire le sentiment. C'était le fréquent propos de ses conversations familières. Mais il n'en a jamais parlé comme le médecin tant-pis, qui juge un peu vite le mal incurable, parce qu'il n'a pas au degré suffisant la sainte

passion de revoir le malade vigoureux. Il est vrai que tout ce qu'il a écrit est la glorification du passé. Mais il l'a glorifié dans un esprit de joie qui exclut par lui-même ces moroses perspectives sur le futur. Les grandes choses du passé les plus familières à sa connaissance et à son cœur l'eussent poétiquement inspiré, du seul fait qu'elles étaient grandes. Quel surcroît d'enthousiasme et de vénération n'a-t-il pas éprouvé pour elles, devant les défaillances du présent ! Elles lui sont apparues comme de lumineux modèles, merveilleusement propres à éclairer le présent sur ce qui lui manque et à le lui restituer par une féconde contagion. La louange qu'il en a faite a été pour lui tout ensemble une satisfaction poétique et un moyen d'apostolat, sans d'ailleurs que l'ardeur de l'apostolat ait jamais pu, chez cet artiste d'un goût suprême, troubler la pureté de la poésie. Il s'en est servi comme d'un inextinguible flambeau avec lequel on secouerait et écarterait un amas de cendres épaisses pour ranimer le feu assoupi, mais non éteint, qui couve au-dessous. La gloire du passé a été pour lui l'instrument de réveil de l'humanisme, l'instrument de réhumanisation de l'homme moderne.

Loin de lui d'ailleurs, loin de tout esprit sensé, l'idée que ce résultat doive s'acheter au prix d'un retour en arrière dans l'ordre matériel. Il n'y aurait pas de vœu plus chimérique et plus vide. La course des peuples vers la perfection de l'outillage mécanique et de l'aménagement économique ne s'arrêtera sur les objurgations d'aucun moraliste, d'aucun poète. Elle continuera d'un train plus rapide et plus fort, tant que les découvertes de la science appliquée lui fourniront un aliment, tant qu'elle n'en aura pas épuisé

les applications. Ce mouvement est incompressible et fatal. Mais un jour viendra où l'on reconnaîtra qu'il n'a été que temporairement corrupteur. Un honnête homme, que l'héritage d'une énorme fortune, brusquement survenue, a étourdi, extasié, et fait sortir de ses mœurs simples et distinguées, n'a pas besoin de se réappauvrir pour redevenir ce qu'il fut. Il suffit que, mieux accoutumé à l'opulence, il la domine par le jugement et retrouve le sens des valeurs des choses et de leur hiérarchie. La même chose arrivera à une humanité où se seront conservées, dans les temps mêmes où la crise du matérialisme industriel se montrait le plus accablante, quelques centaines de personnes libres, fidèles aux anciens goûts, obstinées dans le culte discret de la vérité humaine, et qui auront su accepter tranquillement, sans amertume, sans mépris, sans raideur de stoïcisme, la condition de dispersion et d'exil où les jetait une époque singulièrement dure pour elles, mais qui avait sa place marquée dans l'histoire. Quand ce temps meilleur sera venu, la civilisation portera légèrement ce qui l'aura un moment comme écrasée. Les peuples et leurs gouvernements recouvreront à l'égard du prodigieux appareil de leur vie économique et de leurs communications, de leurs transactions, une liberté morale qu'il leur avait ôtée et dont l'aliénation leur aura fait faire tant de folies. Les exorbitantes plus-values de la matière s'abaisseront par la perfection même avec laquelle on sera parvenu à utiliser la matière. Alors on comprendra que, si admirable que soit en lui-même le machinisme du monde contemporain, ce qui se crée par un élan de l'âme et de l'intelligence a plus de prix. La machine elle-même

perdra l'insolence qu'elle ne tenait que de l'idolâtrie et de l'asservissement de l'homme. Elle regardera l'homme avec la même bonhomie que les instruments de l'ancienne batellerie du Rhône, que ces grands bateaux de chêne aux contours polis par le temps et par les eaux, que ces câbles, ces amarres, ces avirons et ces perches, lustrées par la main des générations.

III

Au jour naissant, ils vont partir de Lyon, — les voiturins qui règnent sur le Rhône. — C'est une race d'hommes aux muscles forts, — gaillarde et brave : les Condriots¹. Toujours — debout sur les radeaux et les sapines, — le hâle du soleil, le reflet de l'eau, — leur dorent le visage comme un bronze. — Mais en ce temps, vous dis-je, plus encore — on y voyait colosses à barbe épaisse, — grands, corpulents, membrus, tels que des chênes, — comme un fêtu remuant une poutre, — de poupe à proue criant, jurant sans cesse — et largement, pour se donner courage, — au pot énorme humant le rouge piot, — tirant de beaux morceaux de la marmite. — Le long du fleuve une haute clameur, — du Nord au Midi s'entendait sans trêve. — « Proue en aval : Ho ! Royaume ! Ho ! Empire² ! — Amont la proue ! Sur ! fais tirer la maille³. »

C'est le début et déjà il nous donne le mouvement, la couleur. Le premier chant est une large

1. Habitants de Condrieu, près de Lyon.

2. Les mariniers du Rhône se servent du mot *empéri* (empire) pour désigner la rive gauche et du mot *réiaume* (royaume) pour désigner la rive droite : souvenir des temps où la rive droite appartenait au royaume de France et la gauche au Saint-Empire germanique.

3. La *maille*, nom du câble de halage dans l'ancienne batellerie.

esquisse dominée par la figure de « Patron Apian », le plus fameux patron marinier du port de Condrieu, près de Lyon, tête de ligne du grand commerce fluvial. Type à la fois très personnel et très général d'autorité et de simplicité populaire, modeste et haut héritier de la majesté romaine et de l'humanité chrétienne, fertile en discours, mais n'y perdant rien de sa dignité, compagnon de ses hommes sans que la fermeté de son commandement en souffre, patron Apian est une des plus belles créations du poète. On peut le rapprocher de Ramon, le père de Mireille, dont il n'a pas le côté un peu dur, sans doute parce que le sentiment de la propriété est plus âpre chez les terriens que chez les hommes habitués à risquer leurs biens sur l'onde. Nous le voyons, au matin de ce départ dont l'importance est grande (car il s'agit d'arriver les premiers à Beaucaire, pour la foire) inspectant toute chose avec une vigilance calme et, de la maîtresse barque, le « Caburle », où il est posté, ayant l'œil aux attelages de plusieurs douzaines de chevaux qui s'ébranlent sur les rives et aux dix autres embarcations, différentes de formes, de destinations et de noms, qui composent le convoi.

Et chante coq ! l'aubette vient de poindre. — Pour démarrer, allons tous ! appareillent — les voituriers qui vont à la descente. — En charge pour la foire de Beaucaire — y a cent bateaux, ce jour, sur le départ. — A toi ! à moi ! il s'agit pour chacun — de gagner le mouton : car, à la foire, — le premier bâtiment, tartane ou barque, — ou galéasse des côtes barbaresques — ou vieille coque ayant nolis en règle, — au pré de foire qui le premier arrive — et tire le canon, reçoit pour bienvenue — des Beaucairois, un superbe mouton ! — En hâte et en émoi

et pêle-mêle, — les portefaix, les nautoniers charrient — arrangent, amoncellent, font la chaîne. — Les pontons chargés craquent; les marchands — font leurs adieux à leurs gens, à leurs femmes : — « Y sommes-nous ? » « Oui bien ! » Alors, les maîtres — vont détacher des organeaux de fer — chacun leurs nefs. Entre tous, maître Apian — soulevant son chapeau large, le bras en l'air — et faisant lentement le signe de la croix, — « Au nom de Dieu et de la Sainte Vierge, — au Rhône ! » il crie. Sa voix retentissante — dans le lointain brumeux, entre les rives — du fleuve lyonnais, s'est entendue. — Les hommes avec lui, le chapeau bas, — se sont signés, trempant le doigt dans l'onde — de ce grand bénitier que, chaque année, — en belle procession, c'est la coutume, — on va bénir sous le Pont Saint-Esprit. — Les hommes rudement, avec les rames, — contre le quai font effort tous ensemble. — Patron Apian lui-même, sur la poupe — est à la barre, donnant la direction. — Il a des cheveux gris en longues cadettes — qui sur les tempes tressés lui retombent, — avec deux grands anneaux en or qui pendent — à ses oreilles. Il est haut d'entourchure — et, de ses yeux luisants, sur chaque barque, — pendant qu'il voit si tout marche dans l'ordre, — de l'une à l'autre, attachées à la file — par le long câble qui les réunit toutes, — en dérivant au clapotis de l'eau, — toutes les barques à la suite s'entraînent.

Le poète, né en 1830, a pu voir dans sa jeunesse ce train simple et magnifique se dérouler sur le grand fleuve. Mais il a vécu assez pour le voir disparaître et il rêve à tout ce qui a disparu avec lui :

O temps des vieux, temps gais, temps de simplesse — où sur le Rhône tourbillonnait la vie — où nous venions, enfants, voir sur l'eau longue, — voir passer fiers, les mains au gouvernail, — les Condriplots, qui du Rhône

faisaient — une ruche en travail, sonore, immense. — Cela pour nous est mort, muet et vaste, — et de ce mouvement, tout ce qui reste — c'est la trace rongée, c'est le sillon — que le câble a creusé contre les pierres. — Oui, ce sillon, c'est tout ce qui nous reste — des bateliers dont le cri fut : Empire ! — Mais des chars de triomphe le passage — ne laisse point voir sur les voies romaines — des traces plus nombreuses, plus profondes.

Un voyageur, fort intéressant et de rang élevé, prend passage à bord, le prince d'Orange, bon et délicieux jeune homme de vingt ans, qui se met tout de suite à adorer le patron et les hommes de l'équipage, qui se tient à quatre pour ne pas besogner et trimer avec eux, par fraternité, et qui écoute émerveillé leurs paroles substantielles et simples. Ces braves gens lui rendent son amitié et comprennent qu'il a un rayon de lune dans la cervelle. Le prince est un romantique, de cette espèce légère, fantaisiste et charmante qui n'a du romantisme ni la vanité, ni la sentimentalité, ni l'emphase, mais seulement l'illusion et pour qui rien n'est si doux que de se consumer à la flamme de quelque joli rêve. C'est un frère de ce Geoffroy Rudel qui courut les mers à la recherche d'une ravissante princesse, dont l'existence ne lui était attestée que par un conte, ou de Gérard de Nerval, autre quêteur de fantômes qu'il passa des années à poursuivre, tantôt aux rives de l'Oise, tantôt au fond des mystérieuses forêts allemandes.

C'est leur frère par l'ardeur de l'imagination et par la grâce du cœur. Mais moins fol que le leur est son rêve. Il représente au gentil pèlerin d'héroïques et de brillantes choses qui furent et sur lesquelles la lointaine perspective des temps projette un embellisse-

ment légitime. Il lui représente le berceau de la provençale lignée d'Orange, devenue flamande par le caprice de l'histoire ; le généreux tumulte de ces époques d'action et de coups d'épée où « le vaillant homme pouvait, dans le ferment des troubles, se tailler librement un beau royaume » ; la magie empreinte aux lieux où les troubadours aimèrent et furent aimés ainsi que dans ce langage « en lequel Béatrix de Roman gazouillait ses beaux accents lesbiens, et la comtesse de Die composait ses lais d'amour avec Raimbaud d'Orange ». Il lui représente surtout la séduction qui enveloppe et relève toutes les autres, la séduction de la beauté, insaisissable sylphide qui a élu demeure dans « l'empire du soleil » et dont la présence, affinant les esprits les moins travaillés, fait d'un pilote du Rhône un plus grand seigneur que le plus cosu des bourgeois d'Amsterdam. Voilà les visions, les mirages qu'éclaire aux yeux de l'aimable prince de Hollande le ciel provençal et qu'il y vient chercher.

En tête il a une folie d'amour, — lubie de prince chimérique, rêveur ; — en tête il a de trouver en voyage — l'éclosion de la Naiïade antique — et la fleur d'eau épanouie sur l'onde — où la nymphe rêvée se cache nue, — la Nymphe belle et pure et claire et vague, — que l'esprit conçoit, que l'esprit désire, — que le pinceau décrit, que le poète — dans ses visions, de tout temps, évoque, — la Nymphe séductrice, voluptueuse, — qui, autour du nageur, au cours de l'eau, — laisse flotter sa belle chevelure — et se confond et perd avec les flots.

La fortune lui ménage un objet d'enchantement qu'on dirait fait à l'image de son poétique rêve. Les

mariniers qui remontent ou descendent le Rhône, arrivés aux grèves qui avoisinent le confluent de l'Ardèche, y voient à chaque voyage une fillette avec laquelle ils se sont rendus familiers et échangent, en passant, de bons propos. Ils l'ont surnommée l'Anglore, ce qui veut dire : petit lézard gris, parce que son occupation préférée est de traîner au soleil sur le sable de la rive. Pourtant elle en a une autre. Elle recherche dans les graviers les rares et imperceptibles paillettes d'or que la rivière charrie après les pluies, ce qui se fait à l'aide d'une peau de mouton où les paillettes s'attachent. C'est ainsi qu'elle aide à vivre, pour sa menue part, une nichée de frères et de sœurs. Les années ont passé. L'Anglore est devenue une jeune fille, sans avoir pour cela cessé de mériter son nom, sans avoir cru bon de compléter son ajustement, de modérer la flamme malicieuse de ses yeux ni la piquante hardiesse de ses réparties. L'espiegle s'est transformée en un petit démon, plutôt dangereux. Le gros Jean Roche, timonier, la solidité, la ponctualité même, en est troublé, au point de donner de faux coups de barre, quand elle le regarde. Patron Apian fait, en la voyant, une moue sévère, grommelant à ses hommes de se méfier de ce diablotin-là. « Dans ses yeux de perdrix il était difficile de lire s'ils riaient par enfantillage ou d'allégresse folle ou bien par gausserie. »

L'enfant de la nature, dont on raconte au jeune prince ces troublantes merveilles, et celle qu'il contemplait et désirait en imagination se mêlent pour lui en une sorte de personnalité mystérieuse, vers qui son voyage le conduit. Tandis qu'il se livre aux délices de cette attente, il goûte la splendeur du jour

d'été et la lente fuite des beaux lieux qui bordent le Rhône, paresseusement descendu.

Des points de vue nouveaux qui l'environnent, — de l'admirable vallée, des ruines, — des rocs à pic aux ravines profondes, — des vieux châteaux emmantelés de gloire, — de la volupté de l'air lumineux, — Guilhem a le cœur ivre et chez le prince — l'élan d'amour ne tarde point à naître. — « Je la verrai bien, songe-t-il, la divine, — celle dont le charme, la beauté sauvage — me semblent étinceler sur le Rhône ! — l'Anglore, la jeune vierge inconnue — dont tout le monde ici me parle et rêve, — cette perle des grèves qui scintille — à la pensée comme au regard de tous — et qui, sais-je pourquoi ? sans l'avoir vue, — à moi aussi me danse par la tête ! » — L'eau étincelle et rit ; les poules d'eau, — les hirondelles, planant de l'aile, rasant — l'onde fuyante au gai soleil qui tourne ; — et d'un moulin flottant sur une barque — quelquefois le meunier, ou les pêcheurs — tirant en l'air leurs filets à bascule, — à tour de bras de loin en loin saluent. — Mais dans le sang des vieux comme des jeunes — la chaude après-midi met la paresse. — Or voilà Saint-Vallier et ses terrasses : — apparition illustre, en haut miroite — Diane de Poitiers, l'ensorceleuse — du roi François Premier, grande duchesse — de ce Valentinois que Drôme baigne, — la comtesse d'Étoile clarissime — qui d'amour enjôla la cour de France. — Mais Diane est morte, en arrière elle fuit — dans le mouvant tableau de ce qui passe — autour des nefs qui vont comme alcyons ; — et aujourd'hui l'Anglore, la petite — dont les pieds nus foulent l'arène molle, — l'Anglore, née d'hier, elle est la vie, — l'avenir en vedette, l'illusion — de ceux-là qui s'en vont au fil de l'onde.

Diane jadis, aujourd'hui l'Anglore, incarnations éphémères, illusions d'un jour, mais illusions immor-

tellement renaissantes, qui, en appelant tour à tour les générations humaines vers l'objet le plus désirable, la beauté, leur infusent vie, ardeur, enthousiasme. Nulle part, comme dans *le Poème du Rhône*, la poésie mistralienne ne s'épanouit ainsi en vues lumineuses sur la marche des choses. Ces vues sont les grands lieux communs de l'expérience humaine. Mais n'est-ce pas en illustrant de quelque manière sublime le lieu commun que la poésie s'élève le plus haut ? En voici un autre exemple. Le poète compare aux conquérants qui parfois franchirent les Alpes, au prix d'immenses travaux, les pâtres qui, à chaque printemps, les passent sans peine et en sont les vrais rois.

..... A l'horizon, — chaperonnés de neige blanchissante, — les sommets du Vercors piquent l'espace. — Et les troupeaux transhumants de la Crau — broutent sur les hauteurs les herbes drues, — le cytise fleuri, la pimprenelle : — car c'est aux bergers d'Arles que l'usage — de toutes ces Alpes et cimes lointaines, — depuis des milliers d'ans est dévolu. — Et jusqu'au Nivolet de la Savoie, — et jusqu'au pic escarpé du Viso, — et loin, bien loin, jusqu'à ce mont Genièvre, — séparant les eaux d'Italie et France, — à eux tout appartient. De quoi se flattent — les conquérants les plus ambitieux — qui tour à tour régnerent sur le Rhône, — les Charlemagne avec les Bonaparte, — les Annibal et les César de Rome, — pour avoir franchi toutes ces hauteurs, — lorsque, tous les printemps, en caravane, — lorsque, tous les étés et les automnes, — avec leurs grands boucs qui ouvrent la marche, — parmi la neige grenue des *nèvés*, — suivis de leurs innombrables brebis, — le bâton à la main, jouant du fifre, — nos pâtres, eux, franchissent les montagnes !

IV

Enfin on arrive au lieu où l'Anglore a l'habitude de guetter les convois. Aujourd'hui, elle se rend à la foire de Beaucaire et, à peine embarquée, se trouve en présence du prince. Quel n'est pas son émerveillement ! A ce joli visage de jeune homme, à cette chevelure et ce duvet blond, à cette fine grâce du corps et des gestes, à cet indéfinissable et irrésistible sourire, qui a-t-elle reconnu ? Le Drac en personne. Le Drac est le dieu d'amour redoutable et tentant dont rêvent les fillettes de Provence. Il a ses demeures au fond du Rhône, tapissées de rocailles et de verdure. Il rôde dans les eaux du fleuve, se glissant d'onde en onde, avec une souplesse de lutin et guettant sa proie. Malheur aux jeunes baigneuses qui se sont trop avancées ou ont plongé imprudemment ! Il les enlace et, soit terreur, soit plaisir (qui le dira ?), elles n'ont plus la force de remonter. On en cite plus d'une qui a disparu de la sorte. Et le Drac n'enlève pas seulement les jeunes filles. Les belles nourrices sont fort convoitées de lui ; car il en a besoin pour allaiter la progéniture née de ses raptus. Heureusement qu'il ne réussit pas toutes les captures qu'il médite. Il arrive qu'il mette la main sur une belle qui n'est pas assez à portée, qu'on soit frôlée sans être prise. Alors on n'a que le charme de l'aventure, mais il en reste une périlleuse tentation de la courir à nouveau. L'Anglore a connu cela. Aux beaux jours de l'été, le contact de l'onde tiède et fraîche lui fut parfois si agréable qu'elle ne doute pas d'avoir été effleurée par le Drac. C'est pourquoi elle adore le bain.

Le VI^e chant du poème, qui a pour sujet et pour titre *le Drac*, est tout ruisselant de fraîcheur et de grâce. On pense à cette autre magique évocation des limpides profondeurs fluviales, dans le IV^e chant des *Géorgiques*, au commencement de l'épisode d'Aristée :

humida regna

*Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes*¹.

En trouvant tant de charmes à un corps si frêle, le prince reconnaît dans l'Anglore l'exquise incarnation d'un pays où la nature même est beauté, où la beauté atteint en se jouant à ses réalisations les plus pures, sans avoir à se débarrasser, comme sous des cieus plus épais, d'un énorme faix de matière. Nos amoureux, lui, ardent, elle, sage et subtile en sa jeune folie, échangent leurs réciproques extases à la barbe du pauvre Jean Roche, et c'est ainsi qu'ils débarquent, enivrés l'un de l'autre, dans la ville de Beaucaire, où la foire bat son plein. A Beaucaire, errant au milieu des spectacles, des marchés étalés en plein air, ils épuisent la volupté, si chère aux amants, de se sentir seuls au milieu du tumulte humain. Leur bonheur s'empare de toute la joie qui retentit autour d'eux, et la fait sienne. Ce grand bruit de plaisir n'est pour eux que la symphonie de leur plaisir.

Mais n'allons pas si vite que nos amants et, avant d'entrer nous-mêmes à la foire de Beaucaire, attachons-nous aux jolis épisodes de la navigation. Celui

1. « ... le royaume humide, avec ses lacs entourés de grottes, ses bois pleins de résonnances. » J'insiste sur la beauté de ce chant VI. Je n'en cite rien, parce que j'aurais tout cité. Je ne me suis pas décidé à faire une coupure dans ce merveilleux tissu, fluide et rayonnant.

des « Vénitiennes » est ravissant de coloris et de gaité.

Parmi les passagers pour la foire, il y avait un groupe plus animé et plus joyeux que les autres : des dames vénitiennes accompagnées de violonistes, guitaristes, mandolinistes et autres cavaliers. Ces dames et leurs camarades ont l'habitude de se rendre chaque année à Beaucaire pour désennuyer le public. Qui chanteuse, qui danseuse, qui tireuse de cartes, elles excellent dans tous les arts honnêtes par lesquels une personne de leur âge se rend profitable. Les gros marchands qui ont bien vendu leur denrée et qui, loin de Madame leur épouse, ne demandent qu'à s'ébattre. « Cela, mon Dieu, ne fait pas gour-gandine ! — Mais il leur faut faire une bonne foire, — car, à trôler ainsi par monts et vaux, — pour l'entretien et pour la colophane, — ceci, cela, il y va de grands frais. » Leur babil amuse le prince. Elles racontent des histoires de Venise où les maris sont peu sourcilleux, les dames servies à merveille et les réjouissances du carnaval magnifiques. Il y en a une que les hommes de l'équipage prennent pour la duchesse de Berry voyageant incognito. C'est fort gai ; on goûte en ces scènes tout ce qu'il y a de sève et de naïveté dans l'art de Mistral. Combien de poètes (et je dis de poètes de talent), ayant à les traiter, n'eussent su mieux faire que d'apprêter ingénieusement les données d'une érudition pittoresque, ou bien de dissimuler sous un alibi de mise en scène dramatique la simple description d'un tableau de Tiepolo ! Ici nous avons le charme et la couleur d'un Tiepolo, mais, en même temps, une allure toute naturelle, parce que le poète joint à une ingéniosité

d'artiste cette bonhomie olympienne qui se fait un jeu d'entrer dans l'âme et l'humeur de toutes sortes de gens. Les Vénitiennes s'intéressent vivement au prince et, comme il fallait s'y attendre, l'Anglore et elles ne se regardent pas de très bon œil.

Parmi les tableaux qui ne cessent de se lever sous nos yeux au cours du voyage, on est un peu embarrassé de choisir. Je cite l'arrivée en Avignon — Avignon, toujours superbe et joyeuse inspiratrice du poète, — parce qu'il me semble que, même à travers les rudesses et les gaucheries de la traduction française, meurtrière de la splendeur du rythme et de la beauté des mots, ce morceau fait sentir comme un frémissement d'allégresse et de grandeur.

En l'île d'Auselet, les oisillons — pépiaient tout le long des bords feuillus. — Le vent léger apportait des montagnes — la senteur des lavandes et des myrtes. — ... La fin du jour, à l'haleine plus tiède, — emplissait les cœurs de la nostalgie — qui gagne tout, lorsque le soleil baisse. — A leurs regards, la Barthelasse verte — apparaissait, qui partage le fleuve, — et puis plus rien, que le tournant de l'onde. — Mais soudain, tel qu'un rideau de théâtre — qui en aval se tire à l'horizon, — les arbres du rivage, les collines, — tout va diminuant pour disparaître — devant un colossal amas de tours — que le soleil couchant enflamme et peint — d'une splendeur empourprée et royale. — C'est Avignon et le Palais des Papes! — C'est Avignon sur sa roche géante! — C'est Avignon, la sonneuse de joie, — qui, l'une après l'autre, élève les pointes — de ses clochers tout semés de fleurons; — c'est Avignon, filleule de saint Pierre, — qui vit sa barque à l'ancre dans son port — et qui porta ses clefs à sa ceinture — de créneaux; Avignon, la ville accorte — que le mistral trousse et décoiffe, — qui, pour avoir vu tant de gloire

luire, — n'a pour elle gardé qu'insouciance! — Les bras se dressent tous; et l'équipage, — les passagers, admirent Babylone — (ainsi la nommait l'Italien jaloux). — Puis, tout à coup, de la seconde barque — monte ce cri : « Venise! c'est Venise! — lorsque, entre ses dentelles, elle se couche — aux baisers du Ponant, dans sa lagune! »

« Sonneuse de joie », pourrions-nous mieux dire de cette poésie même, de la poésie de Mistral?

Le cri de « Venise! » excite à ce point l'enthousiasme du prince charmant, qu'il « ne fait qu'un saut » du bateau qui le porte à celui où voyagent les dames vénitienes. Voilà qui n'enchanter pas l'Anglore. Et de cette rivalité va résulter une violente et amusante intrigue qui se déroulera la nuit dans les ruelles de Beaucaire. Le prince, qui se risque en tous lieux, est assailli par un inconnu, assez bon enfant pour l'assommer sans mettre ses jours en péril. C'est son rival malheureux auprès de l'Anglore, le bon timonier, Jean Roche, qui le ranime et le transporte au bateau.

Toute la peinture de la foire de Beaucaire est d'un mouvement et d'une variété admirables.

V I

La flotte de Maître Apian va maintenant remonter le Rhône de Beaucaire à Lyon. Dans cette partie, les

1. Mon analyse en use un peu librement avec l'ordre du récit, parce que, dans sa composition, le poète quitte et reprend ses thèmes avec la plus grande liberté, la liberté d'un voyage que l'on fait pour le plaisir. J'ai dû parfois grouper des morceaux qui dans le texte figurent dans des parties différentes.

choses de la navigation, le travail et la personnalité des hommes, l'autorité toujours en éveil du patron occupent le premier plan. Pousser contre le courant un convoi de dix gros bateaux est une beaucoup plus rude affaire que de le leur faire descendre. Il y faut une armée de chevaux avec des conducteurs endiablés pour les tenir en haleine aux passages difficiles. Les mariniers, non plus, n'ont pas le temps de muser.

Une vague inquiétude les assombrit. Déjà, à la descente, nous les avons entendus s'entretenir d'une sinistre rumeur qui circule. On parle de bateaux étranges, nouvellement lancés, qui marcheraient à l'aide du feu et menaceraient de faire perdre leur pain à tous ceux qui vivent de la vieille batellerie séculaire. Maître Apian n'en veut rien croire. Mais il y pense plus qu'il ne voudrait. Le mystérieux objet de cette anxiété générale l'obsède.

Les bateliers ne riaient plus ; sur les berges, — de loin en loin il courait des rumeurs — d'assez mauvais augure. Sur la barque — les messieurs de Lyon parlaient déjà — de gros bateaux à feux qui, par machine, — sans chevaux haleurs, sans câble ni traille, — remonteraient contre eau. « Allons donc ! quelques sots — pourraient croire à ces balivernes ! » — criait Maître Apian, lorsque l'on causait de ces inventions. « Si ça pouvait être, — que deviendraient tant d'hommes et tant d'hommes — qui vivent du travail de la rivière, — les bateliers, les charretiers, les aubergistes, — les portefaix, les cordiers, tout un monde — qui fait le tumulte, le bruit et la foule, — la vie animée, l'honneur du grand Rhône ? — Mais ne croyez-vous pas que ce serait assez — pour assommer, bougre ! à grands coups de gaffe — tous ces vauriens d'exploiteurs du peuple — de perturbateurs et de philosophes ! »

Il existe une certaine vulgarité servile qui se réjouit des inventions modernes, moins pour ce qu'elles apportent en elles-mêmes d'avantages pratiques que pour ce qu'elles détruisent, en fait de mœurs et d'autorités anciennes. Cette vulgarité peut hausser les épaules aux invectives de Maître Apian contre « le progrès ». J'y trouve pour ma part un grand sens. Je me réjouis des conquêtes de l'industrie mécanique avec la modération de sentiments qu'il est juste de garder à l'égard de biens qui ne sont que matériels et j'attends, pour en féliciter les hommes, qu'elles aient, en devenant à leur tour des choses un peu vieilles, produit autour d'elles cette bonne vie, ces bonnes mœurs qui se rattachaient à la pratique des industries d'autrefois.

Apian, dans la simplicité de son esprit et de son instruction, a de hautes vues sur les choses humaines. Par un effet de sa noblesse de race, et bien qu'il n'ait pas lu de livres, il a saisi la grandeur des événements historiques dont quelque phase s'est accomplie sous ses yeux. Dans ses récits au prince, il en évoque le souvenir sur un ton tout populaire et pourtant digne du sujet. « Sur la rivière, prince, tout peut se voir, c'est l'ornière du monde. » Apian a vu deux fois le pape « tout habillé de blanc et qui de sa main droite bénissait le peuple hors de son carrosse ». L'une, quand on l'avait enlevé de Rome pour l'emmener prisonnier à Paris ; l'autre, quand Bonaparte l'envoya mander pour son sacre et que, de gré ou de force, il lui fallut s'y rendre. Apian a vu aussi Bonaparte emmené à l'île d'Elbe et la foule se pressant sur son passage pour le maudire.

Il y avait là des femmes, des malheureuses — qui, leurs enfants étant morts au service, — du chemin lui

criaient : « Mangeur de monde ! — rends-moi mon fils ! » Au milieu des villages — les paysans, tenant aux doigts, terribles, — un écu de cinq francs pour le connaître, — le poing en l'air, braillaient ainsi : « Au Rhône — le châtaigner ! le tondu ! » Misérables ! — cela faisait frémir... Daus son malheur — frappé, muet, tel qu'un Ecce-Homo — lui regardait là-bas comme insensible — le Rhône, qui dans la mer s'allait perdre. — A un relais de poste, au changement — de l'attelage, les cheveux hérissés, — le couteau à la main, une hôtelière, — saignant une volaille sur sa porte, — profère ce cri : « Ah ! le sacré monstre ! — si je le tenais là ! En pleine gorge — puissé-je ainsi lui planter mon couteau ! » — L'empereur, d'elle inconnu, s'avançant. — « Que vous a-t-il donc fait ? » dit-il. « J'avais deux fils, — répond la mère en deuil, qui se courrouce, — deux beaux garçons taillés comme deux tours ! — Il me les fit périr dans ses batailles ! » — « Leurs noms ne périront pas dans l'histoire » — lui dit Napoléon avec tristesse. — « Et que ne suis-je moi tombé comme eux ! — car ils sont morts pour la patrie, au champ de gloire ». — « Mais vous, qui êtes-vous ? » — « L'Empereur. » — Aïe ! bonne femme ! (je vous demande, prince !). — A genoux à ses pieds, elle, éperdue, — la pauvre mère lui baise les mains, — lui demandant pardon, et toute en larmes !

C'est par de telles narrations (dignes de toutes les anthologies) qu'Apian illustre les endroits des rives du Rhône où de grandes figures de l'histoire ont passé.

Et voici la catastrophe pressentie. Parvenu près du confluent de l'Ardèche, Maître Apian perçoit au loin un bruit étrange. C'est un sourd bourdonnement qui tantôt se perd, tantôt augmente. On eût dit « le clapet d'un moulin farouche qui serait descendu par la

rivière ». Puis c'était « une toux sournoise, une toux saccadée qu'on eût cru d'un taureau ou d'un dragon... » Mais le fleuve lui-même s'émeut. Des ondes d'une puissance inaccoutumée le parcourent et font sursauter la batellerie. Un horrible flot de fumée obscurcit le ciel, rendant presque invisible le monstre qui approche. Soudain une voix brutale, très peu éloignée, s'élève, voix humaine et pourtant d'une rudesse inhumaine, tout à fait nouvelle aux oreilles de Maître Apian, qui n'a jamais entendu les hommes de son temps s'apostropher sur ce ton, même pour les avertissements les plus impérieux. Cette voix crie au patron de se ranger et de faire place un peu vite. — « Mandrin ! que le *Caburle* (c'est le nom de la maîtresse barque) s'écarte devant toi ! Le Rhône est nôtre, le Rhône est libre... et fais tirer la maille, mille dieux ! » (Tirer la maille, c'est l'ordre d'activer la marche, lancé aux conducteurs des chevaux). Apian n'a pas eu le temps d'achever son cri de chef. Brusquement, un long bateau à feu se découvre. Il est déjà sur le convoi. Des craquements retentissent. Le désordre se met dans les bateaux attachés à la file. Le monstre avance, cassant, défonçant tout. Les câbles d'attelage se tendent sous la pression formidable et les chevaux, dont la furieuse résistance est vaine, sont entraînés dans la rivière. Apian et ses compagnons échappent à la mort. De la rive, ils contemplent leur atroce infortune, actifs pourtant, comme toujours, et ramassant les épaves que l'onde rejette sur la berge.

Affaissé sur son corps, frappant du pied la terre, — le vieux patron geignait : « Ça n'est pas juste !..... — Ah ! mes sept barques ! mes beaux chevaux haleurs ! — Voir tout cela foudroyé, en ruine ! — C'est la fin du métier...

Pauvres collègues, — vous pouvez dire : Adieu, la belle vie ! — Il a crevé pour tous aujourd'hui, le grand Rhône. » — Et de l'épaule au tour de la ceinture — ayant enroulé sur leur corps les câbles — les restants d'agrès qu'ils ont recueillis, — à pied, la troupe, suivant le rivage, — marche vers Condrieu, sans autre plainte.

Moins heureux que l'équipage, le joli prince et l'Anglore, malgré les efforts du bon Jean Roche pour les arracher au gouffre, ont été noyés. Tel devait être leur sort. Apian et ses hommes survivent, parce qu'ils sont le travail humain, qui ne s'arrête jamais, qui, détruit sous une de ses formes, recommence sous une autre et mord de nouveau à la tâche. Mais le couple gracieux, qu'est-il ? La fleur de beauté produite par la civilisation d'un certain âge du monde et destinée à périr avec lui, laissant aux âges suivants un souvenir mystérieux et charmé.

J'ai présenté, au début de mon analyse, les hautes et sages idées, qui, chez un esprit comme Mistral, tempèrent la mélancolie tragique de ce dénouement et nous invitent à l'accepter, nous aussi, « sans autre plainte ».

VI

Il faut très vivement appeler l'attention sur la facture métrique du *Poème du Rhône*. Elle constitue à cette composition une physionomie unique, non seulement dans l'œuvre de Mistral, mais dans l'ensemble de la poésie moderne. On ne peut en parler d'une manière plus intéressante que ne l'a fait M. José Vincent : « A ne considérer, écrit-il, que sa versification, le *Rhône* est une bien extraordinaire gageure. La tra-

ditionnelle technique franco-provençale n'y est, pour ainsi dire, plus respectée. La rime en est absente. Toutes les terminaisons des vers y sont féminines, et les césures non pas *libres*, comme l'a étourdiment prétendu l'allemand Rack, ... mais *mobiles* : tantôt au 6^e pied, tantôt au 4^e. Le seul Mistral pouvait pour une fois lancer un tel défi à la tradition. Au cours d'une pareille tentative tout autre se serait infailliblement noyé, comme le Saint-Amant du *Moïse sauvé*. De ce mètre encore plus dégagé que celui de ses autres poésies, de ce mètre si périlleusement voisin de la prose et, comme eût dit Sibilet, « autant estrange en notre poésie..., comme serait en la grecque et latine des vers sans observations de syllabes longues ou brèves », Mistral, en revanche, a su tirer les plus ingénieux ou les plus magnifiques effets¹ ».

Je ne verrais qu'une précision à joindre à ces indications excellentes. Étrangère, comme le dit M. Vincent, à la tradition des troubadours et de l'époque classique française, la métrique du *Rhône* n'est pourtant pas sans tradition. C'est, à quelque chose près, la métrique de toutes nos chansons de geste de la langue d'oïl et, pour prendre un exemple familier à tous, c'est celle de la *Chanson de Roland*. Ce qui accroît la ressemblance, c'est que le *Rhône*, comme la *Chanson*, est divisé en laisses de longueurs inégales, coupées comme la matière même du récit. Un développement, une laisse. Celui qui se souvient des chansons de geste, et qui aborde le *Poème du Rhône*, retrouve en ce point une impression familière.

Une différence très importante, c'est que, dans la

1. *Frédéric Mistral*, p. 287.

Chanson de Roland, les laisses se distinguent en deux genres, selon que l'assonance y est masculine ou y est féminine.

Premier cas :

Pois, sunt turnet Baivier et Aleman
E Peitevin, e Bretun e Norman
Sur tuz les autres l'unt otriet li Franc
Que Guenes moerget par merveillus ahan ¹.

Deuxième cas :

Quant l'Emperere ad faite sa justise
E esclargiée est la sue grand ire,
En Bramimunde ad chrestientet mise,
Passet li jurz, la noït est aserie... ².

Chez Mistral, toutes les laisses sont en vers à terminaison féminine :

*I avié de femo, — anen, de malurouso, —
Que sis enfant estlènt mort au service,
Dou camin ié quilavon : « Manjo-mounde !
Rende-me-lou, moun fieu ! » Dins li vilage,
Li ped-terrous, quichant i det, terrible,
Un escut de cinq franc, per lou conneisse,
Lou poung en l'ér, je bramavon : « A Rose... ».*

1. *Ch. de Roland*, éd. Gautier CCCXIX. « Là-dessus les Bava-rois et les Allemands s'en vont, — avec les Poitevins, les Bretons, les Normands. — C'est l'avis de tous, et plus encore l'avis des Français, que Ganelon meure d'un extraordinaire supplice. »

2. *Ibid.*, CCCXXI. « Quand l'Empereur eut fait justice ; — quand sa grande colère se fut un peu éclaircie ; — quand il eut mis la foi chrétienne en Bramimunde, — le jour était passé, la nuit sombre était venue... »

3. Début du récit sur le départ de Napoléon, qui a été cité plus haut.

Il est extraordinaire d'avoir concilié, sur le long espace de quatre mille vers, ce que Mistral a su concilier ici : d'une part, cette persistance continue d'une seule sorte de rimes ; de l'autre, la variété de mouvement, de rythme, de coupe et de coloris qui répand dans toutes les parties du *Poème du Rhône* une animation et un éclat prodigieux. M. José Vincent a raison de saluer dans cette œuvre une « merveille de dextérité, de doigté, de science ». Mais il remarque aussi « qu'il valait mieux que Mistral ne s'y risquât pas deux fois, tant nos oreilles françaises demeurent éprises, malgré tout, des habitudes rationnelles de notre vieille métrique ».

Pour ce qui est de la césure, la place la plus normale dans le décasyllabe, c'est le 4^e pied. C'est celle où le mouvement du vers semble l'amener le plus naturellement :

Par son retour — la saison la plus belle
 Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs,
 Fais qu'en ces lieux — l'amour se renouvelle.
 Il s'est perdu ! — Je me perdrai moi-même.
 Si les bergères de ces rives
 Ne font régner — que de chastes désirs.

(La Fontaine, *Astrée*).

C'est sans doute pour cette raison qu'on lit souvent, dans les études consacrées à nos anciens poèmes chevaleresques, au chapitre de la métrique, que les décasyllabes qui y sont employés « ont une pause intérieure après leur quatrième syllabe sonore ». Cela est généralement vrai, parce que les poètes du moyen âge (ceux du moins en langue d'oïl) n'ont pas cette verve et cette virtuosité poétique propres aux maîtres

des bonnes époques, qui savent varier en cent façons la coupe du vers. Mais ce n'est pas toujours vrai :

Et dit à l'Cunte : — « Jo ne vus aim nient ;
« Sur mei avez turnet — fals jugement.

Dans le second vers, la césure tombe après la 6^e syllabe. Et l'on peut dire qu'après la césure à la 4^e, c'est cette coupe qui est la plus naturelle, s'il est permis de juger du naturel d'une chose par la fréquence avec laquelle elle se répète. Ne nous étonnons donc pas que chez Mistral la césure soit au 4^e ou au 6^e pied et plus souvent au 4^e qu'au 6^e. M. Vincent l'a très justement observé. Mais ne va-t-il pas un peu loin en affirmant qu'elle n'est « jamais ailleurs » ?

Dans le second de ces trois vers :

*Passon lou bourg, — que sant Andiou, — lou diacre
J'escaunjuré — lou dieu Mitra; — descuerbon
Apereila — lou mount Ventour que gibo...¹.*

n'y a-t-il pas deux césures, l'une à la quatrième, l'autre à la huitième ? Je pense bien que, sur les quatre mille vers du *Rhône*, on trouverait quelques autres exceptions à la thèse un peu absolue de M. J. Vincent. Mais ce sont des vétilles et puis la manière dont il faut scander certains vers n'est pas d'une certitude mathématique².

1. Ils dépassent le bourg où saint Andéol exorcisa le dieu Mitra; ils découvrent le mont Ventoux qui s'élève au loin.

2. Il me semble pourtant que dans ce vers :

Soun pourtulan a la man — que fuieto...

« son portulan à la main, qu'il feuillette, » — il ne peut pas y avoir de doute : la césure tombe après la 7^e syllabe.

Pour donner corps à toutes les observations précédentes, je citerai, en les scandant, quelques vers du texte pris dans le tableau de l'arrivée en Avignon.

*Avignoun ! Avignoun — sus sa grand Roco !
 Avignoun, la galoio — campaniero
 Qu'uno après l'autro — en l'ér ausso li pouncho
 De si clouchié — clavela d'embourigo ;
 Avignoun, la fiholo — de sant Peire,
 Que dins soun port — n'a vist la barco à l'ancro
 E n'a pourta li clau — à sa centuro
 De merlet ; Avignoun, — la gento vilo
 Que lou mistrau estroupo — emai descouifo
 E que, de tant — qu'a vist lusi la glori
 N'a counserva — que l'inchaïenco d'elo !*

La scansion de l'avant-dernier vers est discutable. Et si quelqu'un me disait qu'il y a une césure après la seconde syllabe, le reste du vers devant se débiter sans arrêt, d'un seul mouvement, il n'aurait peut-être pas tort. Je serais sur ces questions un peu moins décidé que M. J. Vincent. Mais cela ne m'empêche pas de goûter beaucoup la finesse et le savoir de son chapitre sur la versification de Mistral.

CHAPITRE XI

L'ŒUVRE LYRIQUE

MISTRAL ET LES POÈTES ROMANTIQUES. — SA PLEINE INDÉPENDANCE A LEUR ÉGARD. — OPPOSITIONS DE NATURE ENTRE SES INSPIRATIONS LYRIQUES ET LES LEURS. — POÉSIE CIVIQUE, POÉSIE NATURELLE. — ENTHOUSIASME ET VÉRITÉ. — SIMPLICITÉ ET GRANDEUR. — MISTRAL ET LA DISTINCTION DES GENRES. — LES ODES, LES CHANSONS, LES « ROMANCES », LES « RÊVES ». — EXTRAORDINAIRE PERFECTION DE LA MÉTRIQUE.

I

L'œuvre lyrique de Mistral n'est pas son moindre titre de gloire. Formée de pièces écrites à toutes les époques de sa vie, elle a été réunie en deux recueils : *lis Isclo d'Or* (les Iles d'or) parues en 1875 et qui partagent, jusqu'à un certain point, auprès du public, la popularité de Mireille ; *lis Oulivade* (les Olivades) publiées en 1912. Mistral ne fût-il l'auteur que de ces deux ouvrages, ils suffiraient à lui assurer une place éclatante au rang le plus élevé de la poésie moderne.

J'ai déjà noté (et c'est là un fait qui doit implicitement ressortir de toutes les pages de ce livre) la profonde différence d'inspiration qui existe entre la poésie mistralienne et la poésie de nos grands romantiques français du XIX^e siècle. Ce sont deux fleuves,

issus de sources tout à fait opposées et arrosant des pays aussi divers, aussi éloignés l'un de l'autre que peuvent l'être les antipodes du monde moral. Tous deux sont puissants. Mais il en est un dont l'eau est plus limpide et le cours plus favorisé des feux du soleil. Lequel ? je n'ai pas besoin de le dire.

En dépit de l'hommage qu'il savait rendre à des pairs illustres, Mistral avait la plus claire vue de sa pleine indépendance à leur égard et se connaissait prince d'un autre royaume. M. José Vincent nous rapporte à ce sujet un propos mémorable : « Comme un jour devant Mistral quelqu'un se croyait autorisé à constater que ni dans *Mireille*, ni dans les *Iles d'Or*, ni dans *Nerte*, ni dans le *Rhône*, ni dans les *Olivades* ne se manifestait à aucun degré l'influence des grands romantiques : « Vous avez raison, affirma catégoriquement le maître. Pour moi, ç'a été exactement « comme si ces poètes n'avaient jamais existé. »

Nulle part cette indépendance et cette opposition n'éclatent en traits aussi précis que dans le domaine du lyrisme.

Pour le lyrisme romantique, le foyer le plus familier et le plus fréquent de l'inspiration se trouve dans les émotions de l'individu humain replié sur lui-même. Le poète se pose à part des hommes et des choses, faisant autour de soi une sorte de solitude morale. Il se met en face de ses désirs, de ses regrets, de ses rêves. Il médite au sort, le plus souvent impitoyable, que leur ménagent l'hostilité ou l'indifférence des impersonnelles puissances qui enveloppent et gouvernent notre condition mortelle : la nature, l'histoire, la fatalité, le destin. Une poésie ainsi inspirée doit avoir pour notes dominantes la tristesse,

la plainte, la mélancolie, le désespoir ; les accents mêmes de l'espérance, qui, sous l'impression d'une pensée religieuse ou d'un éphémère sourire de la fortune, la traversent quelquefois, y ont quelque chose de désolé.

Cette orientation introspective n'était guère compatible avec un genre d'exaltation poétique qui passait, aux yeux des anciens, pour le principal et le plus puissant aliment du lyrisme : je veux dire l'exaltation communiquée aux sentiments du citoyen et du patriote par les grands événements publics, par la célébration des fêtes de la patrie, la commémoration de ses héros, de ses gloires, de ses origines. On sait que le plus grand lyrique de l'antiquité, Pindare, n'a guère traité que des sujets de ce genre et quelle part importante Horace leur a donnée dans ses Odes. La tradition en était d'autant plus forte chez les anciens que, pour eux, l'inspiration politique ne faisait qu'un avec l'inspiration religieuse et que la même ferveur s'adressait à la patrie et aux dieux. Cette tradition s'est affaiblie, ou du moins la place s'en est réduite dans l'époque moderne, parce que la religion et la nationalité y sont devenues des choses distinctes et que les hommes y professent des religions qui ne sont plus le propre d'une cité. Cependant tous nos lyriques classiques l'ont continuée dans cette voie plus restreinte ; quelques-uns des plus beaux chefs-d'œuvre de Malherbe (pour ne citer que lui) s'y rattachent. Pour ce qui est des romantiques, on ne peut dire, à la lettre, qu'elle leur soit devenue étrangère. Mais ils en ont profondément changé l'esprit. Victor Hugo et Lamartine ont chanté les grands événements nationaux de leur siècle. Mais ces chants ont été de leur part

de pures manifestations de poésie, et non pas ce qu'ils étaient de la part des anciens et de nos classiques : à savoir, l'accomplissement d'un office public au service de la communauté nationale. Ils y ont porté un enthousiasme exclusivement poétique et rêveur plutôt que cet enthousiasme actif et, pour ainsi dire, militant, qui était jadis inséparable du genre et qui n'offrait pas (bien s'en faut!) moins de poésie. Ces événements ont été pour eux des spectacles qui parlaient très puissamment à leur imagination (non sans émouvoir certes leur cœur de Français) plutôt que les moments d'un drame où ils avaient à intervenir personnellement. Ils ne les ont pas conçus comme autant de phases, heureuses ou malheureuses d'une action nationale toujours continuée, toujours en marche, à laquelle le poète doit s'associer de son souffle pour la soutenir et l'exalter, à la manière de Tyrtée, entraînant les guerriers au rythme de ses chansons. Ils les ont vus comme des événements reculés, lointains (proches seulement par l'intensité de la couleur) complètement achevés et consommés, tombés, pour ainsi dire, dans la nécropole de l'histoire.

Une telle disposition ne doit pas surprendre. Les grands événements du XIX^e siècle français y portaient d'eux-mêmes. Ils avaient ce commun caractère de se présenter comme le rapide surgissement de quelque grandeur éblouissante, bientôt frappée d'un écroulement tragique et irrémédiable : grandeur et écroulement de la Révolution, grandeur et écroulement de « l'épopée » impériale, grandeur et écroulement des utopies sociales par lesquelles on s'était imaginé un instant régénérer le monde et faire le bonheur de l'hu-

manité. Ce caractère des faits eux-mêmes, joint à celui de la sensibilité romantique (qu'il expliquait d'ailleurs, pour une part) était de nature à répandre jusque dans la poésie publique et civique de ces poètes la note du pessimisme et cette mélancolie qu'inspirent les grandes ruines. *La Marseillaise de la Paix* de Lamartine est exceptionnellement un hymne d'espérance. Mais l'idéal à la réalisation duquel elle convie les Français est un rêve faux et dangereux. Malgré la splendeur des vers et la beauté du mouvement, comment le cœur serait-il enlevé, quand la raison a tant de réserves à faire ?

Enfin il est une autre source de poésie, la plus douce au cœur des hommes qui sentent d'une manière naturelle et chez qui une imagination plus ou moins raffinée ou perverse n'est pas venue troubler, compliquer le cours normal des penchants et des affections. Je parle de cette poésie qui réside dans les sentiments et les actions d'une vie honnête et commune, d'une vie qui a connu et éprouvé, à son heure, tout ce qu'il est humain d'éprouver, depuis les émotions et les tendresses heureuses de la piété filiale jusqu'aux soucis, mêlés de consolations, de l'âge où l'on est père et grand-père à son tour ; d'une vie qui a passé des ardent folies de l'adolescence, au calme d'une vieillesse respectée, par la route virile du travail, du devoir et des nécessaires renoncements. Le lyrisme antique et le lyrisme classique ont toujours exploité aussi cette matière dont le pathétique est en profondeur. Et les épisodes qu'elle leur fournissait, ils les ont généralement placés dans le cadre de la campagne. Là, sur le fond de permanence des choses et des mœurs, les lignes générales de l'existence hu-

maine se dessinent mieux, et la noblesse des gestes du travail favorise la beauté et l'harmonie de l'expression poétique. Mais pour sentir et dégager largement cette poésie, il faut une fraîcheur, une naïveté, une sérénité, une santé de l'imagination et de l'âme même, qui n'étaient guère à attendre des romantiques : car le romantisme est, pour ainsi dire, la négation de ces vertus. C'est pourquoi il n'a guère exploité cette veine. Lamartine s'y est essayé et y a porté le plus beau sentiment. Mais ce n'est pas là qu'il a été le plus heureux ; des épisodes comme celui des *Laboureurs* dans *Jocelyn* sont bien loin d'atteindre en suavité, en mélodie, en enchantement, ces immortelles pièces élégiaques : *l'Automne*, *l'Isolement*, *le Lac*.

On n'aurait, en quelque sorte, qu'à renverser l'ordre de ce tableau et l'importance relative de ses éléments pour avoir le tableau des inspirations lyriques de Mistral. Une très petite part y est faite à la rêverie, à la nostalgie du poète s'arrêtant à contempler un instant sa vie personnelle et soupirant (une telle contemplation se résout toujours en soupirs) après ce qu'elle aurait pu être, après ce qu'elle aurait pu lui donner. Un livre, le moins étendu, des *Iles d'Or* a pour titre : *les Plaintes*. On y trouve quatre pièces portant ces noms : *Découragement*, *Ennui*, *Langueur*, *Rancœur*. Elles sont courtes. Il y passe un souffle de mélancolie romantique si léger, si adouci, qu'il eût pu s'exhaler de la Muse de Catulle.

Ce qui, à part ces fugitives exceptions, soulève et met en branle le génie lyrique de Mistral, ce sont les sentiments les plus propres à unir les hommes, à les faire s'émuouvoir et vibrer ensemble, d'une même âme. Je ne dis pas tous les hommes (car ce qui est

moralement commun à tous les êtres à face humaine doit se réduire à quelque chose de bien pauvre et sans intérêt), mais les hommes d'un peuple, d'une cité, d'une race, d'une civilisation. Les objets dont il suffit de faire resplendir à leurs yeux les images glorieuses, de faire résonner à leurs oreilles les noms et les attributs sur la corde d'airain pour les transporter d'ardeur et de foi et remplir leur pensée d'une lumière, voilà ce qui inspire notre poète. Provence, France, race latine, civilisation méditerranéenne, c'est à ces êtres historiques que se rapportent les thèmes de son grand lyrisme. Il dit à ses compatriotes ce qu'ils doivent à ces mères illustres et ce qu'elles attendent d'eux pour assurer leur avenir et continuer leur œuvre humaine sous le ciel. Le verbe dont il les célèbre est d'une superbe éloquence ; il a de merveilleuses progressions de mouvement et de rythme. Mais il importe beaucoup de dire qu'on n'y sent (au mauvais sens moderne du mot) rien d'oratoire ; il est sobre dans sa splendeur et ciselé dans sa fougue. C'est que ce verbe admirable est tout plein des choses elles-mêmes. Il les représente fidèlement ; il en rend l'essence et la forme ; il en suit les contours ; jamais il ne les dépasse ; jamais il ne s'enfle et n'écume au-dessus d'elles, comme il arrive si souvent chez les maîtres romantiques. C'est un des plus frappants caractères du génie de Mistral que cette alliance d'un enthousiasme exubérant avec une forme d'esprit tout à fait concrète. Jusque dans les plus hauts emportements de la verve poétique, ce qu'il énonce est toujours pris de l'objet ; on dirait qu'il n'y ajoute absolument rien. Nous montrions dans son *Poème du Rhône* un excellent guide du voyageur sur les rives du fleuve. *Mirville* et *Calendal*

sont aussi des guides en Provence. De même les poèmes patriotiques de Mistral sont des cours d'histoire. Et ces cours d'histoire sont en même temps des monuments de beauté, la beauté y naissant de la pureté et de la majesté du trait exact sous lequel les réalités historiques y sont produites et de l'ordre dans lequel elles se disposent.

Cette faculté d'abandon à l'objet explique la variété singulière de la Muse lyrique de Mistral ; variété qui est celle des émotions, des affections et des impressions de l'homme dans une race particulièrement fine et civilisée et d'une vivacité de sens supérieure. Mistral a toutes les notes, parce qu'il a toutes les humeurs, celles du moins qui correspondent à un mode épanoui de l'âme, comme la foi, l'héroïsme, l'amour, la gaieté débordante ou malicieuse, la jovialité généreuse et cordiale. Il est vrai qu'il n'a pas écrit de poèmes philosophiques proprement dits, bien que la philosophie ne soit pas ce qui lui manque. Il est vrai que ses quelques poèmes religieux ne font qu'exprimer en vers admirables la prière et la confession de croyance d'une humble femme qui ne sait que son catéchisme, ce qui est d'ailleurs plus profondément poétique, plus touchant et a même plus d'esprit que les plus belles paraphrases. Mais il est chez lui dans tout ce qui tient à la nature et la manifeste naïvement. Il y a comme un fond universel de simplicité, commun à ses grandes odes et à ses pièces plus légères, odelettes, élégies, romances ou chansons. Quelque émotion qu'il chante, il la chante comme feraient les plus simples entre les êtres qui en sont touchés personnellement, s'ils savaient chanter. Sa poésie ne s'égrène pas goutte à goutte dans la solitude ; elle

vit et circule au milieu des hommes. Les Allemands nous ont mis dans la tête l'idée d'une prétendue poésie populaire qui serait l'œuvre anonyme de la foule. Cela n'existe pas : la plus fruste production de l'art a nécessairement un auteur volontaire et déterminé. Mais si cela existait, s'il y avait une poésie qui jaillit spontanément et toute faite de l'âme des hommes assemblés sur la place publique par les victoires ou les malheurs de la patrie, s'il y avait une poésie qui se forme spontanément sur les lèvres des amoureux échangeant dans le crépuscule l'aveu mutuel de leur passion et de leur bonheur, s'il y avait une poésie qui naît spontanément des rires et de la joie des buveurs choquant le verre sous la treille en un jour de fête, ou qui s'échappe du souffle des travailleurs besognant en cadence au rythme de quelque refrain, cette poésie serait celle de Mistral. La vraie poésie populaire, c'est lui qui l'a réalisée. La vraie poésie populaire je la trouve dans cette poésie d'un grand poète, si élaborée, si cadencée, si savante !

Savante ! Il faut y insister. J'ai déjà dit l'extraordinaire maîtrise de Mistral dans l'art des vers. Ce don (qui fait de lui le digne continuateur des vieux troubadours, grands virtuoses de la métrique) rayonne à toutes les pages de son œuvre, mais nulle part sous des aspects aussi riches et incessamment renouvelés que dans son œuvre lyrique. Elle est, à ce point de vue, une vraie fête de l'esprit et un sujet d'étude ou, pour mieux dire, un objet de délectation inépuisable. A peu d'exceptions près, les mètres dont se sert Mistral sont, ici comme ailleurs, les mètres français classiques et traditionnels. Mais il les rajeunit, soit du seul fait de leur communiquer, tout en respectant les lois, la

cadence, neuve pour eux, de sa langue provençale et de son rythme personnel, soit par sa manière hardie et réussie à miracle de les grouper dans des formes strophiques sans précédents. C'est surtout dans les poèmes légers, les mètres courts, les mouvements rapides et allègres, les refrains vivement frappés, qu'il est inimitable. Pour cette diversité vraiment éblouissante de la versification, les *Îles d'Or* ne se laissent comparer qu'aux *Odes* d'Horace.

Je voudrais donner un lointain avant-goût de toutes ces beautés par quelques exemples, en m'aidant d'une division par genres.

II

Voici d'abord les odes, que le maître a groupées sous le nom de *sirventés* emprunté à la classification des genres chez les troubadours. La définition historique de ce terme, dont le sens avait d'ailleurs évolué et s'était appliqué successivement ou simultanément à des sortes assez diverses de poésie, serait un peu longue et sans intérêt pour nous¹. Le nom classique d'odes me paraît convenir à l'ensemble de poèmes que j'ai en vue.

C'est là qu'on trouve ces pièces, célèbres dans l'histoire du Félibrige et du mouvement provençal, dont j'ai tiré des éclaircissements nombreux sur la doctrine historique et nationale du poète : *Aux Poètes Catalans*, *la Comtesse*, *le Psaume de la Pénitence*, *A madame Clémence Isaure*. Il en est une autre, non moins impor-

1. On la trouvera dans le livre de M. Anglade sur les *Troubadours* (pp. 58-61).

tante dont je n'ai point parlé. Elle est consacrée à ce qu'on pourrait appeler la plus générale entre les idées communautaires de Mistral, l'idée de la race latine qui, par l'Empire romain, puis par l'Église catholique, a exercé une influence prépondérante sur la civilisation universelle :

*Aubouro-te, raço latino,
Souto la capo dou soulèu !
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Dieù gisclara lèu*

Relève-toi, race latine, — sous la coupole du soleil ! —
Le raisin brun bout dans la cuve — et le vin de Dieu va jaillir.

Sous ta chevelure dénouée, — aux souffles sacrés du Thabor, — tu es la race lumineuse — qui vit de joie et d'enthousiasme ; — tu es la race apostolique — qui lance le branle des cloches ; — tu es la trompe qui publie — et la main qui jette le grain.

Réveille-toi... etc.

Ta langue mère, ce grand fleuve — qui par sept branches se répand, — versant l'amour et la lumière — comme un écho de Paradis, — ta langue d'or, fille romane — du Peuple-Roi, est la chanson — que rediront lèvres humaines, — tant que le Verbe aura raison.

Relève-toi... etc.

De toutes parts ton sang illustre — pour la justice a ruisselé ; — au lointain tes navigateurs — sont allés découvrir un monde ; — au battement de ta pensée — tu as brisé cent fois tes rois... — Ah ! si tu n'étais divisée — qui pourrait te dicter des lois ?

Relève-toi... etc.

A l'étincelle des étoiles, — tu vas allumer ton flambeau, — tu as dans le marbre et la toile — incarné la beauté suprême. — De l'art divin tu es la terre — et toute

grâce vient de toi : — tu es la source d'allégresse, — tu es l'éternelle jeunesse.

Relève-toi... etc.

Des formes pures de tes femmes — les panthéons se sont peuplés; — à tes triomphes, à tes larmes — tous cœurs humains ont palpité; — tu fleuris? la terre est en fleur; — de tes folies chacun s'affole; — et dans l'éclipse de ta gloire — toujours le monde a pris le deuil.

Relève-toi... etc.

Ta claire mer, la mer sereine — où blanchissent tant de voilures, — baigne à tes pieds sa molle arène — en reflétant l'azur du ciel. — Cette mer toujours souriante, — Dieu l'épancha de sa splendeur — comme la ceinture éclatante — qui doit lier tes peuples bruns.

Relève-toi... etc.

Sur tes côtes ensoleillées — croît l'olivier, arbre de paix, — et de la vigne plantureuse — s'enorgueillissent tes campagnes : — race latine, en souvenir — de ton destin toujours brillant, — élève-toi vers l'espérance — et fraternise sous la croix!

Relève-toi... etc.

Des vers comme ceux-ci :

*A la belugo dis estello
Abrant lou mou de toun flambeù,
Dintre lou mabre e sus la telo
As encarna lou subre-beù...*

ou ceux-ci :

*Ta lindo mar, la mar screno
Ounte blanquejon li veisson,
Friso a ti ped sa molo areno
Èn miraiant l'azur dou céu...*

ne donnent-ils pas à un lecteur, qui a encore à s'ini-

tier (c'est facile) au provençal, une sensation de la musicale magie du verbe ?

Cette pièce, dis-je, est importante comme signal de réveil pour les peuples latins. On ne peut pas dire que la race latine (creuset merveilleusement assimilateur de tant de races diverses) ait été la grande victime du XIX^e siècle, car il s'en faut qu'elle n'y ait éprouvé que des reculs et des revers. Mais elle en a été la grande calomniée. L'Allemagne a profité de ses succès et de son ascendant éphémères (nécessairement éphémères, car la prétendue « culture » germanique n'a pas de quoi suffire aux obligations intellectuelles et humaines dont une hégémonie obtenue sur des peuples civilisés finit toujours par imposer la charge) pour répandre dans le monde et y mettre en crédit des doctrines historico-politiques conçues dans un pur dessein de conquête et d'orgueil, et tendant tout entières à cette conclusion intéressée que les peuples latins sont entrés dans l'ère de la décadence définitive. Ces idées ont fait fortune. Et, pour l'accueil qu'elles ont reçu chez nous, on en peut juger par l'exemple de Renan, qui a magnifiquement parlé de la Rome antique, mais, qui, comme homme moderne et sur la foi de l'Allemagne, a réellement cru que le rôle de la latinité était fini. Faut-il dire qu'un tel pessimisme fût absolument dénué de base ? Non ; car il reposait sur l'interprétation fautive d'une situation historique réelle. La vieille civilisation européenne, à laquelle présidait le génie latin, a subi dans l'ordre philosophique et religieux, dans l'ordre économique, dans l'ordre des mœurs, de profondes perturbations qui ont eu pour causes la masse de notions nouvelles apportées aux esprits par les découvertes mo-

dernes de la science expérimentale et les besoins nouveaux engendrés par leurs applications. Il s'agissait de faire rentrer ces nouveautés dans un ordre, renouvelé lui-même, conformément aux principes permanents de l'ordre moral, intellectuel et politique, qui ne se prescrivent pas. Cette œuvre ne pouvait être l'affaire d'un jour. Il y a eu crise générale, défaillance, perte d'équilibre. L'Allemagne, précisément parce qu'elle vivait en marge de la civilisation traditionnelle de l'Europe, parce qu'elle n'avait eu à cette civilisation aucune part directrice, a pu voir plus vite et plus fortement que les vieux peuples ces difficultés. C'est sur l'existence de ces difficultés dont nous risquons de mourir, qu'elle a édifié sa fortune depuis un siècle. Mais les a-t-elle résolues ? A aucun degré. Ce qu'elle a proposé à cet égard est inacceptable pour le genre humain, amorphe, sans lumière, sans universalité et il faut être au moins Allemand pour y prendre goût. Très forte dans la critique, l'Allemagne a été nulle dans la construction et elle le demeurera, à moins que son cœur ne soit changé et ennobli. Les créations de l'avenir naîtront dans les centres où fleurit toujours l'héritage gréco-romain. Les vers enflammés de Mistral nous rendent l'ardeur de cette mission.

III

Les poésies lyriques sont divisées par genres. On pourrait, comme je l'ai fait pour les *Sirventes*, remplacer par des dénominations d'usage classique celles que Mistral emprunte à l'usage des anciens poètes provençaux. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que, comme tous les grands artistes, il affirme l'existence

et la distinction des genres. Evidente vérité! Un genre est un type et ce qui n'a pas de type défini est informe et ne jouit que d'un degré fort imparfait d'existence. Il serait particulièrement étrange que l'indécis et l'amorphe eussent droit de cité dans l'art, quand celui-ci n'a de raison d'être que la recherche du parfait. Ce qui est, à cet égard, fort curieux, c'est l'hommage souvent rendu à la réalité des genres par des artistes qui rapportent expressément à l'un d'eux telles productions qui ne sont, à vrai dire, qu'un vague et impuissant mélange de tous les genres. Ne voyons-nous pas des poètes contemporains faire honneur d'un nom comme celui de la *Chanson* aux molles effusions d'une poésie qui cherche son rythme sans le trouver? Rien de pareil chez Mistral. Ses chansons sont de vraies chansons. Et de quelle allure! En voici une du tour héroïque: *les Enfants d'Orphée*.

*Sian li félen de la Grèço immourtalo,
Sian tis enfant, Ourfièu, ome divin!
Car sian ti fièu, o Prouvénço coumtalo!
E nosto capitalo
Es Marsiho, qui en mar vèi jouga li dóufin.*

REFRAIN.

*De nosti paire canten la glóri
Que dins l'istori
An fa soun trau
E que de longo, nous dien di libre
Soun resta libre
Coume la mar e lou mistrau.*

Nous sommes les neveux de la Grèce immortelle — nous sommes tes enfants, Orphée, homme divin! — Car nous sommes tes fils, ô Provence comtale! — Et notre

capitale — est Marseille, qui voit jouer en mer les dauphins.

De nos aïeux chantons la gloire, — qui dans l'histoire — ont fait leur trou — et qui toujours, disent les livres, — sont restés libres, — comme la mer et le mistral.

Vous avez là le sens en français. Relisez le provençal. Si l'ivresse ne vous monte pas à la tête, vous n'êtes pas digne de lire un vers. Ce petit vers énergique de six syllabes, *E nosto capitalo*, qui appuie et prépare le grand alexandrin final, quel élan, quelle ampleur il communique à celui-ci !

Voici une chanson nuptiale : *les Noces de Paul Giéra*. Il s'y trouve un délicieux effet, naissant de l'opposition (d'ailleurs nécessaire) entre le tour de la strophe et celui du refrain :

La strophe est élancée et gracieuse ; on dirait un mouvement de barcarolle :

*Eiçò's un jour de marco
Sus nòsti plus béu jour :
Leissen courre la barco
Sur lou rieu de l'Amour !*

Ce jour est jour de marque — sur nos jours les plus beaux : — laissons voguer la barque — sur le fleuve d'Amour.

Le refrain est d'un rythme pesant et fort, comme la cadence des pieds qui frappent le sol, des verres qui choquent la table, en signe de liesse.

*D'abord que vuci maridan Pauloun
Embriaguen nous touti !
La farandoulo emé li viouloun
Pici toumbara d'aploumb*

Puisque notre Paul épouse aujourd'hui — enivrons-nous ensemble ! — La farandole et les violons — vont tomber en cadence.

Je donne simplement les débuts, pour amorcer l'impression.

IV

Sous le titre commun de *Romances*, Mistral a réuni des pièces qui enchantent par l'alliance d'un récit dont la donnée plaisante ou touchante, ou l'un et l'autre à la fois, est toujours d'une fantaisie exquise, avec une mise en œuvre qui est un miracle de convenance spirituelle et d'harmonieuse finesse rythmique.

C'est *l'Aqueduc*, l'histoire de Ponsirade, la jolie reine d'Arles, dont l'empereur de Rome vient demander la main.

En Arle, au tème di Fado,

Flourissié

La reino Pounsirado

Un rousié !

L'empeiraie rouman

Ié vèn demanda sa man ;

Mai la bello en s'estremant

Ié respond : Deman

O blanco estello d'Arle

Un moumen !

Escoutas que vous parle

Umblamen !

Pèr un de vósti rai

Vous proumete bèn verai

Que ço qué voudrès farai

O que mourirai.

En Arles, au temps des Fées — florissait — la reine Ponsirade — un rosier ! — Or l'empereur romain — vient lui demander sa main ; — mais la belle en s'enfermant — lui répond : « Demain ».

O blanche étoile d'Arles, — un moment ! — écoutez, je vous parle — humblement ! — Pour un de vos rayons, — je vous promets sûrement — de faire votre vouloir — ou bien de mourir.

Connaissez-vous, dans toute la littérature poétique, un joyau plus fin, plus merveilleusement ouvragé que cette strophe ? Dans son ingénieuse complication métrique, elle donne la même impression d'aisance qu'une création de la nature, parce que c'est sur les pulsations du sentiment que la variété du mètre (cette variété qui est par elle-même un chef-d'œuvre de malice et d'esprit) s'est modelée et réglée.

Il faudra que l'Empereur, pour être agréé, fasse construire un aqueduc qui amène l'eau de la fontaine de Vaucluse jusqu'au palais d'Arles. On se met à l'ouvrage. Des légions de terrassiers comblent les vallées, éventrent les collines, percent des passages, bouleversent les Alpilles. Le travail dure sept ans. Et quand l'empereur, fier de son exploit, se présente pour recevoir l'amoureux salaire :

*Merci, grand emperaire
Sias trop bon !
Mai au soû poudes traire
Voste pont :
I'a 'n pichot barralié
Que iéu ame à la foulié
E que m'adus l'aigo an lié...
Adièu, cavaliè !...*

Merci, grand empereur ; — bien trop bon ! — Mais

vous pouvez détruire — votre pont : — un petit porteur d'eau — que j'aime à la folie — me porte l'eau au lit...
— Adieu cavalier !

Je citerai dans ce genre encore *le Renégat*, l'aventure de Jean de Gonfaron, marin provençal, capturé par les Barbaresques qui, après avoir durement servi pendant sept années chez les janissaires, s'avise un beau jour d'être pratique et se convertit à la religion de Mahomet. A partir de là, tout lui réussit si bien qu'il se fait aimer de la fille du sultan. Il est à la veille de l'épouser, quand, en flânant sur le rivage, il entend au large une chanson de matelots de Marseille. Son cœur de renégat, endurci par le diable, n'y résiste pas et fond d'émotion. Adieu les oripeaux royaux, la bonne table, les longs jours à ne rien faire, les rendez-vous nocturnes d'une belle princesse dans les jardins parfumés et le plaisir de faire couper des têtes de Turcs ! Il se jette à la mer et rejoint ses compatriotes. Voici la première strophe :

*Jan de Gounfaroun, pres pèr dé coursari,
Dins li janissari
Set an a servi :
Fau enço di Turc avé la coudeno
Facho à la cadéno
Emai au rouvi.*

Jean de Gonfaron, pris par des corsaires — dans les Janissaires — sept ans a servi : — il faut, chez les Turcs, avoir une peau — rompue à la chaîne — ainsi qu'à la rouille.

Et voici le refrain, dont les trois premiers vers sonnent comme un écho très légèrement ironique

des *Orientales* et qui est une des plus heureuses expressions de la libre et saine humeur mistralienne.

*Beüre l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecità;
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sénso liberta!*

Boire l'allégresse — avec sa maîtresse, — c'est de Mahomet la félicité; — mais sur la montagne — manger des châtaignes — vaut mieux que l'amour sans la liberté.

V

Les *Rêves* pourraient, pour la plupart, être nommés des élégies. Ils nous donnent une note plus suave et plus tendre. C'est dans ce genre que le lyrisme de Mistral atteint au sommet de sa délicatesse musicale. J'en extrais en entier ce chef-d'œuvre, célèbre parmi les amis de la littérature provençale : *la Communion des saints*, dont je donnerai seulement la première strophe en provençal.

*Davalavo, en beissant lis iue
Dis escalie de Sant-Trefume;
Ero à l'intrado de la niue,
Di Vespro amoussavon li lume.
Li Sant de peiro dou poutau,
Coume passavo, la signéron,
E de la gleiso à soun oustau
Emé lis iue l'acoumpagnéron.*

Elle descendait, les yeux baissés — les escaliers de Saint-Trophime. — C'était à l'entrée de la nuit, — des

Vêpres on éteignait les cierges. — Les saints de pierre du portail, — comme elle passait, la bénirent, — et de l'église à sa maison, de leurs regards l'accompagnèrent.

Car elle était sage à ravir, — et jeune et belle, on peut le dire; — et dans l'église nul peut-être — ne l'avait vue parler ou rire. — Mais, quand l'orgue rétentissait, — pendant que l'on chantait les psaumes, — elle se croyait dans le ciel — et que les anges la portaient.

Les saints de pierre, la voyant — sortir tous les jours la dernière, — sous le porche resplendissant — et s'acheminer dans la rue, — les saints de pierre bienveillants — avaient pris la fillette en grâce; — et quand, la nuit, le temps est doux, — ils parlaient d'elle dans l'espace.

« Je voudrais la voir devenir, — disait saint Jean, nonnette blanche, — le monde est en proie aux orages — et les couvents sont des asiles. » — Saint Trophime dit : « Oui, sans doute! — mais j'en ai besoin dans mon temple, — dans l'obscur, il faut la lumière — et dans le monde, des exemples. »

« O frères, dit saint Honorat, — cette nuit, quand luira la lune — sur les lagunes, dans les prés, — nous descendrons de nos colonnes; — c'est la Toussaint, en notre honneur, — la sainte table sera mise... — Et à minuit, Notre Seigneur — aux Aliscamps dira la messe. »

« Si vous me croyez, dit saint Luc, — nous conduirons là cette vierge, — lui donnerons un manteau bleu — et une robe virginaie. » — Et cela dit, les quatre saints, — tels que la brise, s'en allèrent; — et de la fillette en passant, — ils prirent l'âme et l'emmenèrent.

Le lendemain, de bon matin, — la belle fille s'est levée... — Elle parle à tous d'un festin — où, en songe, elle s'est trouvée, — dit que les anges étaient dans l'air — qu'aux Aliscamps table était mise — que saint Trophime était le clerc — et que le Christ disait la messe.

Le joli récit légendaire n'est rien. Ce qui est tout,

c'est cette âme de poésie, cette harmonie douce et égale, fluide, et cependant si fixée, qui semble donner un corps à l'impalpable.

Volontiers rapprocherais-je de cette fleur, à la tige si pure, ces autres fleurs : *lou Tremount de luno* (*le Coucher de lune*) variation sur le thème éternel de la *Ballade* de Villon aux dames du temps passé :

*Quand iéu m'ensouvène
De Madame Lauro,
Me semblo que vène
Amourous de l'auro...*

Quand je me souviens — de madame Laure, — je crois devenir — amoureux du vent...

ou bien l'image, épanouie et subtile à la fois, de la *Risouleto* (*la Ricuse*).

*Jé disien Margarideto,
E, per coupa court, Rideto,
Estlènt que toujours risié,
Aquèu noum de fantasiè
A soun rire s'entrasié
Coumo la rose au rousié.*

On l'appelait Margaridette — et, pour faire court, Ridette. — Comme elle riait toujours, — ce surnom de fantaisie — s'accommodait à son rire — comme la rose au rosier.

Quel joli jeu de rimes ! Les deux premiers vers, rendus plus lents, par la rime féminine, c'est l'aimable visage qu'on regarde, dont on va se délecter à loisir. Mais voici la rime masculine rapide qui, en se répétant quatre fois, fait courir la suite de la strophe. C'est le rire de Marguerite qui fuse.

Avec ces formes poétiques rapides et légères, il ar-

rive à Mistral d'atteindre à une ampleur d'effet qu'on trouverait admirable, si elle était obtenue par l'alexandrin. Ainsi dans l'aubade de *Magali* de *Mireille*

*O Magali, ma tant amado,
Mete la teste aue fenestroun !
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin et de violoun*

*Es plen d'estello aperamount !
L'auro es toumbado,
Mai lis estello paliran,
Quand te veiran !*

O Magali, ma bien-aimée, — à la fenêtre mets la tête, — écoute un peu ma sérénade — de tambourin et de violon.

Là-haut, le ciel est plein d'étoiles ! — dans l'air, nul souffle ; — mais les étoiles pâliront — en te voyant.

Ces octosyllabes font l'impression d'un mètre plus long. Pourquoi ? Parce que le sentiment du mètre lui-même disparaît dans celui des sonorités merveilleusement choisies (*amado, aubado, violoun, fenestroun*) qui terminent les vers et dont l'harmonie s'épand dans l'espace nocturne qu'elle semble remplir.

Je m'arrête. Que j'aie réussi ou non à inspirer à mes lecteurs le désir de se reporter à cette source delectable (au texte), dans les deux cas, il est inutile de prodiguer les exemples. N'y a-t-il pas quelque chose de désespérant à les commenter ? Comment expliquer un sourire d'amour, un battement d'aile, l'inclinaison d'une fleur, un rayon de lune, quelque adorable pas de danse à qui n'en a pas de lui-même perçu et senti le charme ?

CHAPITRE XII

VUE D'ENSEMBLE

PERFECTION CLASSIQUE DE MISTRAL. SA VALEUR D'EXEMPLE. REMÈDE QU'ELLE PEUT APPORTER A LA DÉCADENCE CONTEMPORAINE DU GOUT. — EXPLICATION DE CETTE DÉCADENCE. LES ÉCOLES. LES « CHAPELLES ». — UNIVERSALITÉ ET PERMANENCE DE LA MATIÈRE POÉTIQUE, CHEZ MISTRAL. — OPTIMISME ET SAGESSE DU POÈTE. — SA PHILOSOPHIE. — SA PENSÉE RELIGIEUSE.

Je voudrais me résumer en quelques idées générales sur les points dominants de ce beau sujet.

I

Mistral poète, Mistral, le dernier venu des grands poètes européens, est tout proche de nous. Je serais étonné si mes imparfaites analyses de ses ouvrages n'avaient pas donné à ceux qui ne les connaissent point une grande impression de fraîcheur et de vie, ne les leur avaient pas fait imaginer comme de surabondantes sources de plaisir. Pour goûter ce plaisir, il faudrait, me dira-t-on, lire le provençal. Il est vrai. Mais ce n'est pas là une chose très difficile, avec l'aide de la traduction, bien entendu, quand on y met un peu de

bonne volonté et qu'on a quelque fond de latin. On lit une page en français pour en avoir le sens. On la lit et la relit ensuite en provençal pour la sentir. Combien de gens j'ai décidés à prendre cette peine et qui m'en ont remercié ! Un conseil seulement. Commencez Mistral par où vous voudrez (par le *Poème du Rhône* de préférence), non par *Calendal*. *Calendal*, pour finir.

Cependant le même Mistral est, à un certain point de vue, fort loin de nous. Il est loin de nous par le culte et la recherche de la perfection qui ont occupé toute sa vie et qu'il a poussés au degré le plus haut. Autrefois, on n'eût pas osé se dire artiste sans professer ces vertus. Aujourd'hui, la notion même s'en est presque évanouie. Le sens du parfait dans les lettres et les arts a subi un grand fléchissement. A la vérité, il est en train de disparaître. On ne le rencontre plus que chez une rare élite, dispersée, impuissante, sans influence sur le jugement public et appartenant en général aux plus anciennes générations françaises vivantes. Il ne se trouve chez des hommes au-dessous de quarante ans qu'à l'état d'extrême exception. Nous voulons certes croire que le mal n'a rien de désespéré et que nous ne serons pas incapables, nous, les vieux, à qui le bénéfice de bonnes humanités classiques fut encore départi, de faire renaître dans la portion la plus cultivée de notre magnifique jeunesse ce qui s'appelle le goût. Mais, pour cela, il nous faut des modèles à mettre en lumière beaucoup plus que des dissertations à développer. La perfection de Mistral nous en fournit un. Le caractère si plaisant du maître qui nous le propose, son abord si délicieux, l'éclat de sa grâce à la fois consommée et naïve, le coloris et la fougue maî-

trisée de son verbe pur feront accepter et méditer avec sympathie son exemple et feront rendre à cet exemple toute sa leçon. Nous voudrions qu'il pénétrât comme un trait de lumière dans les ténèbres du mauvais goût contemporain.

Arrêtons-nous un instant à ce fait : la perte du goût. En en cherchant la raison, du moins en en donnant une idée détaillée et précise, nous comprendrons pourquoi notre poète mérite d'être appelé un classique.

Sous les noms de romantisme, de naturalisme, d'impressionnisme, de symbolisme, le XIX^e siècle a vu se produire une succession d'écoles littéraires nouvelles qui annonçaient des conquêtes et qui en apportaient réellement. Mais ce que leurs programmes et manifestes ne mentionnaient pas, à côté de ces conquêtes, ou plutôt ce qu'ils mentionnaient en le présentant sous un jour fallacieux, en le colorant de prétextes trompeurs, c'étaient les pertes et les abandons bien plus considérables, plus vastes, dont elles étaient payées. Ils disaient : « Voilà ce que nous créons de neuf. » Et cela était, pour une bonne part, vivant, ardent, fécond, répondait à cette nouveauté de matières et d'inspirations que toutes les époques (surtout celles qui ont vu des changements immenses) apportent à la littérature ; mais ils disaient aussi : « Voilà ce que nous rejetons, ce à quoi nous ne voulons plus nous assujettir » ; et là ils avaient le tort de parler comme d'une libération et d'un progrès de ce qui n'était, à vrai dire, que recul et décadence, de traiter comme entraves artificielles et étouffantes des difficultés qui tiennent à l'objet même de l'art et qu'il faut qu'il accepte et surmonte pour faire œuvre viable. Ils repoussaient

des lois, des règles observées par tous les maîtres dont les créations ont traversé les siècles sans périr. Ils repoussaient ces lois et ces règles, comme si elles avaient procédé d'une autorité extérieure qui s'impose au génie pour le comprimer. Ils ne voyaient pas que la faculté de les mettre en œuvre se confond avec le développement du génie lui-même, qui est nature et culture à la fois.

Quoi de plus déconcertant ? On peut discuter dans le détail telle ou telle règle et ses nuances ; c'est là un plaisir cher aux artistes. Mais se mettre en révolte contre les règles en général, contre l'esprit de règle, contre la tradition des préceptes de l'art, telle qu'elle s'est constituée à ses plus hautes époques et qu'elle y a été universellement reçue, c'est chose aussi singulière que si l'on voyait un coureur, ambitieux de gagner le prix de la course, demander qu'elle ne se fasse pas trop vite. Personne n'est obligé de prétendre à la palme de la course ni à celle de l'art. Encore faut-il savoir ce qu'elles représentent de peines et de mérites. La seule raison d'être de l'art est de procurer à l'esprit une jouissance complète en son genre et il est clair qu'un tel but suppose la réunion d'un ensemble de conditions extrêmement délicates dont la délicatesse et la complexité mêmes doivent faire de l'apparition d'une individualité humaine capable de les remplir une probabilité extrêmement faible. Voilà pourquoi, comparées au nombre des œuvres qui se produisent, les œuvres durables sont très rares, pourquoi très rares les vrais talents et les vrais génies. Or les règles ne sont pas autre chose que l'expression des conditions du beau, qu'elles n'apprennent pas à réaliser (car il faut le don mys-

térieux), mais dont elles maintiennent la notion dans sa plénitude et à sa hauteur. Nier les règles essentielles, c'est exonérer l'art de ses conditions vitales, c'est donner une prime aux demi-talents, aux faux génies, c'est dispenser de l'effort pour se réaliser pleinement les artistes en qui la nature avait mis tous les germes de la vraie grandeur. Tel est le méfait de nos écoles modernes, substituant le règne de leurs dogmatismes de l'imperfection à cet ancien règne du goût dont une élite était l'organe.

Le romantisme a ajouté un frémissement à l'expression de la passion, surtout dans ses éléments sensuels ; il a enrichi la poésie d'un monde d'images ; mais il a dispensé l'art de la vérité, du naturel, de la sobriété, laissant ainsi se former au centre des splendeurs qu'il créait un immense creux.

Le naturalisme a inventé, parfois avec un extraordinaire talent, des moyens d'exprimer et de peindre ce qui est médiocre, ce qui n'a pas d'intérêt et d'en relever la peinture d'une sorte d'humour morose ; mais il a dispensé l'art de flamme, de verve, d'esprit, d'enthousiasme, de grandeur d'âme, qualités sans lesquelles il est bizarre qu'un homme ait jamais la prétention de se faire écouter de ses semblables.

L'impressionnisme a fait merveille dans la traduction de nuances de sensation ou de sentiment dont la subtilité semblait défier le pouvoir de nos instruments naturels d'expression ; mais il a dispensé l'art de synthèse et de construction, et, par là, laissé échapper la substance et l'essence du sentiment lui-même.

Je ne dis pas que ces reproches atteignent (et tant s'en faut !) tout ce qu'ont produit les poètes et les artistes que leurs déclarations ou leurs attaches ont

fait ranger sous les étiquettes de ces écoles. J'en ai aux principes. Mais les principes ont eu d'immenses effets. Leur action, progressant à travers tout un siècle, nous a finalement donné le mal dont nous pâtissons le plus aujourd'hui : une littérature et un art de chapelles. La chapelle est l'aboutissement de l'école, le cul-de-sac où elle finit par verser et expirer ; la chapelle, lieu d'idolâtrie où s'entretient le culte, non de ce qui est médiocre, mais de ce qui est incomplet et avorté, où les valeurs se jugent et les admirations se décident à de sombres points de vue de fanatisme et de lubie, tout à fait étrangers au plaisir, où les esprits se gâtent à ce point que ce qui est heureux, réussi, épanoui, agréable, leur cause une espèce de scandale et qu'ils croient que c'est cela qui est manqué et dont il faut faire fi.

Le signalement de ces barbaries ne m'éloigne pas de mon sujet. Il l'éclaire. Il définit par un contraste et de point en point les hautes vertus d'artiste parfait dont Mistral, mort d'hier, conserva l'héritage dans une époque qui leur était très peu favorable. L'œuvre du maître s'achevait (*les Olivades*, chef-d'œuvre de concision hellénique dans la beauté lyrique, sont de 1912) dans les années mêmes où le snobisme et la prétention des chapelles semblaient n'avoir plus grand-chose à faire pour tuer chez nous, sous prétexte d'art, tout sentiment du beau. A ces obscurcissements, à ces dégénéralions il est bon que nous puissions opposer cet exemplaire, frais éclos, d'une poésie qui, avec sa particulière saveur de terroir, réalise l'harmonieuse pondération de toutes ces qualités essentielles, vérité, mesure et flamme, force, délicatesse et charme, dont l'assemblage est précisément ce qui constitue l'art et

dont une seule ne peut être absente sans gâter notre plaisir. Mistral, si célèbre, est en réalité très peu connu. Je m'en réjouirais presque. Cela lui garde toute son efficacité pour un réveil dont nous avons besoin. Son influence possible, les impressions qu'il porte n'ont rien d'usé. Elles sont dans leur fleur. Par là, je le répète, il ménage d'exquises découvertes à ceux qui l'aborderont, de la manière que j'indiquais tout à l'heure ; par là il m'apparaît comme un merveilleux médicateur des défaillances et maladies du goût moderne. En ranimant le plaisir, il ranimera le goût.

Il est vrai que sa poésie, quand on l'envisage dans sa matière, tient bien moins de place, occupe, si j'ose dire, moins de volume dans l'histoire d'un siècle que celle des grands romantiques. Dans l'œuvre de ceux-ci se sont inscrites toutes les idées, les émotions, les imaginations, les tumultes du temps le plus agité. Leur inspiration s'en est ressentie et en a reçu le frémissement. Certes, c'est là un titre éclatant de grandeur. Mais c'est aussi une cause de caducité, si ces poètes ne dominant pas le tourbillon des utopies, des agitations sociales et des révolutions, mais y étant entraînés et roulés eux-mêmes, n'ont pas su élever cet apport particulier de leur temps jusqu'à la lumière de sa signification humaine générale et l'ont pris et rendu tel que le leur jetait le vent de la rue et de la place publique.

Quoi qu'on pense de l'abondance de l'inspiration chez Mistral, il ne l'a puisée que dans une veine de nature et de vérité qui jamais ne s'interrompt. Ce qu'il a chanté est permanent. Il a chanté la vie de l'homme dans ses fonctions éternelles, dans ses expériences sans cesse renouvelées, dans ses

sentiments simples et universels. Il a chanté, comme Hésiode, « les travaux et les jours » : les travaux qui extraient de la terre et de la mer la nourriture de l'humanité et les jours de chaque saison, saison de l'année et saison de l'existence. Il a chanté l'amour, le délicieux et douloureux amour qui enivre et désole les cœurs de vingt ans ; il a chanté la tendresse et la douceur maternelles, l'autorité et la force paternelles, les liens qui fondent et soutiennent la famille et les fléaux destructeurs qui la menacent ; la joie du bien acquis par le labeur et la peine et la fragilité de tout ce que nous acquérons et fondons ; l'ordre inchangeable et bienfaisant des soucis, des vœux, des perspectives nouvelles qu'apporte à chacun des âges de l'homme le rouleau toujours divers et toujours semblable de l'humaine destinée. Il a chanté les joies et les douleurs de la vie individuelle et plus encore ce qui survit d'utile et de bon aux déchets d'une vie humaine bien vécue : le legs tutélaire du passé, l'héritage et le bénéfice de ce que les générations ont progressivement conçu et créé de meilleur, l'œuvre des morts, la patrie.

Le caractère de permanence de cette matière poétique s'est montré singulièrement propice à l'harmonieux effort qu'il n'a cessé d'accomplir pour la revêtir de l'expression la plus achevée, la plus mesurée, la plus lumineuse et la plus pure. Le modèle impérissable demeurait toujours sous ses yeux. Quand il se promenait sur les routes qui environnent Maillane, il n'avait qu'à parcourir du regard l'horizon pour l'y retrouver et l'y embrasser sous tous ses aspects. Le calme magnifique de son existence lui permettait de rêver sans cesse au mieux dans l'élaboration des images où il méditait de le traduire et de distribuer

selon le rythme le plus sûr, de couler dans la forme la plus définitive les richesses d'enthousiasme, d'intelligence et de divine humeur qui habitaient son esprit de grand poète.

II

« Le laid est beau, a dit Taine ; mais le beau est encore plus beau . » Il déclare ailleurs que la beauté véritable a un caractère de bienfaisance et que c'est à ce trait qu'elle se reconnaît. Je ne sais guère d'œuvre poétique moderne à qui ces excellentes sentences s'appliquent mieux qu'à celle de Mistral. De quelque côté qu'on l'aborde, que ce soit dans ces tableaux de fêtes, de foules en liesse, de joie populaire où se déploie la riche verve du maître coloriste, ou bien dans ces légères chansons où la plus tendre expression du sentiment se relève d'une ironie très douce et très légère, ou bien, au contraire, sous les aspects les plus opposés à ceux-là : évocation des grands sacrifices et des épreuves de la vie, peintures de la douleur et du malheur, comme la mort de Mireille, le désastre des bateliers du Rhône, les ravages de l'inondation dans *Calendal*, — toujours une action bienfaisante en émane. L'âme, au sortir de cette lecture, se sent charmée et allégée, plus vive, plus ouverte, plus sympathique à tout ; le fardeau de la matière et de l'existence lui pèse moins ; et si elle verse des larmes au chevet de Mireille mourante, c'est pour recueillir au prisme de ces larmes plus de rayons.

Est-ce à dire que le poète édulcore et embellisse à plaisir les images de la réalité pour nous en épargner les impressions rudes et pénibles et que nous le puis-

sions prendre en flagrant délit d'optimisme complaisant ? Rien qui lui ressemblât moins. Un grand et tranquille sens de vérité, une plénitude épanouie de naturel sont le trait dominant de son esprit. Son œuvre nous montre le mal partout. Mais elle nous le montre partout équilibré par le bien. Très attaché aux mœurs, il est incapable de sophistiquer si légèrement que ce soit sur la distinction de l'un et de l'autre et de laisser se créer entre eux la moindre confusion intéressée. Mais il sait trop que si, dans l'autre monde, le mal et le bien sont destinés à une séparation absolue, chacun y devant avoir son royaume propre, dans l'étoffe de ce monde-ci et de notre humaine nature ils se trouvent fort étroitement mêlés et entrelacés. Du bien où ne se glisse aucun mal, du mal qui ne contienne aucune espérance de bien, cela ne se voit guère ici-bas. Ce serait donc nous méconnaître nous-mêmes, comme d'épais barbares, que de chanter la vertu sur un ton extasié à la manière des Allemands, ou de courir sus au vice avec des gestes de frénésie, comme si nous étions stupéfaits de sa présence. Le diable est le diable. Mais c'est pour nous un hôte si familier et qui a, outre ses grandes et terribles résidences, tant de menus repaires (il en a jusque dans le cœur du plus honnête homme et de la plus sage fillette) qu'il y aurait vraiment peu de philosophie à nous récrier sur le scandale de ce voisinage. Voilà la raison de la modération de Mistral dans sa manière de peindre la vie. Cette modération est l'expression et la conséquence d'une vue étendue et complète. Et loin d'exclure l'enthousiasme poétique, elle le favorise au contraire. Qu'y a-t-il de plus enthousiasmant que le train prodigieusement varié de

ce monde où règne une magnifique providence naturelle qui ne laisse en définitive, si du moins on prend des choses un aperçu assez large, aucune faute sans vengeance, aucun bon effort sans fruit ?

Cependant cette lutte immense qui, dans la réalité des choses, se poursuit sans cesse entre les forces bonnes et les forces mauvaises de l'homme et à laquelle se ramènent, en dernière analyse, tous les événements intéressants, tous les drames de l'humanité, cette lutte, dis-je, se présente sous une grande diversité de formes et avec les issues les plus variables. Ici c'est le mal qui a l'avantage, là c'est le bien. Il en résulte une grande marge dans le choix de la perspective sous laquelle l'art pourra représenter la vie sans sortir de la vérité. De deux poètes, que je suppose d'égal génie, d'âme également haute et bonne, l'un sera plutôt saisi par le pathétique des victoires troublées du mal et inclinera à les peindre de préférence ; le second contempera plus volontiers le spectacle des victoires relatives du bien. Celui-là aura une imagination âpre et sombre, sans délectation de perversité ; celui-ci une imagination sereine, heureuse, vaste, au toucher de laquelle tout s'épanouit, mais exempte de fadeur et de molle illusion. Tous deux seront virils et vrais. Le second sera plus sympathique aux hommes et (au plus beau sens du mot) plus populaire, parce qu'il sera plus consolant. Tel est Mistral. Il s'est plu à l'évocation de milieux, de caractères, au récit de fictions (toutes puisées d'ailleurs dans la nature) qui nous laissent, comme impression dominante, celle de la grandeur et de l'auguste efficacité des forces du bien.

C'est ainsi que Mistral est bienfaisant. Il l'est par

le sel de sagesse de son génie, par la sérénité de sa vision juste.

III

Comme tous les grands poètes, il aime les sentences morales. Il aime exprimer, soit par la bouche des vieillards, des hommes d'expérience qu'il met en scène, soit de son propre fond, dans ses pièces lyriques, de grandes vérités, de grands conseils sur la bonne conduite de la vie. Mais toujours, avec son sens pratique élevé et sa saine philosophie naturelle, il les fonde sur l'économie même de la vie. Écoutons le vieil Ambros remontrant à son fils Vincent l'ambitieuse folie de son amour et le devoir de se tenir à la place que Dieu lui a donnée :

— Tresse, va, tresse tes brindilles — et ôte ça de ta cervelle ! — Vois-tu le moissonneur — gourmandé par l'épi ?... Est-ce que le serpent

Peut donc dire à Dieu : « Mauvais père, — de moi que ne fis-tu un astre ? » — « Pourquoi, dira le bœuf, me fis-tu pas bouvier ? — à lui le grain, à moi la paille !... » — Mais non, mon fils : mauvaise ou gaie, — tous, dociles tiennent leur voie... — Les cinq doigts de la main ne sont pas tous égaux.

Le maître t'a fait lézard gris ? — Tiens-tci paisible en ta crevasse, — bois ton rayon de soleil et rends grâces !

(Chant VII.)

Écoutons Apian :

Enfants, dit le patron Apian, la vie — est un trajet comme celui des barques : — elle a ses beaux, ses mauvais jours. Le sage, — quand les flots rient, doit savoir se conduire ; — dans les brisants, doit filer doux. Mais l'homme

— est né pour le travail, pour naviguer... — Qu'on ne me parle pas de ces lendores — que rien ne fait contents ! Celui qui rame, — au bout du mois, il lui tombe sa paye ; — et celui-là qui a peur des ampoules — fait le plongeon au gouffre de misère. — Pour moi, sur les barques, depuis cinquante ans, — j'en ai vu de toutes. Mais je crois qu'il faut — entre les deux : l'Empire et le Royaume ¹, — comme entre abandon et outrecuidance — tenir le milieu...

(Chant III.)

Sur un mode plus léger et dans une forme gnomique pleine de sel, les délicieux avis de « l'oncle Guigue » complètent ceux d'Ambros à Vincent et montrent que la somme énorme des menus avantages que l'on trouve à se contenter de son sort finit par composer une vie vraiment satisfaisante.

*Escouto qué té digue
Fasié moun oncle Guigue...*

Écoute mes paroles — disait mon oncle Guigue...

La vie n'est qu'un passage : — mieux vaut, tel que le sage, — le prendre comme il vient — que d'insulter le vent.....

Au lieu de tant courir, — pour se briser le muse, — mieux vaut marcher tout doux — pour allonger l'année...

Mieux vaut, droit comme un arbre, — croître sans rien savoir — que de bayer toujours — aux vétilles du jour...

Mieux vaut à Cadolive ² — rire en mangeant l'olive — qu'être inquiet à Paris — en mangeant des perdreaux.

Puis, pour toi, si la vie — te paraît trop chétive, — éblouis-toi les yeux, — aux astres de la nuit.

1. J'ai expliqué ces expressions qui signifient : rive gauche et rive droite du fleuve.

2. Village de Provence.

Le ciel est le grenier — de toutes choses belles : — et tout ce que tu rêves — là tu peux le trouver.

(*Les Olivades.*)

Cette sagesse pratique part des plus familières expériences par lesquelles se font sentir dans la destinée de chacun de nous les conséquences d'un ordre, d'un équilibre général des choses. Mais on voit comme, de proche en proche, elle monte et s'élève au-dessus du niveau de cette humble origine. Quoique ta place soit fort réduite, il est sans doute plus avisé de t'en satisfaire. Mais, de cette place, aussi bien que de toute autre, tu peux, si tu portes haut la tête, apercevoir les étoiles.

La sagesse pratique n'est pas tout. Elle est le moindre degré de la sagesse, mais celui où l'âme doit s'asseoir d'abord. Elle est l'entrée — la nécessaire entrée — d'une sagesse supérieure. Ou plutôt elle est la base sur laquelle doit se soutenir l'élan de celle-ci. Au-dessus du bon sens et de la raison, mais par la raison gouverné, il y a l'esprit des entreprises hardies, l'esprit de création et d'héroïsme.

En toi aussi peut se revoir — la gloire de tes devanciers ! — Aux travaux qu'appelle ton âge — œuvres de main, œuvres d'esprit — sois le premier : car la hardiesse — porte bonheur aux jeunes gens... — Sois humble avec les humbles et plus fier que les fiers.

(*Calendal*, chant IV.)

Ce sont là les leçons que le jeune *Calendal* a reçues de son père et auxquelles il rapporte l'orientation de son existence vers de nobles conquêtes. *Calendal* est, dans son ensemble, le poème de la sagesse héroïque, le poème de l'action. Je l'ai résumé et n'y reviens

point. Mais ce que le biographe de Mistral devra dire, c'est que *Calendal* est en cela le symbole de sa vie et de son influence. Ce grand poète a été un grand homme d'action par la pensée et l'apostolat ; il a semé dans plusieurs générations de disciples un magnifique esprit d'action qui, pour n'avoir pas paru dans ce qu'il a eu de réellement efficace au grand jour de la publicité bruyante (ne nous arrêtons pas à ce qu'il a pu y avoir parfois de frivole dans les manifestations du Félibrige) n'en a pas moins joué dans l'histoire de notre pays un beau rôle salulaire, qui demeure appelé à de grands développements et que l'histoire dégagera, reconnaîtra.

L'action cependant, l'action en faveur de la communauté, de la patrie, de la civilisation, de tous les hauts biens de l'humanité, est-elle le dernier sommet, le couronnement et l'achèvement de notre existence ? Non ; car elle est transitoire, périssable. Le but qu'elle s'est proposé, elle le manque en partie, même dans ses plus belles réussites. Ce qu'elle fonde de plus solide demeure exposé à l'usure du temps et aux tempêtes sans cesse menaçantes de la destinée. Au-dessus d'elle, ce véritable Grec place la contemplation de l'idéal même dont elle voulait faire une réalité et qui a été, de proche en proche, son suprême inspirateur. Cet idéal, c'est l'objet de la volonté, ramené à une forme pure et, pour ainsi dire, éternelle, qui l'élève au-dessus de toutes les contingences et ne valant plus que par sa bonté et sa beauté intrinsèques.

Il faut lire à côté l'une de l'autre ces deux pièces, la troisième et la première du recueil des *Olivades* : *la Cansoun dis Avi* (*la Chanson des aïeux*), et *lou Parangoun* (l'Archétype). La première est un hymne

superbe aux fruits de l'énergie humaine, d'une énergie qui a continué son application et son œuvre pendant des siècles, dans le même sens. « Honneur à nos aïeux ! Nous leur devons tout ; notre langue qu'ils ont conservée et défendue, la fertilité de notre terroir qu'ils ont travaillé, notre froment, notre vin, l'huile de nos oliviers et, qui mieux est, la gaité du cœur, le goût de la grâce et des choses belles, dont ils nous ont rendus capables en nous affranchissant des servitudes de la faim et en nous faisant riches.

*An viscu,
An tengu
Nosto lengo viva ;
An viscu,
An tengu
Tant coume an pouscu.*

Ils ont vécu — ils ont tenu — en vie notre langue ; — ils ont vécu, ils ont tenu — autant qu'ils ont pu.

Ils ont fait la Provence, richesse des richesses, bien entre les biens. »

Mais la Provence réelle, si confiants que nous soyons en la durée et en la splendeur de son sort, peut périr ; elle peut se défigurer et trahir les vœux que nous faisons pour elle. C'est un beau navire « sur la mer de l'histoire » et livré à tous les coups dangereux de la mer. Si le navire sombre, et si même il sombre sous nos yeux, nous serons-nous trompés ? Non ; car dans son idée, son « archétype », comme eût dit Platon et comme dit Mistral, il est immortel.

Moi, à l'aspect du déluge qui monte — antichrétien, rageur, universel, — pour la sauver du fléau, de ses

hontes, — j'ai confiné ma foi que rien ne dompte — dans la vedette d'un château provençal.

Ma foi, ce n'est qu'un rêve; je le sais — Mais le rêve me semble estompé d'or; — il me semble, ce rêve, un miel inépuisable, — un gouffre duquel, amoureux, j'arrache — de mes deux bras la belle qui y dort.

..... Il suffit : sur la mer de l'histoire, pour moi — tu fus, ô ma Provence, un pur symbole — un mirage de gloire et de victoire — qui, dans l'écoulement ténébreux des siècles — nous laisse voir un éclair de Beauté.

Ce platonisme de poète confine à la pensée religieuse. Et c'est de sa part un mouvement tout naturel que de se suspendre à l'idée d'une beauté éternelle, réellement existante. Mistral a été un esprit religieux. Né dans la Provence catholique, d'une longue lignée d'aïeux catholiques, il a été un fils soumis de l'Église. Avec une entière simplicité et une grave discrétion (dignes l'une et l'autre de servir de leçon et d'exemple aux littérateurs) il a professé sa foi en maint passage de ses poèmes. Que cela plaise ou ne plaise point, il en est ainsi. Des esprits ralliés à l'anticléricalisme militant et qui ne voudraient point renoncer à la liberté et à l'élégance de savoir goûter un poète qui ne discutait pas le dogme du catholicisme, accommoderont peut-être leurs amours contraires en supposant à l'auteur de *Mireille* la foi du charbonnier ou de l'humble villageois. Ils seraient infiniment loin de compte. Mistral est une tête hautement réfléchie. Il suffit de le lire à n'importe quelle page pour concevoir que le génie du jugement ne fut pas inférieur chez lui au génie de l'imagination. Il eût suffi de le voir, d'observer la froideur superbe dont son beau regard était capable pour le sentir.

Sur beaucoup de questions il s'est exprimé abondamment ; mais, sur toutes, il en a pensé plus qu'il n'en a dit et sur celles-là particulièrement à l'égard desquelles il n'a rien trouvé de plus sage que de s'exprimer à la manière du peuple, quoique avec la sublime cadence du poète. Je n'imagine pas qu'il ait, comme Rodrigue de Luna, passé son temps à dépouiller les livres diaboliques de son siècle, devenus singulièrement plus nombreux qu'au siècle des papes d'Avignon, les livres de critique, d'exégèse, d'histoire, qui dénudent et minent les fondements de la vieille foi. Mais je serais étonné qu'en y rêvant, ce grand esprit n'ait pas à peu près trouvé par lui-même le fond essentiel et la figure générale des raisons de nier qui y sont fournies contre ce que les hommes ont si longtemps cru dans la portion la plus élevée du genre humain. Je serais même étonné que ces raisons ne lui aient point paru très redoutables : Satan ne l'est-il pas ? Elles n'ont pourtant pas ébranlé l'assiette de sa croyance, parce qu'au total elles lui ont semblé petites par rapport à l'immensité tutélaire de l'objet qu'elles tendent à mettre en ruines. Volontairement plus familier avec la vie de l'humanité, avec ses intérêts supérieurs, avec les mouvements et les enseignements de l'histoire qu'avec la perscrutation scientifique et philologique des traditions et des textes, il a trouvé dans la grandeur et la bonté de tout ce qu'a fondé et soutenu l'institution catholique et romaine, dans l'inimitable largeur avec laquelle elle a embrassé et fait sien ce qui s'était produit de civilisation en dehors d'elle, il a vu là, dis-je, des motifs plus forts pour lui conserver l'adhésion de son âme que ceux que l'impiété des philosophes et des savants eût pu lui fournir de la retirer. Je conjecture

quelque peu ici, d'après mes méditations sur sa personnalité plutôt que d'après ses dires formels, les nuances de sa pensée. M'avancerai-je trop en supposant que, poète et ennemi des querelles, il ne devait pas avoir un grand goût pour les subtilités des théologiens ? Mais bien certainement en avait-il moins encore pour les hérétiques, qui sont, après tout, les premiers responsables des excès de ratiocination des théologiens, obligés de leur répondre. Enfin ce catholique fidèle n'était pas clérical, comme le prouvent ses libres jugements sur les répressions de l'hérésie albigeoise et sur les conflits de la papauté au XIV^e siècle.

Deux années avant l'année de sa mort, je lui rendis visite, introduit auprès de lui par le jeune homme héroïque et débordant de vie auquel ce livre est dédié, Albert Bertrand, de Nîmes, qui allait devenir son neveu. Dans cette entrevue un des propos du grand homme fut le suivant : « Si quelqu'un peut dire qu'il a été heureux, c'est bien moi..... » Et en effet, l'indépendance, la beauté, le génie, la gloire à trente ans, une carrière splendide, féconde, toujours fêtée et enfin vénérée, le bonheur domestique, pas de postérité privée, mais une vaste postérité publique de disciples et d'amis, l'amour de tout un peuple, tels furent les dons du destin à Frédéric Mistral. Et pourtant !..... « J'ai été heureux et, si je le pouvais, je ne voudrais pas recommencer la vie. » Parole de pessimisme ? Non point. Il nous la fit comprendre. « C'est, acheva-t-il, que je crois à l'au-delà. »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVERTISSEMENT.	9

CHAPITRE PREMIER

Mistral, poète de la patrie.

Mistral et la guerre. — Mistral, poète du patriotisme, comme Virgile. — Richesse et beauté de sa conception de la patrie.	11
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE II

La vocation du poète.

Découverte de Frédéric Mistral par Lamartine. — Magnifique article de celui-ci sur <i>Mireille</i> ; légère erreur de jugement qui s'y est glissée. Mistral est un « paysan »; mais c'est aussi un grand humaniste. — Ses études au Collège royal d'Avignon. — Ses premiers vers provençaux. Roumanille. — Sincérité de sa vocation de poète provençal. Réponse à une contestation qui s'est élevée à cet égard.	16
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE III

Les influences : I. Le mouvement des nationalités.

Ancien éclat de la langue provençale. Pourquoi entre le moment de sa décadence et celui de sa renaissance dans l'œuvre de Mistral s'est-il écoulé six siècles ? — Influences propres au XIX ^e siècle qui ont provoqué cette renaissance. L'une est le mouvement européen des nationalités. — Comme mouvement politique, il ne pouvait exercer chez nous aucune action, étant donnée la force de l'unité française. — Mais l'impulsion qu'il a communiquée aux études historiques et littéraires s'est propagée en France et y a produit des conséquences intéressantes le patriotisme français. — Réhabilitation littéraire au moyen âge. Tendancieux abus qu'en ont fait les Allemands et les romantiques. En quel sens elle a été légitime et excellente. — Comment elle a inspiré des idées de renaissance provinciale et, d'une manière toute particulière, en Provence.	30
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE IV

Les influences : II. Le jacobinisme centralisateur.

La question de la centralisation. Thèse des décentralisateurs. Le régionalisme. — La centralisation moderne est-elle la continuation de la centralisation monarchique ? Éléments de différence et d'opposition entre l'une et l'autre. Les intendants royaux. Plaintes contre la centralisation au XVIII ^e siècle. La monarchie et les institutions locales. — Caractères nouveaux de la centralisation moderne. Elle en veut surtout à la tradition. Ses effets sur l'esprit public, la culture intellectuelle et les mœurs.	
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--

Pourquoi elle provoque l'hostilité des poètes et des moralistes. Position de Mistral à son égard. — La Provence était un terrain favorable aux idées de décentralisation. Ses institutions anciennes. — L'aube de la renaissance provençale. Les travaux de Raynouard et de Fauriel. Jasmin. Le journal marseillais : *La Boui-Abaisso*.

44

CHAPITRE V

Fondation du félibrige.

Rénovation de la langue provençale. — Erreur de ceux qui reprochent à la langue de Mistral de n'être pas « populaire ». — La versification de Mistral. Influence de Lamartine. — Mistral et les anciens. Son classicisme. — Son tour d'esprit. — Son érudition provençale. — Le félibrige.

75

CHAPITRE VI

Mireille.

Le sujet. Sa simplicité. La donnée en est naturelle et idéale à la fois. — Invocation au « dieu des bergers ». Les premières scènes. La chanson du bailli de Suffren. Les récits de Vincent à Mireille. Variété des mouvements de la narration chez Mistral. — Les scènes d'amour. Leur caractère de tendre passion, de juvénile folie, de gaite malicieuse. — Pureté d'âme de Vincent et de Mireille. Rapprochements avec l'antiquité. — Puissance du souffle épique. Les prétendants. Nouveaux propos d'amour. Préparation de l'événement tragique. Le combat. Le crime. La nuit de la Saint-Médard. Usage poétique du merveilleux. Deux sortes de merveilleux dans *Mireille*. L'une est plus près de la nature et se fonde mieux dans le récit. — Le centre dramatique du poème. La grande scène entre les deux pères. Sa majesté et sa vérité rustique. — Le voyage de Mireille. Paysages et souvenirs de Provence. Apparition des Saintes Maries. La légende des origines chrétiennes en Provence. Comme elle tient ici un cœur du sujet. — La mort de Mireille. — Mysticisme et réalité.

87

CHAPITRE VII

Calendal : I. L'idée générale.

Froidure relative de l'accueil fait à *Calendal*. Embarras de la critique et du public. — Le personnage d'Estérelle. Ses apparences poétiques, sa signification allégorique. La vieille Provence, l'amour chevaleresque et courtois, la fee Estérelle. — Dangers du genre allégorique. Il s'accorde mieux avec l'art des époques primitives qu'avec un art classique et même comme celui de Mistral. Part tactique et archaïque, part naturelle et immuable de l'idéalisme amoureux des poètes du moyen âge. — Le mariage d'Estérelle. Le comte Séveran et sa bande de ruffians et de demoiselles. Le banditisme en Provence à la fin du XVIII^e siècle. Séveran est lui-même une allégorie. Le sens de cette allégorie est très délicat à interpréter.

Comment elle nous reporte à la guerre des Albigeois. Doctrine de Mistral sur cet événement historique. Analyse de cette doctrine et discussion des thèses qui la composent. — Le but religieux de la croisade à l'époque. Opposition entre son but et la mauvaise conduite conduite. Innocent III et Simon de Montfort. Réveil patriotique du Midi. Sa quasi-unanimité contre l'envahisseur. Les derniers jours de son indépendance. Disparition des dynasties méridionales. Annexion totale au royaume français. — Comment il faut entendre le « fédéralisme » mistralien. À quoi il s'oppose. — Patriotisme historique du poète. La Provence qu'il évoque est

vraie et idéale à la fois. — Part du Midi dans la civilisation supérieure de la France moderne.

Accusations calomnieuses auxquelles la publication de *Calendal* donna lieu. Tendances « séparatistes » aveuglément ou méchamment attribuées au poète. — Il faut répondre à ces attaques, non seulement par la défensive, en mettant en lumière le patriotisme français de Mistral, mais par l'offensive, en montrant que sa conception provinciale elle-même a fait de lui l'un des plus puissants maîtres et mainteneurs du patriotisme français au XIX^e siècle.

Retour à la question littéraire. Tort fait au poème, comme ensemble, par une certaine surcharge d'intentions didactiques et doctrinales. — La beauté magnifique de *Calendal* est dans ses épisodes. 120

CHAPITRE VIII

Calendal : II, Les Épisodes.

Invocation du poète à l'âme de son pays. — Cassis, patrie de *Calendal*. La pêche des thons. Un appendice maritime aux *Georgiques* de Virgile. Souffle antique de cette poésie. — Les mélèzes du mont Ventoux. *Calendal* et Parsifal. — La Fête-Dieu à Aix. — *Calendal* proposé en modèle civique et moral aux jeunes Provençaux, comme *Énée* en modèle religieux aux Romains. — Le mètre poétique dans *Mireille* et *Calendal*. 170

CHAPITRE IX

Nerte.

Nerte, « nouvelle en vers ». — Le prologue. Sa donnée philosophique. Rapprochement avec le prologue du *Faust*. — Les circonstances historiques de la fable. Benoît XIII et le schisme d'Occident. — Poétique tableau de la vie d'Avignon au temps des papes. Rodrigue de Lune. Ses chants d'amour. Malice et grâce de *Nerte*. Mistral et Baudelaire. — Le mariage du roi de Provence. Tableaux de fêtes. Grande inspiration politique et civique. — L'ermite. Le château du Diable. La nonne de Pierre. — La « science » est-elle pour Mistral le « Diable » ? 185

CHAPITRE X

Le Poème du Rhône.

Chef-d'œuvre de la vieillesse du poète. Admirable guide de voyage aux rives du Rhône. — Philosophie du poème. L'industrie mécanique moderne et la civilisation humaine. Leur conflit. Leur conciliation. — La vieille batelière du Rhône. Maître Apian. — Le prince d'Orange. Charmant romantisme de ce personnage, frère de Geoffroy Rudel et de Gérard de Nerval. L'Anglore. L'immortelle illusion de la beauté. Pâtres et rois. — Le *Diac*. Les Vénitiennes. Un Tiepolo vivant. La foire de Beaucaire. — La « remante ». Sombres pressentiments de l'équipage. Malédiction de Maître Apian. Ses belles narrations historiques. — Souvenirs de Pie VII, de Napoléon. — La catastrophe. Le travail humain ne s'interrompt jamais. Les formes de la beauté périssent et renaissent avec chaque âge du monde. — La métrique dans *Le Poème du Rhône*. . . . 206

CHAPITRE XI

L'Œuvre lyrique.

Mistral et les poètes romantiques. — Sa pleine indépendance à leur égard. — Oppositions de nature entre ses inspirations lyriques et le

leurs. — Poésie civique, poésie naturelle. — Enthousiasme et vérité. — Simplicité et grandeur. — Mistral et la distinction des genres. — Les odes. Les chansons, les « romances », les « rêves ». — Extraordinaire perfection de la métrique.

CHAPITRE XII

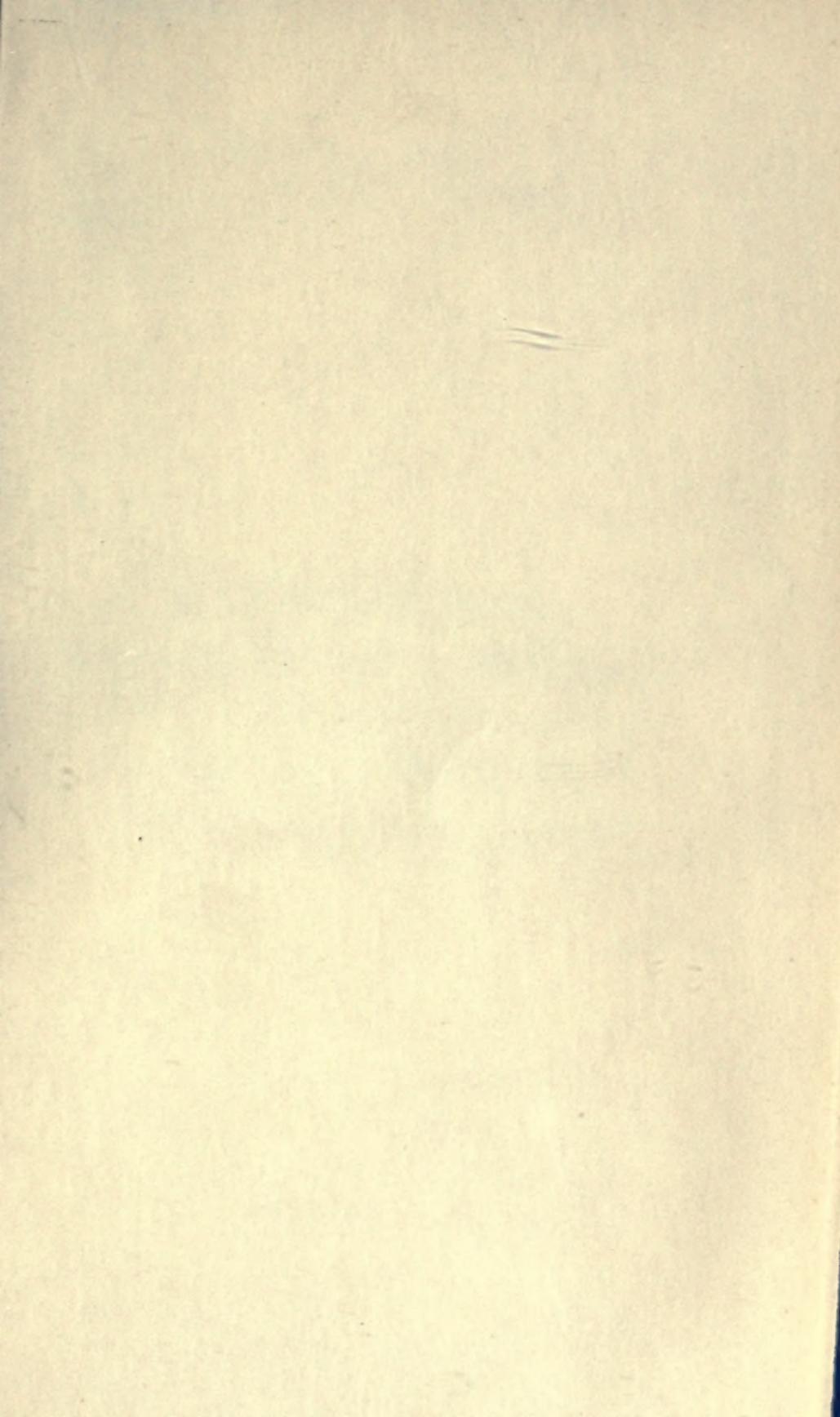
Vue d'ensemble.

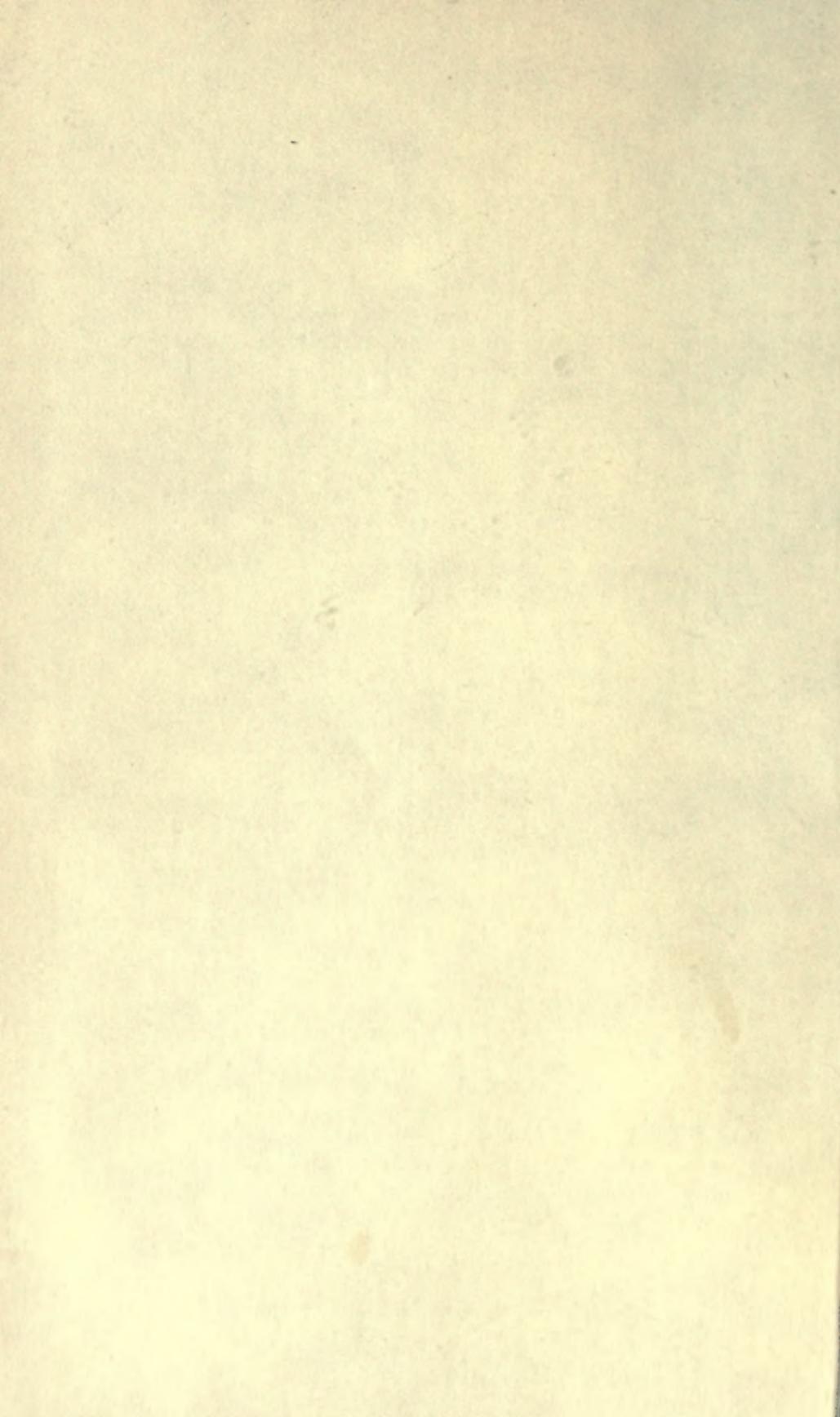
Perfection classique de Mistral. Sa valeur d'exemple. Remède qu'elle peut apporter à la décadence contemporaine du goût. — Explication de cette décadence. Les écoles. Les « chapelles ». — Universalité et permanence de la matière poétique, chez Mistral. — Optimisme et sagesse du poète. — Sa philosophie. — Sa pensée religieuse. .

TABLE DES MATIÈRES.

W. H. PRYST & CO.
NEW YORK

Histoire du Chevalier Perceval le Gallois.	4 fr. 50
La Vie du preux Chevalier Bayard.	4 fr. 50
BOCCACE. — Le Décaméron.	5 fr. »
LOUIS CAZAMIAN. — Études de psychologie littéraire.	4 fr. 50
F. DELATIRE. — De Byron à Francis Thompson.	4 fr. 50
PAUL FORT. — Poèmes de France.	4 fr. 50
W. WARDE FOWLER. — La vie sociale à Rome au temps de Cicéron.	7 fr. 50
M ^{me} DE GIRARDIN. — Le Vicomte de Launay.	5 fr. »
DANIEL HALEVY. — Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine.	4 fr. 50
F.-M. HUEFFER. — Entre Saint-Denis et Saint-Georges.	4 fr. 50
GUSTAVE JEQUIER. — Histoire de la Civilisation Égyptienne.	4 fr. 50
PIERRE KOHLER. — Madame de Staël et la Suisse.	12 fr. »
PIERRE LASSEKRE. — L'esprit de la musique française	4 fr. 50
— Frédéric Mistral	4 fr. 50
SIR SYDNEY LEE. — Shakespeare	5 fr. »
HUBERT MATTHEY. — Essai sur le Merveilleux.	4 fr. 50
DORA MELEGARI. — Le Livre de l'Espérance	4 fr. 50
OKAKURA (KAKUZO). — Les Idéaux de l'Orient. Le Réveil du Japon.	5 fr. »
WALTER PATER. — La Renaissance.	4 fr. 50
SERGE PERSKY. — La Vie et l'Œuvre de Dostoiewsky	7 fr. 50
PLATON. — Le Banquet de l'Amour	4 fr. 50
F. ROGER-CORNAZ. — Contes plus contes que les autres.	4 fr. 50
HENRI SECRETAN. — La Population et les Mœurs	4 fr. 50
— La Propagande chrétienne	4 fr. 50
PAUL SEIDEL. — Charles Péguy.	0 fr. 60
HENRI SENSINE. — Les Poètes du XIX ^e siècle.	6 fr. »
— Les Prosateurs du XIX ^e siècle.	6 fr. »
CARL SPITTLER. — Mes premiers souvenirs.	4 fr. 50
— Imago	4 fr. 50
JEAN VIC. — La Littérature de guerre. Tome I	8 fr. »
H.-G. WELLS. — Mr. Britling commence à voir clair	5 fr. »
— Dieu, l'invisible Roi	4 fr. 50





PC
3402
M5Z767

Lasserre, Pierre
Frédéric Mistral

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
